D

IMPRESSIONS DE VOYAGES

ET

AVENTURES

DANS LE MEXIQUE,

LA HAUTE CALIFORNIE

ET LES RÉGIONS DE L'OR;

Par Gabriel Ferry.



BRUXELLES.

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES DE LA VILLE ET DU ROYAUME.

1851

PREMIÈRE SÉRIE.

LES SQUATTERS.

Souvenirs d'un émigrant.

AVANT-PROPOS.

J'ai sous les yeux des lettres écrites des points les plus opposés de l'Amérique du Nord par un jeune émigrant dont la révolution de février a brusquement déplacé l'existence. Dernier rejeton d'une famille historique, George de L*** n'était pas un de ces esprits inquiets que l'influence d'une étoile errante

pousse de contrée en contrée à la poursuite de quelque chimère. D'un caractère tranquille et rêveur, ennemi de tout changement, il était de ces hommes qui regardent la vie couler comme un fleuve, sans s'inquiéter d'où viennent ses eaux, sans se demander où elles iront se perdre. C'est à la nécessité qu'il avait obéi en quittant la France. Après avoir recueilli à la hâte les débris de son patrimoine, il avait disparu sans que personne eût été informé de son départ. Quand, les premiers jours de troubles passés, la société, un peu remise de son émoi, avait pu compter ses morts et ses blessés, alors seulement les amis de George de L*** avaient remarqué son absence. Bientôt cependant j'avais eu de ses nouvelles, et les premières lettres qu'il m'écrivit ne furent qu'une sorte de prélude à une assez volumineuse correspondance, où il y avait à la fois l'abandon d'un journal de voyage et l'intérêt d'un roman. Ce qui me frappa surtout dans les longues confidences de George de L***, ce fut le contraste de deux pays, de deux civilisations, qui s'y reflétaient parfaitement. En quelques mois, le jeune émigrant avait fait l'essai de deux existences, celle du colon cultivateur dans les solitudes de la

Virginie et celle du chercheur d'or sur les grèves de la Californie; il avait pu les comparer, en apprécier mûrement les inconvénients ainsi que les avantages. On ne s'étonnera pas que je me sois plu à recueillir ces impressions, qui étaient pour moi autant de souvenirs: j'avais vu moi-même les lieux que George décrivait complaisamment, j'avais vécu au milieu des rudes populations qu'il visitait. Un autre motif me rendait cette correspondance intéressante : j'y trouvais de vifs aperçus sur les profondes révolutions qui menacent le nouveau monde comme l'Europe. Je comparais le présent de l'Amérique à son avenir, et les villes mêmes qu'avait traversées le voyageur me facilitaient cette comparaison. La Nouvelle-Orléans, New-York et San-Francisco, par exemple, me semblaient représenter les faces les plus curieuses de ce monde naissant, ses grandeurs passées et ses grandeurs nouvelles : d'une part, la richesse acquise péniblement et courageusement par la culture; de l'autre, les faciles et merveilleuses conquêtes du chercheur d'or. C'était, en un mot, l'Amérique d'hier et l'Amérique d'aujourd'hui, qui se trouvaient opposées l'une à l'autre dans leurs plus pittoresques aspects.

Par une singularité digne de remarque, ces deux points extrêmes du même continent, New-York et San-Francisco, semblent rapprochés par l'identité des conditions géographiques. La première de ces villes, à l'est et sur l'Atlantique, regarde l'Europe; la seconde, à l'ouest, sur l'océan Pacifique, est en face de l'Asie. Les fondateurs de New-York, comme ceux de San-Francisco, durent être frappés par l'aspect d'une immense baie, abritée contre les vents du large par une ceinture de collines verdoyantes, et au fond de laquelle venaient se déverser deux larges fleuves. Des deux côtés, d'ailleurs, on retrouve les mêmes avantages naturels. Le Rio San-Joaquin et le Rio Sacramento sont pour San-Francisco ce que l'Hudson et la rivière de l'Est sont pour New-York; il n'y a que les noms à changer. Aujourd'hui encore la race anglo-saxonne remplace à San-Francisco la race espagnole, comme elle remplaçait à New-York, il y a deux siècles à peu près, les colons hollandais. Ici toutefois il y a un premier contraste à noter. A New-York, la race anglo-saxonne n'a plus qu'à maintenir une prospérité acquise et développée par de longs efforts; à San-Francisco, elle voit cette prospérité naître et grandir

déjà avec une rapidité merveilleuse; en d'autres termes, la capitale commerciale de l'Union américaine ne fait aujourd'hui que raconter l'histoire future de San-Francisco. Cette vaste baie de New-York, jadis déserte, est trop resserrée maintenant pour les navires qui s'y pressent de tous les points du monde. Sur les hauteurs, autrefois inhabitées, qui dominent l'entrée de la baie, au milieu des bois et des jardins, toute une ville de maisons de plaisance s'élève, oisive et silencieuse, au-dessus de la ville affairée, qui fait sans cesse monter vers le ciel, avec la vapeur de ses usines, le bruit joyeux de son activité commerciale. Entre les rives escarpées de l'Hudson, entre les bords plus adoucis de la rivière de l'Est, les bateaux à vapeur se croisent en tous sens et annoncent leur passsage par des colonnes de fumée auxquelles répond de loin, dans la campagne, la traînée blanchâtre des locomotives, car New-York est le centre des chemins de fer de l'Union. Puis la nuit, quand les feux de la ville sont éteints, quand les falots des navires ne brillent plus dans la baie, le phare de *Sandy-Hook*, les signaux des montagnes de Neversink, éclairent encore de leurs feux tournants ou fixes la marche

des navires qui cherchent à franchir la passe des Narrows.

La baie de San-Francisco est loin de présenter un aspect aussi animé; mais la race anglo-américaine a signalé sa présence en Californie par une activité qui ne peut manquer d'amener une transformation prochaine. En attendant, je ne puis m'empêcher de préférer aux brillants aspects de New-York les paysages solitaires de San-Francisco.

Le long de deux bras de terre qui s'avancent pour protéger l'enceinte de la ville mexicaine, la mer brise en gerbes écumantes jusqu'au pied des cèdres qui la bordent. Au milieu de la baie, qui ressemble à un lac tranquille, quelques navires, perdus dans l'immensité, dessinent leurs mâts isolés sur l'éternel azur du ciel mexicain. Ici c'est un bâtiment américain peint en blanc, indolemment balancé par la houle, comme un albatros gigantesque; plus loin, un baleinier, aux flancs souillés de sang et de graisse comme le tablier d'un boucher, se répare entre deux campagnes, et la mer disparaît autour du bâtiment sous un essaim blanchâtre de goëlands affamés. Au loin, des îles nombreuses s'élèvent comme des obélisques ou

s'allongent comme des corbeilles de verdure au-dessus des eaux. Enfin, au pied de hautes collines et à l'extrémité du promontoire qui ferme la rade du côté du nord, quelques maisons en pisé, aux murs blanchis, se groupent au bord de la mer comme une troupe de mouettes prêtes à prendre leur essor. C'est la ville mexicaine de San-Francisco, telle du moins que je l'ai vue il y a peu d'années. Si, de la hauteur où elle est située, on étend ses regards par delà l'enceinte de la baie et l'embouchure des deux fleuves, le Sacramento et le San-Joaquin, jusqu'à la ligne orientale de l'horizon, on aperçoit une longue chaîne de montagnes que couronnent d'épaisses forêts de cèdres centenaires, et derrière lesquelles se dresse le sommet escarpé du Pic-du-Diable. C'est un splendide paysage, mais où il ne faut chercher aucune de ces traces d'activité industrielle qui donnent un caractère particulier aux rives de l'Hudson. A peine, de temps à autre, un canot ou une pirogue remonte les deux fleuves solitaires, où les élans et les chevaux sauvages viennent se désaltérer en paix. Si, du milieu de la plaine inhabitée qui attend une ville, derrière une colline ou derrière un bouquet d'arbres, s'élève quelque fumée

vagabonde, cette colonne bleuâtre, doucement balancée par la brise, n'annonce point une locomotive, mais le foyer d'une troupe d'Indiens chasseurs ou de trappeurs américains qui font halte dans les solitudes. Là, plus de phares la nuit pour guider les navires à travers les écueils de l'Océan, mais parfois un rayon furtif de la lune qui verse ses lueurs bleuâtres sur l'un des pics neigeux de la Sierra-Nevada.

Comme moi-même, le jeune exilé avait pu comparer ces diverses aspects du monde américain, la vie méridionale dans son insouciance sauvage, l'ardeur fiévreuse des émigrants de toute race et de tous pays, la civilisation anglo-saxonne dans sa puissante activité. De quel côté sont les conquêtes durables et les plus glorieux triomphes ? De quel côté aussi est l'avenir de la société américaine ? Toutes ces questions se pressaient en moi quand je me rappelais le contraste si éloquent de San-Francisco et de New-York. Le récit que j'emprunte aux lettres de George de L*** y répondra peut-être.

I

Après une traversée de trente-cinq jours, notre bâtiment, parti du Havre, arrivait à l'endroit où le Mississipi, encore invisible, pousse au milieu de l'Océan ses flots jaunis, et où l'Océan s'écarte respectueusement devant l'impétuosité du père des fleuves. C'est à ce moment que je m'interrogeai une dernière fois avant de débarquer dans ma nouvelle patrie. Quelles ressources apportais-je dans ce monde inconnu? Quelles chances de fortune m'offrait cet exil dont je ne pouvais fixer le terme? Au temps de ma prospérité, j'avais acheté, pour la somme de 5,000 francs, une concession de terrain aux États-Unis d'Amérique. Le prix de ces terrains, médiocre d'abord, avait successivement augmenté en passant de main en main. Mon but alors n'avait été que de rendre service à un ami dans l'embarras, qui me sut un gré infini de lui payer 5,000 francs la possession de 500 acres (250 hectares) de terres vierges au delà de l'Atlantique, dans l'État de Virginie. L'acte de cession était

parfaitement authentique, dûment enregistré à la cour du comté où était située la concession. Le défrichement de ces terres incultes devenait, avec le quart d'une année de mes revenus, c'est-à-dire 6,000 francs, ma seule ressource au lendemain de la révolution de février. Mon parti avait bientôt été pris. J'étais allé déjeuner une dernière fois au Café de Paris, et le soir j'étais au Havre. Un navire, le *Queen-Victoria,* partait le lendemain pour la Nouvelle-Orléans. J'avais pris passage à son bord, et, quelques moments après, la terre de France n'était plus à mes yeux que comme une fumée bleuâtre confondue avec les brumes lointaines de l'horizon.

J'étais encore sous l'impression de mes tristes pensées, quand on signala l'embouchure du Mississipi. Mon cœur se serra, je l'avoue, à l'aspect de ces deux rives basses, inondées, fangeuses, entre lesquelles des eaux limoneuses écument et bouillonnent en roulant une avalanche d'arbres déracinés et d'amas de terre arrachés aux berges du fleuve géant. Ces nuées d'oiseaux tourbillonnant au milieu des vapeurs que dégage la masse des eaux, ces arbres charriés comme des brins de paille, montrant alternativement leurs puissantes racines ou leurs feuillages souillés, ces îlots entraînés par la force irrésistible du courant, tout m'of-

frait l'image de la désolation et du chaos. Le navire entra dans le fleuve aux rives toujours noyées, et large comme une mer intérieure. A partir du petit village de la Balise, composé de quelques huttes de pêcheurs, il s'avança plus rapidement, traîné par un remorqueur. Nous approchions du terme de cette longue navigation. Déjà des traces de culture se laissaient voir : nous aperçûmes des rizières d'abord, puis des champs de cannes à sucre ; enfin, nous vîmes surgir au loin une forêt de mâts et de cordages, qui désignait l'emplacement où, protégée par sa levée contre les invasions du fleuve, s'élève et grandit chaque jour la reine du Meschacébé, la Nouvelle-Orléans.

Ceux qui ont visité la Nouvelle-Orléans savent quel aspect étrange présente à un Européen la population noire et blanche qui afflue dans ses rues ; ils savent aussi combien est singulière, à l'époque des crues du fleuve à peine contenu par la levée, la perspective de ces mille ou douze cents navires qui semblent flotter au-dessus de la ville. C'était sur cette levée que je me plaisais surtout à me promener, et, tout en pensant à la patrie absente, je passais de longues heures à contempler le cours impétueux du Mississipi. J'avais pris des renseignements sur la direction que je devais suivre pour me rendre dans mon domaine, et je me disais que



ces eaux écumantes avaient baigné peut-être les terres qui attendaient mon exploitation. En effet, ma propriété était située près d'un affluent de l'Ohio, qui lui-même verse ses eaux dans le Mississipi. On m'avait tracé d'avance mon itinéraire. Il s'agissait de remonter le Mississipi jusqu'à son embranchement avec l'Ohio, de remonter encore ce second fleuve jusqu'au village de Guyandot, puis, laissant là le bateau à vapeur, de m'enfoncer à vingt-cinq lieues dans les terres, sur la rive droite de l'Ohio. Là, entre la rivière de Guyandot, qui se jette dans le fleuve près du village du même nom, et une autre rivière nommée le *Sandy-Creek*, s'étendaient les 250 hectares de forêt dont j'étais seigneur suzerain. En quel endroit précisément? comment reconnaître les terrains qui m'appartenaient? C'est ce que j'ignorais; mais l'essentiel était d'avoir ces données premières, sauf à les compléter en arrivant sur les lieux. Je résolus donc de me mettre sans plus tarder en quête de ma propriété, et, secouant la torpeur qui commençait à m'envahir sous un ciel torride, je m'arrachai aux délices énervantes de la Capoue américaine pour aller me retremper au milieu des brises du désert.

Près de cinq cents bateaux à vapeur de toutes dimensions et plusieurs milliers de bateaux plats (*flat boats*)

sillonnent en toute saison l'Ohio et le Mississipi. J'avais pris passage sur un de ces énormes *steamers* américains que je comparerais volontiers à nos établissements de bains chauds sur la Seine. Je fus frappé du singulier contraste que présente le spectacle animé du fleuve avec l'aspect désolé des deux rives. Des champs, des landes incultes, des marécages où les alligators fuient la présence de l'homme, se succèdent tristement durant une navigation d'une centaine de lieues. Je ne trouvai une diversion à la fatiguante monotonie de ce paysage, que dans l'étrange réunion de passagers au milieu de laquelle je me voyais jeté. Les principaux États de l'Union y étaient représentés. A l'étage inférieur du bateau, quelques centaines de mariniers des *flat boats,* devenus simples passagers sur le *steamer,* faisaient leur cuisine, chantaient, buvaient, entassés dans un étroit espace. Des Canadiens, de retour des prairies du Missouri, du Nouveau-Mexique ou des Montagnes-Rocheuses, regagnaient les froides contrées du Nord et se racontaient leurs périlleux voyages ou leurs luttes avec les hordes indiennes. Le pionnier de l'ouest, la carabine sur l'épaule, se croisait sur le pont du bâtiment avec le marchand d'esclaves de la Virginie. Les quakers et les quakeresses, reconnaissables, les uns aux larges basques de leurs habits, les autres à

leurs chapeaux de soie grise, gardaient, au milieu de ces hommes bruyants et affairés, leur modeste allure et leur démarche compassée. Un gentleman raide et taciturne était assis près d'une jeune fille, qui, sous la garde de son fiancé et sous l'égide des mœurs américaines, entreprenait un voyage de plaisir. A côté d'un groupe de défricheurs du Kentucky, on voyait une famille de la Louisiane qui allait passer l'été dans ses possessions de la Virginie, et les femmes créoles, fleurs françaises épanouies dans toute leur beauté sous le ciel américain, formaient un contraste plein de charme avec les rudes Kentuckiens aux formes herculéennes. Mon regard errait de l'un à l'autre de ces types d'une société si nouvelle; mais, s'il s'arrêtait çà et là avec complaisance, c'était surtout quand il croyait reconnaître, parmi tant de figures étrangères, quelque pâle voyageur de l'ancien monde, exilé comme moi peut-être dans le nouveau par les révolutions du pays natal.

Parfois un mouvement inusité régnait à bord : c'était quand les mariniers passagers interrompaient leurs chants ou leur cuisine, pour aller charger à terre les bois empilés sur la rive, ou quand notre bâtiment rencontrait des trains de bateaux redescendant le cours du fleuve. Alors les bateliers échangeaient entre eux des houras qui allaient réveiller, au fond des forêts voi-

sines, des échos formidables. Quelquefois aussi la foule des passagers se précipitait sur les lisses du bateau, pour assister à la lutte de deux *steamers* rivaux. Les chaudières, gorgées de vapeur, nous assourdissaient de leurs sifflements; les palettes des roues battaient convulsivement le fleuve, dont les vagues bouillonnantes allaient au loin blanchir la rive et courber les roseaux, jusqu'au moment où du vapeur distancé partaient des cris de colère couverts par le cri de triomphe du capitaine victorieux. Les chefs des deux équipages jouaient leur vie et la nôtre dans ces téméraires parties, avec une audace tout américaine.

C'était le soir surtout, à l'heure où le pont redevenait calme et solitaire, que la nature du nouveau monde se revelait à moi dans sa sévère majesté. La plupart des passagers dormaient dans leurs cabines; quelques voyageurs plus intrépides s'étendaient, enveloppés de leurs manteaux, sur les bancs restés vides. J'étais presque toujours de ces derniers, et j'ai passé ainsi quelques-unes des plus douces heures de mon voyage. Au tumulte du jour avait succédé un silence complet, que troublaient seuls le sourd retentissement de la machine, la voix du timonier et le craquement des arbres submergés que broyait sous l'eau la quille du navire. Les falots de poupe répandaient sur le fleuve

assombri d'incertaines lueurs. Sur la nappe noire des eaux paisibles glissaient silencieusement de longs trains de ces mêmes bateaux plats si bruyants le jour. Un *steamer* passait auprès de nous comme un tourbillon et se perdait bientôt dans l'ombre, couronné d'un panache de fumée pailleté d'étincelles. Des feux brillaient sur les rives, comme des phares lointains, et signalaient la hutte ou le bivouac d'un *squatter*. Il y avait un charme indicible dans ces aspects nocturnes; mais à ce charme se mêlait parfois une tristesse que j'essayais vainement de combattre. Qu'étais-je, moi rêveur inutile, parmi ces hommes habitués dès l'enfance à lutter contre la nature et à porter en tous lieux leur énergique activité? Qu'allais-je faire au milieu de ces solitudes, et dans quel monde inconnu ma vie devait-elle s'achever? Les chênes gigantesques qui se dressaient sur la rive me semblaient alors prêts à me barrer le passage, comme autant de sombres fantômes, et dans la plainte monotone que le vent de la nuit arrachait aux forêts primitives, je croyais surprendre de lugubres prédictions.

Un seul des passagers paraissait partager mon goût décidé pour les rêveries noctures; jamais il ne lui arrivait de quitter le pont, même dans les nuit froides, où je ne restais que peu d'instants hors de la cabine. Un matin,

je résolus de l'interroger, et j'appris que, Français comme moi, il avait comme moi quitté son pays après la révolution de février. Je lui rendis confidence pour confidence. — Vous avez pris le bon parti, me dit-il, le seul qui restait à prendre. — Et il commença le récit assez curieux d'une de ces existences agitées, qui, en Amérique comme en Europe, cherchent à se fixer sans jamais y réussir. Mon compagnon de voyage était un de ces mille jeunes gens qui, attirés à Paris par une fausse vocation littéraire, ne tardent pas à expier leur erreur dans une lutte pénible contre la misère. Il était arrivé à la Nouvelle-Orléans avec un capital d'une trentaine de francs, son passage une fois payé, et comptait moins sur d'aussi faibles ressources que sur un roman qu'il apportait en portefeuille. Un ami, à qui il avait caché sa détresse pour ne pas décourager son zèle, lui avait heureusement trouvé un éditeur, et c'était avec le produit de la vente de son manuscrit que le romancier voyageait sur le Mississipi, à la recherche, comme moi, d'une propriété territoriale. Son livre n'ayant eu aucun succès, il avait renoncé aux aventures littéraires, et s'était résigné à acheter pour 100 francs 40 acres de forêts vierges ; il avait payé ses dettes d'auberge, fait emplette d'une carabine du Kentucky, d'une hache de l'Illinois, et obtenu du

capitaine de notre *steamer* qu'on le transportât à prix réduit, sauf à ne lui accorder que la place au feu et non au couvert. Moyennant cet arrangement, chaque lieue que le romancier devenu planteur faisait vers son domaine, lui coûtait à peine 10 centimes de France (1).

La philosophique insouciance de mon compatriote me rendit du courage, et j'enviai presque sa joyeuse témérité. L'émigrant m'énuméra ses moyens d'exploitation. — 25 piastres, ou 125 francs, comme il vous plaîra, voilà tout mon capital, me dit-il, 25 francs me suffisent à acheter en patates et en bœuf salé la provision d'une année. J'aurai bien du malheur si, à cet ordinaire de matelot, je ne puis ajouter de temps à autre un quartier de cerf ou de chevreuil. Il me restera donc encore une réserve de 100 francs. J'en dépenserai la moitié pour la construction d'un *log-house,* le reste me servira pour ensemencer les terres que ma hache défrichera. Un grain de maïs, me rapportera un épi; avec le produit d'un acre de terre, j'en achèterai dix autres, et je continuerai d'étendre ainsi les limites de mes champs jusqu'au moment où, dans mon orgueil satisfait de propriétaire, il me plaira de déposer ma hache et de dire : C'est assez. De tels projets ne sont

(1) Le centime d'Amérique est la centième partie du dollar, ou un peu plus de cinq centimes de France.

pas des rêves dans le pays où nous sommes. Nous approchons d'une ville dont l'accroissement prodigieux est un des faits les plus remarquables de l'histoire d'Amérique. Cincinnati...

Le narrateur s'interrompit. Un vieillard, vêtu d'un habit noir rapé et boutonné jusqu'à la cravate, avait fait quelques pas vers nous en entendant prononcer le nom de Cincinnati. Les rides profondes de son visage, en dépit d'une taille que l'âge n'avait que légèrement courbée, accusaient un homme plus que septuagénaire. Il y avait dans la physionomie de ce vieillard ce cachet étrange et sombre auquel on reconnaît les existences cruellement éprouvées.

— Chut! me dit mon interlocuteur, et, me tirant à l'écart, il ajouta d'un ton plus bas : Vous verrez demain ou après la ville de Cincinnati. Fondée il y a cinquante ans, cette ville occupe sur le bord de l'Ohio un terrain immense; elle compte à présent plus de 80,000 habitants. Ce vieillard, aujourd'hui presque pauvre et connu de tout l'équipage, a vendu, il y a cinquante ans, pour 48 dollars (240 francs) un emplacement qui vaut maintenant plus de 100 millions.

J'examinai curieusement alors l'ancien possesseur du terrain où s'élève Cincinnati, et j'admirai la dignité avec laquelle il portait sa misère. Ces brusques décep-

tions de la fortune sont communes en Amérique. Le génie entreprenant de la population y renouvelle sans cesse les conditions au milieu desquelles s'exerce l'activité des spéculateurs, et l'insouciance avec laquelle la plupart des voyageurs regardaient passer au milieu d'eux le vieillard ruiné de Cincinnati, disait assez combien ils étaient blasés sur des péripéties dont leur propre existence offrait peut-être de nombreux exemples.

Je venais de perdre de vue ce vieillard, quand le *steamer* ralentit sa marche. La vapeur s'échappait en bouillonnant de la soupape. — C'est à mon intention qu'on s'arrête, reprit l'émigrant français. Me voici arrivé à l'endroit où je vais dire adieu pour longtemps à la vie civilisée. — Nous avions devant nous un des sites les plus sauvages des bords de l'Ohio. Une habitation isolée s'élevait là, à demi cachée par les sapins. Une barque s'approcha, montée par un pêcheur, qui devinait à l'immobilité du navire que des passagers voulaient descendre à terre. Le bagage de l'émigrant, qui se composait d'une valise, d'un caban africain, d'une hache et d'une carabine, fut bientôt transporté dans la pirogue. Mon aventureux ami me serra la main sans mot dire, et s'élança dans l'embarcation. Le *steamer* reprit sa course, mais j'eus encore le temps

de voir le colon mettre pied à terre, passer ses bras dans les bretelles de sa valise, jeter sa hache et son fusil sur l'épaule, puis disparaître derrière un rideau d'arbres gigantesques.

Les derniers incidents de cette navigation n'offrirent que peu d'intérêt. Le lendemain du jour où le romancier nous avait quittés, nous passâmes devant Cincinnati. Je contemplai avec curiosité cette ville qui, en un demi-siècle, avait couvert de ses maisons de briques ou de pierres admirablement alignées un immense plateau, jadis désert. Je cherchai vainement des yeux l'ancien propriétaire du territoire de Cincinnati. Cet homme me rappelait ces chefs indiens dépossédés, auxquels de leurs vastes domaines il ne reste que l'espace nécessaire pour creuser une tombe. Le vieillard s'était hâté de descendre furtivement à terre. Bientôt nous arrivâmes à la petite ville de Guyandot. C'était là que je devais quitter le bateau à vapeur à mon tour Je ne me séparai pas sans quelque émotion de cette population flottante, dont j'avais, pendant quelques jours, partagé les fatigues et épousé les habitudes. La terre où je débarquais était celle où devait commencer ma vie de colon. Heureusement une pensée me soutint dans ce moment pénible. Je me rappelai avec quelle insouciance l'émigrant français parti de la Nouvelle-

Orléans, sans autres ressources qu'une vingtaine de piastres, s'était élancé dans le désert qu'il allait défricher. Je me sentis, moi aussi, accessible à cet orgueil qui pousse le *squatter* toujours en avant au milieu des périls et des obstacles d'une nature inexplorée; moi aussi j'allai bravement jeter sur mon épaule la carabine du chasseur et la hâche du pionnier, et commencer la lutte que j'étais venu chercher, sans songer désormais à jeter un regard en arrière.

II

Guyandot, qui prend son nom d'un des affluents de l'Ohio, est une petite ville de peu d'importance. Je ne comptais y séjourner que le temps nécessaire pour recueillir des renseignements précis sur la situation de ma propriété. J'avais appris, dans une causerie avec un passager du *steamer,* que ma concession était une subdivision de ces grands lots de terrains répartis en vente publique, et qu'on appelle *sections*. La mesure uniforme de ces subdivisions est de 640 acres ou 259 hectares. Il me restait à compléter ces notions, évidemment insuffisantes, et c'est au *bar-room* de l'auberge où j'étais descendu que je pouvais espérer d'obtenir des informations plus détaillées. On appelle *bar-room* une pièce du rez-de-chaussée des auberges où, derrière une balustrade (1), les propriétaires établissent un débit de liqueurs. C'est comme le café particulier de chaque hôtellerie; c'est aussi une espèce de bourse où l'on échange les nouvelles, où l'on traite des

(1) C'est l'origine de cette dénomination : *bar-room,* chambre de la barre.

affaires de tout genre. Je trouvai dans le *bar-room* une demi-douzaine de buveurs causant, debout et le verre à la main, de leurs affaires. Je me sentis presque humilié en comparant ma taille, qui n'est pas cependant des moyennes, à la stature de ces géants américains. Mon arrivée, du reste, n'excita la curiosité de personne, et les buveurs continuèrent à s'entretenir du prix de vente des bois de construction à Cincinnati, des prix courants des salaisons et des denrées du pays, sans paraître s'apercevoir de la présence d'un étranger. Je profitai de cette inattention générale pour m'approcher de l'hôte et lui adresser quelques questions sur la section de terrain qui m'appartenait. Je dus nécessairement donner à l'homme que je consultais des indications sur la date de la vente publique, sur la mesure de superficie de la section, la désignation du territoire, etc. Pendant que je m'expliquais en assez mauvais anglais, je m'aperçus que les hommes réunis dans le *bar-room* avaient fait silence pour m'écouter. Je remarquai aussi que le *landlord*, assez embarrassé, hésitait à me fournir les renseignements dont j'avais besoin. Tout à coup une lourde main s'appesantit sur mon épaule; mes jarrets fléchirent, et je faillis perdre l'équilibre. Je crus un instant à quelque acte d'agression de la part d'un des athlètes qui m'entou-

raient, et je me retournai vivement, prêt à me défendre ; mais le sourire presque bienveillant que je lus sur la large figure du Virginien me détrompa. Le géant n'avait voulu qu'entrer en conversation, et l'effort de sa main gauche, qu'il avait placée sur mon épaule, était si imperceptible pour lui, que le whiskey n'avait pas perdu son niveau dans le verre que tenait la main droite.

— Je dirai à ce *gentleman*, s'écria le colosse en se tournant vers le *landlord*, que la section dont il parle est celle du *Red-Maple* (abréviation de *red flowering maple*, l'érable à fleurs rouges).

— Ah ! dit l'hôte d'un air étonné.

— Êtes-vous certain de ce que vous dites ? demandai-je à mon tour.

— *To be sure*, reprit le Virginien en jetant autour de lui un regard où je crus lire une certaine ironie ; puis il répondit d'un ton plus grave aux nouvelles questions que je lui adressai. Enfin, comme je ne lui cachais pas mon désir de m'installer au plus tôt dans ma propriété :

— Soyez tranquille, me dit-il, vous y arriverez toujours assez vite.

Et sans plus s'occuper de moi, il se versa un grand verre de whiskey, qu'il avala d'un trait. Comme j'allais

sortir, un nouvel arrivant parut dans le *bar-room*. C'était un homme qui ne le cédait ni en stature ni en vigueur herculéenne aux autres assistants. De larges guêtres de cuir bouclées et montant jusqu'à la cuisse, des éperons attachés par des courroies à ses pieds chaussés de forts souliers de chasse, un habit court et un chapeau à grandes ailes, tel était le costume du nouveau venu. Un fouet d'une main, une lourde carabine sur l'épaule droite, le cavalier s'avança vers la barre et échangea quelques mots en guise de salut avec les buveurs réunis dans la salle. Le *landlord* remplit un verre à son intention.

— Quelles nouvelles de *là-bas?* demanda le cavalier en prenant le verre. (Ce mot, pour les Virginiens, désigne Cincinnati, l'entrepôt d'une grande partie des denrées de l'Ohio.) J'accompagne le plus beau train de bois de peuplier et de chêne qui ait jamais flotté sur la rivière.

— Nous avons de bonnes nouvelles de là-bas : le *stock* (marchandises en magasin) s'épuise, et les prix vont être fermes, reprit le Virginien qui m'avait parlé le premier ; mais ici nous avons des nouvelles.... d'un autre genre. Voici, ajouta-t-il en me désignant, le maître de *Red-Maple*.

Le cavalier tressaillit. Il me sembla voir son visage

pâlir sous l'épaisse couche de hâle qui le couvrait. Sa main, par un brusque mouvement, fit jaillir presque tout le contenu du verre de whiskey. Cependant il se remit promptement.

— Ah! dit-il d'une voix sourde, en me toisant avec une expression de dépit concentré ; puis il étendit avec complaisance ses mains musculeuses et velues. — Des mains de gentleman blanches et frêles font une mauvaise besogne avec la hache et la carabine, reprit-il. — J'avoue qu'en ce moment je ne me comparai pas sans confusion à ces rudes dompteurs des bois. Aussi gardai-je le silence, ne sachant que répondre à la brusque apostrophe du cavalier aux guêtres de cuir. Celui-ci se jeta sur une chaise qui craqua sous le poids de son corps, et allongea, à la manière américaine, une de ses jambes sur une table voisine.

— Vous penserez, continua-t-il, que je me mêle de ce qui ne me regarde pas, et cependant, si vous m'en croyez, vous vous en retournerez d'où vous venez... à New-York, je suppose, plutôt que de pousser jusqu'au *Red-Maple*.

— Et pourquoi cela, s'il vous plaît?

— Pour des motifs qu'il est inutile de vous dire, reprit-il; et il se mit à siffler l'air de *Yankee dooddle*, brisant là toute conversation avec l'urbanité américaine.

Ces paroles ambiguës, ces réticences, commençaient à me sembler étranges. Le mystérieux avertissement surtout que l'inconnu venait de me donner me préoccupait fort péniblement. Pendant que je cherchais à pénétrer le sens de ces paroles menaçantes, un jeune garçon se présenta à la porte du *bar-room* en disant :

— Township, il y a là quelqu'un qui vous demande.

Le cavalier, car c'était lui qui se nommait Township, se leva sans hésiter et suivit l'enfant. Peu à peu les buveurs se dispersèrent, et je restai seul avec le *landlord*.

— Savez-vous quelque chose de particulier à l'égard de ma concession? lui demandai-je.

Un *non* laconique fut la seule réponse que j'obtins, et, jugeant inutile de pousser plus loin cet interrogatoire, je sortis à mon tour. L'impression désagréable que les paroles des buveurs *yankees* m'avaient laissée ne tarda pas à se dissiper. Je finis par trouver tout naturel l'étonnement de ces hommes à la vue d'un Européen qui venait seul défricher un lot de terrain considérable. Sans doute, ils jugeaient cette entreprise au-dessus de mes forces, et leurs avis bienveillants n'avaient d'autre but que de me détourner d'une tâche périlleuse; mais je m'étais promis de ne plus reculer.

Je connaissais maintenant l'emplacement qui m'appartenait, et, sans me résoudre encore à le défricher moi-même, j'avais hâte d'aller voir par mes yeux le parti qu'on en pourrait tirer. Ce qui manque le moins aux États-Unis , ce sont les voies de communication ; ce qui manque souvent, ce sont les moyens réguliers de transport. De là, la nécessité de faire parfois de longues traites à cheval. Ma concession était située à vingt-cinq lieues de Guyandot : je pouvais faire le trajet en deux jours. J'allais me mettre en quête d'un cheval, quand je fus accosté par le jeune garçon qui était venu chercher le cavalier nommé Township.

— Si vous désirez vous rendre au *Red-Maple,* me dit le petit drôle d'un air déluré, je puis vous procurer ou une embarcation de choix pour remonter le Guyandot jusqu'à ce domaine, ou un bon cheval pour y aller par terre.

— Et qui vous a dit que je voulais aller au *Red-Maple?*

— C'est Township.

Entre les deux moyens de transport qu'on m'offrait, je choisis le cheval. Il fut convenu qu'au point du jour, le lendemain, un guide viendrait me prendre à l'auberge où j'étais logé. En effet, les premières clartés de l'aube blanchissaient à peine le ciel, quand j'entendis

le piétinement de deux chevaux sous les fenêtres de ma chambre. Je jetai de la croisée un coup d'œil dans la cour de l'auberge, et j'aperçus le jeune garçon de la veille déjà en selle et tenant en bride l'autre cheval qui m'était destiné. Je ne me fis pas attendre, et nous nous mîmes en route.

— Vous connaissez le chemin qui conduit au *Red-Maple?* demandai-je à mon jeune guide.

— J'y suis allé vingt fois pour affaires, reprit-il, et je vous y conduirais les yeux fermés.

Je ne désirais pas en savoir davantage. Comme je ne parle anglais que quand j'y suis forcé, je préférai garder le silence pour examiner à mon aise le pays que nous traversions. Les traces de cultures et de défrichements y devenaient de plus en plus rares, et le paysage prenait à chaque pas un caractère plus sauvage. Notre route côtoyait la rivière du Guyandot. Aux talus adoucis qui la bordent près du village avaient succédé de nombreux escarpements. Les eaux, grossies par la fonte des dernières neiges, jaunies par les éboulements de terrains, assombries par les bois épais qui interceptaient le soleil, grondaient avec un bruit lugubre entre deux berges à pic, sillonnées de veines de houille. Après avoir perdu de vue le cours de la rivière, nous l'entendions encore mugir au loin. Dans les plaines

sablonneuses comme dans les sombres sapinières, rien ne trahissait la présence de l'homme. Quelquefois seulement nous rencontrions les débris d'une hutte ou les souches noircies d'arbres consumés. Ce ne fut que vers le coucher du soleil que des champs de maïs et quelques troupeaux disséminés dans les savanes nous annoncèrent une habitation. Bientôt, derrière un rideau d'arbres que la cognée avait laissés pour abri aux terres défrichées, se montra une *farm* (ferme : c'est ainsi qu'on appelle les habitations perdues dans ces déserts) avec ses murs en troncs d'arbres superposés horizontalement, et sa longue et svelte cheminée de briques rouges, qui semblait servir de contre-fort au bâtiment de bois. Une enceinte de barrières soigneusement peintes en vert, des vitres nettes et transparentes comme du cristal de roche, tout indiquait l'aisance et nous promettait une confortable hospitalité pour la nuit. Au moment où je faisais signe à mon guide de se diriger de ce côté, le galop d'un cheval retentit sous les voûtes sonores de la forêt. Je tournai brusquement la tête, et je vis arriver derrière nous, monté sur un magnifique coursier frison, mon mystérieux donneur d'avis du *bar-room* de Guyandot. Cette apparition inattendue réveilla en moi le vague sentiment d'inquiétude auquel venaient de faire diversion

les douces et sereines impressions de ma course à travers les bois. La figure de Township exprimait une contrariété très-vive, et le regard qu'il me lança en s'approchant de nous était presque menaçant. Après quelques mots échangés à voix basse avec mon guide, il piqua des deux et continua sa route au galop, sans même se retourner vers moi. Peu d'instants après cet incident, nous mettions pied à terre devant la ferme. Avant d'y entrer, je crus devoir interroger James (c'était le nom de mon guide) au sujet de ce Township, qui paraissait animé à mon égard de dispositions si peu bienveillantes.

— Quel est cet homme? lui demandai-je.

— C'est Township.

— Ah ! Et vous ne savez rien de plus sur lui ?

— Rien.

— Mais a-t-il par hasard quelque raison de m'en vouloir?

— Pas encore.

— N'avait-il pas l'intention de s'arrêter dans cette habitation?

— Oui.

— Et pourquoi passe-t-il outre?

— Pour ne pas dormir sous le même toit que vous.

— Ne pouvez-vous me dire au moins quels sont les motifs d'une si étrange conduite?

James secoua la tête d'un air mystérieux.

— Écoutez, me dit-il : s'il y a des gens qui veulent se mettre en contravention avec la loi, je l'ignore. Je ne sais qu'une chose : c'est que je vous conduis au *Red-Maple*. Vous plaît-il de passer la nuit ici? Cela coûtera trois schellings (1) pour nous et nos chevaux.

Désespérant de rien tirer de James, je frappai à la porte de la ferme. Nous fûmes reçus avec l'hospitalité courtoise qui distingue le Virginien du reste des Américains. L'intérieur de ce chalet répondait parfaitement à l'extérieur : la vie domestique se montrait là parée de ces grâces primitives qu'elle perd chaque jour dans l'ancien monde. Le fermier m'introduisit avec empressement dans la pièce principale de son habitation. Une jeune femme y filait sa quenouille, assise dans l'embrasure d'une croisée dont la baie, comme un cadre gothique, était festonnée de houblon, de clématites grimpantes et de jasmin d'Amérique aux cornets de pourpre. Cette fenêtre s'ouvrait sur un petit jardin plein de fleurs odorantes, et la brise fraîche, qui nous apportait les vives senteurs des acacias, faisait frisson-

(1) Le schelling d'Amérique ou douze sous et demi de France.

ner sur les joues rosées de la jeune fileuse les boucles blondes de sa chevelure. Trois petits enfants, roses et blonds comme leur mère, jouaient à ses pieds dans un dernier rayon de soleil. Au-dessus du foyer, tapissé de mousse sauvage, était suspendue la longue carabine du maître. Au dehors, les derniers bruits du jour commençaient à se faire entendre, et les tintements de la clochette des bestiaux dispersés se mêlaient aux chants bizarres des oiseaux des bois, aux notes mélancoliques du *weep-poor-will* (1).

Après le repas du soir, qui réunit autour de la même table les maîtres et les serviteurs, je me retirai dans la petite chambre destinée aux voyageurs, et là, demeuré seul pour la première fois depuis le matin, je pus réfléchir aux incidents de la journée. Par quelle fatalité bizarre avais-je pu encourir l'animosité d'un homme que j'avais vu la veille pour la première fois? Qui pouvait être ce géant bourru qui refusait de coucher sous le même toit que moi? Pendant que je m'adressais ces questions en jetant un dernier regard sur la campagne, je crus apercevoir deux ombres, deux formes humaines, qui se dessinaient, à quelques pas de la maison, entre les arbres blanchis par la lune.

(1) Espèce d'oiseau moqueur.

La plus grande de ces ombres me parut ressembler à Township ; la plus petite, à James. Je ne pus toutefois vérifier cette conjecture, car à peine avais-je paru à la fenêtre, que les deux hommes s'éloignèrent et se perdirent dans les broussailles. J'attendis vainement qu'ils reparussent, et je me jetai sur mon lit, épuisé de fatigue.

Le lendemain, un joyeux rayon de soleil m'éveilla, et je ne pus m'empêcher de sourire des pensées sombres qui m'avaient attristé la veille. La vie réelle s'était en quelque sorte substituée autour de moi à la vie fantastique. Le vent frais du matin faisait onduler sur ma fenêtre les tiges encore tendres des maïs et se jouait dans les fleurs des cotonniers. Les garçons de ferme se rendaient en chantant à leurs travaux. Je descendis. Fraîche comme l'Aurore, la jeune maîtresse du logis allait et venait dans son domaine : l'idylle avait remplacé le drame. James, prêt à partir, m'attendait près des chevaux sellés. Rien sur sa physionomie ne dénotait la perfidie ou l'astuce. Nous partîmes, et, en saluant du regard la riante habitation que je laissais derrière moi, je me plus à rêver une chartreuse semblable pour y finir ma vie, entre un jardin et une forêt. Déjà même j'entrevoyais, à travers le brouillard azuré de mes songes, une jeune fileuse aux yeux bleus et

aux cheveux blonds, attendant mon retour près d'un rustique foyer. Ces visions égayèrent ma route, et j'arrivai ainsi, sans m'apercevoir de la fatigue, à une seconde ferme où nous nous arrêtâmes pour prendre un substantiel repas, composé d'un quartier de chevreuil et de gâteaux de maïs semblables aux galettes de blé noir de la Bretagne. Le jour était avancé quand nous quittâmes cette ferme ; une traite de deux heures nous mena jusqu'au sommet d'une rangée de collines où mon guide s'arrêta brusquement.

— Vous voyez, me dit-il, ce ruisseau qui coule à vos pieds ; là-bas, devant vous, ce monticule bleuâtre ; à droite, ce vaste étang aux bords marécageux ; à gauche, ce rideau d'érables à fleurs rouges...

— Eh bien?

— Eh bien ! vous voyez *Red-Maple;* ces érables, ces collines, cet étang, sont les limites du domaine.

— Quoi ! c'est là ma propriété ! m'écriai-je ravi à l'aspect de ces imposantes futaies et de ces prairies magnifiques.

Mon exclamation arracha à James un sourire ironique.

— C'est ici que je dois vous laisser, reprit-il ; quant à vous, il en est temps encore, vous pouvez retourner sur vos pas.

— Retourner sur mes pas ! vous plaisantez sans doute ?

— Je parle sérieusement. A quoi sert donc d'avoir des yeux et des oreilles? N'avez-vous rien vu, rien entendu? Faites d'ailleurs ce qu'il vous plaira. Pour moi, je ne veux pas avoir maille à partir avec le propriétaire de *Red-Maple*.

— Le propriétaire de *Red-Maple?* Il y en a donc deux?

— Oh! non... il n'y en a qu'un seul.

— A la bonne heure.

— Il n'y en a qu'un... c'est-à-dire que vous... vous ne comptez pas.

Je regardai James d'un air ébahi. Mon guide avait parlé trop clairement pour hésiter désormais à compléter ses réticences. Il reprit :

— De quoi vous étonnez-vous? Rappelez-vous donc les réponses qu'on vous a faites au *bar-room* de Guyandot; rappelez-vous les avertissements de Township; rappelez-vous qu'hier encore vous avez rencontré un homme qui n'a pas voulu coucher sous le même toit que vous.

— J'ai remarqué tout cela, et je cherche encore à m'expliquer....

— Tout cela est bien simple : Township sera peut-être dans l'obligation de vous tuer, et il a fait ses réserves.

— Me tuer ! Et que lui ai-je fait?

— Township est un *squatter,* reprit gravement l'enfant, et un *squatter* n'en appelle jamais aux arpenteurs ni au shérif : il n'en appelle qu'à sa carabine et à son bon droit. Possession vaut mieux que titre, et Township possède *Red-Maple.* Voyez maintenant si vous voulez aller en avant ou retourner sur vos pas.

— J'irai en avant, et rien ne me fera reculer. J'ai été riche jadis : *Red-Maple* est aujourd'hui le seul débris qui me reste de ma richesse. J'aime mieux mourir pour la défense de mes droits que sous les coups de la misère. Avant ce soir, je ne serai plus de ce monde, ou j'aurai reconquis mon bien.

Je payai généreusement mon jeune guide. James fit un mouvement pour s'éloigner, puis il revint sur ses pas.

— En tout cas, me dit-il, si le *squatter* demande à voir votre titre, dites que vous l'avez laissé chez votre notaire ; c'est plus prudent.

Et après m'avoir donné cet avis presque à voix basse, comme si quelqu'un nous eût épiés, James éperonna son cheval, qui l'eut bientôt emporté hors de ma vue.

III

Resté seul, je tins conseil avec moi-même. Je m'affermis dans ma résolution de vaincre ou de mourir ; mais avant d'affronter le danger qui me menaçait, je résolus d'étudier le terrain. Caché derrière un chêne dont les rameaux noueux touchaient presque le sol, je tirai ma longue-vue et je la dirigeai sur la plaine qui s'étendait à mes pieds. La Vallée des Érables, éclairée par le soleil couchant, m'apparut dans toute sa splendeur. C'était comme un lac de verdure auquel la brume dorée du soir prêtait des tons magiques. Une folle brise courait de la cime houleuse des catalpas et des tulipiers aux grandes herbes de la savane. Çà et là voltigeaient les cardinaux, les choucas empourprés, les piverts aux ailes d'or. Des oiseaux aquatiques se jouaient avec indolence dans les eaux de l'étang caressées par les derniers rayons du soleil. Le pluvier criard, l'huîtrier, le moqueur, saluaient l'approche de la nuit, chacun dans son langage. C'était un mélange d'harmonies et d'aspects merveilleux, comme la nature

américaine peut seule en offrir. On eût dit une vision de l'Éden.

Je m'oubliais dans une sorte d'extase en contemplant ce ravissant paysage, mais je fus bientôt rappelé au sentiment de la réalité. Une colonne de fumée qui s'élevait derrière le rideau des érables m'indiquait clairement où était située l'habitation de Township. En tournant ma longue-vue vers une prairie jonchée d'arbres abattus et voisine du petit bois qui cachait la ferme, je remarquai deux robustes enfants, probablement les fils de l'usurpateur, qui luttaient ensemble comme deux jeunes buffles essayant leurs cornes naissantes. Un peu plus loin, je distinguai une vision plus gracieuse. Mes rêves du matin semblaient être devenus des réalités. Une jeune fille, vêtue de blanc, errait dans la prairie, et se détachait, comme une fleur de magnolia, sur les masses verdoyantes de la forêt. Sa taille svelte, sa blonde chevelure, étaient en harmonie parfaite avec un profil d'une angélique pureté. Au milieu de cette splendide nature, la jeune fille marchait rêveuse, le front tantôt penché vers la terre, tantôt levé vers le ciel; on eût dit que la chaude brise de la solitude murmurait pour la première fois à son oreille des notes enivrantes. Arrivée au bout de la prairie, près d'un bosquet de tulipiers, la jeune

Virginienne se pencha sur l'herbe qu'elle ne semblait qu'effleurer, cueillit quelques fleurs sauvages et en orna ses cheveux, comme si elle se fût parée pour un amant invisible; puis, avec un chaste et mystérieux plaisir, elle laissa le vent tiède du soir enlever une à une les fleurs de cette virginale couronne. Un souffle plus chaud me sembla courber à ce moment les herbes de la vallée, et un murmure plaintif s'éleva du milieu des arbres agités; pareille à un léger fantôme, la jeune fille disparut derrière le mobile rideau des tulipiers.

Le soleil quitta enfin l'horizon, et toutes les riches nuances du couchant s'effacèrent dans une teinte uniforme. Le moment était venu d'agir. Les deux jeunes gens que j'avais vus s'ébattre dans la prairie, la stature herculéenne du *squatter,* rendaient la lutte que j'allais soutenir passablement inégale; mais le sort en était jeté, et je descendis à grands pas la colline, recommandant ma bonne cause à Dieu. Arrivé dans la plaine, je cherchai à m'orienter, et je pris le parti de marcher vers l'endroit où une colonne de fumée m'avait signalé l'habitation du *squatter*. Ma carabine était en bon état, j'entrai dans une allée sombre qui devait me conduire à la ferme. Tout était silence autour de moi, et je m'avançai avec précaution, à pas comptés, vers ce terrain qui m'appartenait et que je

foulais pour la première fois, moins comme un propriétaire qui vient s'installer dans son domaine que comme un braconnier qui craint d'être surpris. Plusieurs fois, sous les arches assombries des hautes futaies, je m'arrêtai, croyant distinguer le *squatter* qui m'attendait; je m'avançais et je ne trouvais que le tronc d'un chêne ébranché. Tout à coup je ne doutai plus que je n'eusse rencontré l'homme que je cherchais. Immobile contre le tronc d'un arbre, Township se tenait à l'entrée d'un carrefour du bois, appuyé sur le long canon de sa carabine. D'un geste, il me fit signe de m'arrêter. J'étais à trente pas de lui.

— Je vous attendais, me cria-t-il d'une voix tonnante, que me voulez-vous?

— Si vous m'attendiez, vous savez qui je suis et ce que je veux. On m'a dit que vous vous étiez établi sur ce terrain qui n'appartient qu'à moi. Je vous somme, au nom de la loi, de m'en laisser la libre jouissance.

Et, sans me rappeler les avis de James, je tirai de ma poche les papiers qui constataient mon droit exclusif.

— *Red-Maple* n'aura qu'un propriétaire tant que je vivrai, répliqua Township. Depuis une heure que vous marchez dans cette vallée, j'aurais pu vous tuer

comme un daim, mais je désire éviter qu'il y ait du sang entre nous. Retirez-vous donc, il en est encore temps ; mes droits sont ceux du premier occupant, et vos titres ne sont rien à mes yeux.

Soit pour m'effrayer, soit avec l'intention réelle de faire feu sur moi, Township épaula sa carabine et m'ajusta. Je restai immobile.

— Le shérif le plus prochain est à vingt-cinq lieues d'ici, reprit le *squatter*. Le bruit de mon *rifle* n'arrivera jamais à ses oreilles; votre cadavre aura été dévoré par les oiseaux de proie, vos titres auront été dispersés par le vent comme les feuilles sèches, avant qu'on ait songé à s'enquérir de vous. Une, deux...

Je l'entendis armer sa carabine; mais une force irrésistible me poussait en avant, et, mon arme jetée pacifiquement sur l'épaule, je marchai vers le *squatter* en me faisant comme un bouclier de l'acte notarié que je tenais en main. J'aimais mieux encore mourir que reculer.

— Trois, cria Township. Ce qui se passa ensuite, comment le dire? A peine le *squatter* eut-il prononcé le mot trois, qu'un homme s'élança d'une haie voisine; je sentis mes mains prises par deux bras nerveux. C'était un des fils de Township qui m'arracha violemment le papier que je portais. J'entendis une explosion,

et une balle siffla entre nos deux têtes, qui s'étaient rapprochées dans l'ardeur de la lutte. Nous tombâmes tous deux, chacun pensant que la balle venait de briser le crâne de son adversaire. Township poussa un cri d'horreur; mais le genou vigoureux de son fils, qui pressait ma poitrine, ne me prouva que trop que j'avais affaire à un vivant. Pâle encore et les yeux hagards, Township était accouru près de nous. Quand il vit son fils sain et sauf, un éclair de joie illumina ses traits affreusement contractés. Pour moi, je m'étais relevé furieux de ce guet-apens et encore tout meurtri de la rude étreinte de mon antagoniste. Je me retournai vers Township, et lui reprochai sa lâcheté.

— Ma lâcheté! répondit-il avec un éclat de rire sauvage. Et qui m'empêcherait de vous briser le crâne ici même? Le shérif peut-être, ou ces papiers dont je me soucie comme d'une feuille de maïs?

En même temps Township arracha des mains de son fils les papiers qu'il m'avait enlevés, et, ramassant aussi ma carabine, il jeta l'arme et le titre à mes pieds; puis, lançant un regard sévère à son fils comme pour lui reprocher son intervention imprévue, il ajouta :

— Eh bien! non, je n'abuserai pas de l'avantage du nombre; mais, comme il ne peut y avoir qu'un propriétaire à *Red-Maple*, c'est la carabine à la main,

à armes égales, que nous déciderons de la possession de la vallée, et, quoi qu'il arrive, le vainqueur ne sera pas inquiété ; mais ce sera une lutte à mort, entendez-vous? une lutte sans pitié ni merci, et le lâche sera celui qui se dédira !

Tout en parlant, le *squatter* rechargeait son arme ; je croyais que la querelle allait se vider à l'instant même, quand les halliers craquèrent autour de nous, et je vis arriver, attirés par le cri de leur père, les deux jeunes lutteurs que j'avais aperçus dans la clairière une heure auparavant. Une courte explication mit bien vite au fait de ce qui s'était passé les deux jeunes fils de Township, qui ne purent s'empêcher de me considérer d'un air de pitié , comme un homme dont la vie va finir. Cependant la nuit s'épaississait de plus en plus. Un des deux jeunes gens hasarda une observation sur l'heure avancée qui ne permettait plus de distinguer le tronc d'un tulipier de celui d'un érable, et proposa de remettre la partie au lendemain.

— Eh bien! soit, dit Township, demain au soleil levant. En attendant, si l'étranger veut passer la nuit dans ma hutte, il en est le maître.

Je ne savais que répondre, et peut-être allais-je accepter, quand l'aîné des fils du *squatter*, celui qui m'avait terrassé, s'approcha de moi et murmura à

mes oreilles ces mots : « Restez ici ; » puis, devançant ma réponse : — L'étranger, dit-il à son père, passera la nuit à la belle étoile ; j'irai lui chercher quelques provisions, et je dormirai ici sur la mousse à ses côtés.

J'acceptai cet arrangement que l'air ouvert et franc du jeune homme me faisait une loi de ne pas refuser. Après avoir promis de ne pas me faire attendre, le fils de Township me quitta en compagnie de ses frères et du *squatter*. Je passai seul, au milieu des ténèbres, une heure qui me parut un siècle. Enfin je vis revenir mon compagnon de veillée un falot et un panier au bras. Il était fort agité, et m'expliqua les causes de son retard avec une vivacité qui me surprit chez un Américain. En revenant à la ferme, ils y avaient trouvé un *farmer*, leur voisin, qui leur avait apporté de bien étranges descriptions d'une terre lointaine où l'or était aussi commun que les pierres. Des caravanes d'émigrants se dirigeaient vers ce pays de tous les points de l'Amérique, et en ce moment même mon terrible ennemi Township était plongé dans la lecture des journaux qui contenaient ces merveilleux récits. J'écoutai tout cela d'une oreille fort distraite, et le jeune Américain, voyant que je gardais le silence, jugea à propos d'étaler sous mes yeux les provisions qu'il apportait : quelques galettes de maïs, un énorme morceau de

bœuf salé et une cruche de bière composaient un substantiel repas, auquel je fis honneur par orgueil plutôt que par besoin.

— Vous avez été étonné, reprit le jeune *squatter*, de l'avis que je vous ai donné tantôt : vous auriez préféré dormir à la ferme ; mais deux hommes, dont l'un doit tuer l'autre au soleil levant, ne peuvent guère passer la nuit sous le même toit. Le *père* est d'un caractère à ne pas oublier l'injure que vous lui avez faite, et ce soir, après avoir bu quelques verres de *brandy*... S'il doit vous tuer, mieux vaut pour lui que ce soit demain, sous la voûte des arbres, que dans sa propre maison ; n'êtes-vous pas de cet avis?

Je trouvais, je l'avoue, ces deux alternatives fort tristes, et je ne répondis que par une inclination de tête.

— La nuit est tiède, continua le *squatter*, et à trois heures du matin il fera jour. Quelques heures seront bientôt passées. Si pourtant, outre ce lit de mousse, vous désirez du feu, je puis vous allumer un bon brasier. Quant à moi, je ne dormirai pas de la nuit, mais je vous engage à vous reposer quelques instants.

— Vous allez donc passer la nuit ici? lui demandai-je.

— Sans doute ; je réponds de vous devant Dieu et devant mon père.

Je m'aperçus que j'avais dans ce singulier compagnon à la fois un protecteur et un gardien. Pour couper court à une causerie importune, je feignis de dormir; mais le sommeil était bien loin de mes yeux. Cependant il y a dans le calme de la nuit, dans le murmure du vent parmi les branches, quelque chose de ce charme consolateur qu'exhalent les douces paroles d'une mère qui berce les chagrins de son enfant. Le brouillard qui s'élevait du ruisseau et de l'étang commençait à se condenser en vapeurs épaisses à la cime des arbres; tout s'endormait autour de moi. La torpeur de la nature me gagna, et je tombai peu à peu dans un demi-assoupissement. Je fus tiré de cet état par un sursaut. Il m'avait semblé entendre quelques paroles murmurées d'une voix douce, et, en ouvrant les yeux, je vis distinctement s'enfuir à travers les buissons une forme svelte et blanche.—Qu'est-ce? demandai-je au jeune *squatter*. — Moins que rien, dit-il; une fantaisie de jeune fille. C'est ma sœur qui venait me voir sous je ne sais quel prétexte. Au fond, c'est la curiosité qui l'amenait ici; et, dois-je vous le dire? en vous regardant à la clarté de ce falot, elle vous a trouvé bien jeune pour mourir.

Toute cette famille comptait donc bien aveuglément sur l'adresse du *squatter* pour ne s'apitoyer que sur

moi. L'idée que cette nuit pouvait être la dernière de ma vie me donna dès lors la force de résister au sommeil. Les dernières heures de cette veillée solennelle s'écoulèrent rapidement. Je vis les étoiles scintiller et mourir au milieu du brouillard, j'entendis les oiseaux s'éveiller, le vent courir dans les feuilles. L'obscurité fit place graduellement au crépuscule, et les premiers rayons du soleil éclairèrent enfin la vallée. Le moment fatal était venu. J'éveillai le jeune *squatter,* qui s'était assoupi sous un arbre.

Nous attendîmes silencieusement l'arrivée de Township. Le jeune homme paraissait moins confiant que la veille dans l'issue du combat. Il allait et venait, secouant d'un air préoccupé les branches chargées de rosée; parfois il jetait un regard inquiet sur la courte carabine dont j'étais armé et dont je lui avais expliqué la portée. Pour moi, jamais la nature ne m'avait paru plus belle, et l'idée de m'endormir du dernier sommeil au milieu de ces prairies embaumées, sous ce ciel magnifique, commençait presque à me paraître supportable, quand je vis apparaître mon adversaire, suivi de ses deux fils et d'un homme qu'à son costume on reconnaissait pour un riche *farmer* : c'était probablement le visiteur dont le fils de Township m'avait parlé

la veille. J'étais fort loin de m'attendre à la proposition qu'on allait me faire.

— Je sais ce dont il s'agit, me dit le *farmer* en me tendant la main, et tout peut s'arranger encore, à de certaines conditions toutefois.

— Je ne vois guère d'arrangement possible entre l'usurpateur de *Red-Maple* et moi. Ce que je demande, c'est qu'on me restitue ma propriété.

—D'abord, il s'agirait de rétracter certaines paroles que mon voisin Township ne peut oublier... Vous savez ce que je veux dire.

— Eh bien ?

— Eh bien ! après cela, on pourrait s'entendre sur la cession de *Red-Maple,* moyennant certaines transactions qui vous laisseront possesseur d'un bien auquel personne n'attache plus grand prix maintenant.

J'avoue que la péripétie me parut des plus surprenantes. Quelles considérations avaient donc été assez puissantes pour changer subitement les dispositions de Township et faire fléchir en lui l'orgueil du premier occupant, le ressentiment de l'Américain outragé ? Ce n'était pas le moment de faire ces questions, et il fallait avant tout s'entendre sur les conditions de l'arrangement proposé. La hutte de *Red-Maple,* les travaux de défrichement commencés, furent taxés à un prix

raisonnable que je m'engageai à acquitter sur-le-champ. Quant au mot de *lâche* qui m'avait échappé la veille, je ne fis aucune difficulté de le retirer. Le débat ainsi terminé, je suivis les deux *squatters* à la ferme, où m'attendait une hospitalité des plus gracieuses. Il me semblait vraiment sortir d'un mauvais rêve. Le *squatter*, si farouche la veille, montrait une gaieté bruyante. Je renonçai à contenir plus longtemps ma curiosité, et je le questionnai sur le motif de ce brusque changement d'humeur. Township me répondit en me montrant par la fenêtre des chariots qu'on chargeait, et sur sa table un livre entr'ouvert : c'était le *Manuel de l'émigrant en Californie*. Je me rappelai aussitôt les quelques mots que son fils m'avait dits la veille. Ce dénoûment pacifique de notre querelle s'expliquait par un accès de cette fièvre d'aventures qui, chez un vrai *squatter*, peut sommeiller, mais non s'éteindre. Cette fois, la fièvre avait un nom devenu proverbial dans l'Amérique du Nord depuis la découverte de l'or de la Californie : c'était la *mineral yellow fever* (la fièvre jaune métallique).

Quiconque connaît à fond le caractère américain ne s'étonnera pas de l'action puissante que peut exercer sur des natures froides et calmes en apparence l'idée d'aventures à courir et d'obstacles à vaincre dans la

poursuite d'un gain merveilleux. L'esprit entreprenant de l'Américain trouve dans les hasards d'une émigration lointaine des charmes inconnus à un enfant de la vieille Europe. Je remarquai pourtant que les avis de la famille de Township étaient partagés sur l'opportunité de ce voyage improvisé. La mère et la fille, assises l'une près de l'autre et les mains entrelacées, semblaient plongées dans une rêverie douloureuse, et formaient un groupe charmant au milieu de ces rudes défricheurs qui veillaient aux apprêts du départ avec une fiévreuse impatience.

Quelques heures plus tard, j'étais seul dans cette maison, que la veille encore une famille nombreuse remplissait de son activité. Mes regards erraient tristement sur le vaste et magnifique domaine dont j'étais désormais l'unique possesseur. Arrivé au terme d'un long et pénible voyage, je m'étonnais de l'indifférence où me laissait la conquête de ma propriété, et je n'osais m'avouer que mes préoccupations avaient changé de but. En passant près de moi, la jeune fille de Township m'avait dit quelques mots d'adieu qui avaient douloureusement résonné dans mon cœur. Puis, au moment où elle allait disparaître à mes yeux, du charriot où elle était assise, elle avait cueilli une branche d'érable chargée de fleurs. Une de ces fleurs avait

glissé de sa main sur le sable. Était-ce un adieu, un souvenir? Voilà ce que je me demandais en errant de la hutte déserte au bois d'érable, de l'étang à la clairière, sans pouvoir échapper aux impressions confuses que me laissaient cette nuit et cette matinée si agitées. Les fleurs dont la blonde fille du *squatter* avait la veille orné ses cheveux jonchaient encore la prairie; je les ramassai avec un empressement dont je me pris ensuite à sourire. Enfin la nuit vint, et je rentrai dans la cabane. Les journaux dont les merveilleuses relations m'avaient peut-être sauvé la vie, en tournant la tête au brave Township, étaient encore déployés sur la table; je les lus avec avidité, mais je n'y trouvai pas la distraction que je cherchais, et l'idée de ceux qui, entraînés par cette lecture, avaient quitté ma paisible vallée, n'en revint que plus vivement obséder mon esprit.

Quelques jours se passèrent, après lesquels la solitude commença à me peser comme un intolérable fardeau. Je me souvins alors que le voisin de Township m'avait invité à venir le voir, et qu'il m'avait offert, si quelque motif nécessitait jamais mon absence, de protéger le *Red-Maple* contre un nouvel envahisseur. La ferme de cet homme était à quelques heures de la mienne. Je me mis en route pour l'aller trouver; mais,

en quittant la Vallée des Érables pour cette excursion d'un jour ou deux seulement, je ne pus m'empêcher de me retourner tristement vers mon habitation solitaire, comme si je lui disais un éternel adieu.

IV

En me rendant à la ferme de l'ami de Township, je sentis la vague tristesse qui s'était emparée de moi depuis quelques jours se dissiper peu à peu, et je me surpris à envier le sort de la famille errante que j'avais vue s'élancer si courageusement, sous les ordres du *squatter*, à travers les hasards et les dangers d'un long voyage. « Pourquoi, me disais-je, avant de venir me fixer dans cette vallée solitaire, pourquoi ne goûterais-je pas aussi les âpres jouissances de la vie nomade? A peine arrivé dans un monde qui offre des chances si variées à l'activité humaine, n'ai-je donc plus à concentrer mes efforts que sur le défrichement

de quelques terres incultes? Le moment est-il sitôt venu de limiter mes espérances et de borner mon horizon? » Le désir de revoir la famille du *squatter* entrait bien pour quelque chose dans le besoin d'activité aventureuse qui s'emparait de moi; mais les projets que je formais chemin faisant avaient aussi leur côté sérieux, et les bonnes raisons ne me manquaient pas pour me prouver la nécessité d'un voyage en Californie.

Le séjour que je fis chez l'ami de Township contribua encore à m'affermir dans ces dispositions. Le fermier me conseilla de me soustraire, par tous les moyens, à ce malaise moral que l'oisiveté dans la solitude ne manque jamais de provoquer. J'avais le choix entre deux partis : ou m'entourer de quelques travailleurs pour commencer sans retard le défrichement du *Red-Maple,* ou partir pour la Californie, d'où je reviendrais cultiver mon domaine avec la richesse et l'expérience de plus. Dans tous les cas, en quittant mon voisin, j'avais à prendre la route de Guyandot. C'était là seulement que je pouvais me procurer les bras et les instruments nécessaires à l'exploitation de la Vallée des Érables; c'était là aussi que je comptais m'informer des moyens de transport les plus prompts et les plus sûrs pour me rendre en Californie.

Je partis donc pour Guyandot; mais j'étais à peine dans cette ville, que mes dernières hésitations avaient cessé. Je compris qu'il fallait renoncer à s'y procurer des bras pour l'humble besogne du défricheur; les nouvelles de Californie avaient là, comme dans toute l'Amérique, exalté la population jusqu'au délire. Sur tous les murs, des affiches gigantesques portaient en grosses lettres les mots de : *California and Goldfinders,* et des milliers de curieux se pressaient pour les lire. Je fis comme tout le monde, je me mêlai aux groupes qui lisaient ou commentaient ces affiches avec enthousiasme. Le spectacle de cette foule agitée et bruyante n'était pas sans charmes pour un étranger. Je retrouvais là cette population bigarrée d'émigrants et d'aventuriers de tous les pays que je m'étais déjà plu à observer sur le pont du *steamer* en remontant le Mississipi. J'écoutais curieusement les conversations des divers groupes, lorsqu'une main s'appesantit vigoureusement sur mon épaule. Je me retournai, et, à ma grande surprise, je reconnus le romancier français avec qui j'avais lié connaissance en faisant route pour Guyandot. On se souvient que j'avais vu ce singulier personnage quitter le *steamer* et s'enfoncer au milieu des forêts vierges avec une insouciance qui avait été pour moi-même, dans un moment de tristesse et de doute, une sorte d'en-

couragement. Était-il dit que je devais le rencontrer chaque fois que mon esprit timide aurait besoin de puiser quelque résolution dans les exemples d'autrui? Quoi qu'il en soit, je répondis par un cordial serrement de main à la familière accolade de mon compatriote.

— J'ai joué de malheur dans ce maudit pays, me dit-il en devançant mes questions; il s'est trouvé qu'au lieu de dix acres de bonne terre, je n'avais acheté au bord de l'Ohio qu'une magnifique tourbière encadrée par des forêts impénétrables. J'ai renoncé à planter ma tente en si triste lieu, et puisque le Pactole coule décidément en Californie, c'est là que je vais de nouveau tenter la fortune avec les débris de mon modeste pécule.

Je lui racontai mon histoire, et l'aventureux émigrant y vit le sujet d'un roman qu'il me promit d'écrire un jour. — Il n'y manque qu'un dénoûment, ajouta-t-il, et nous le trouverons en Californie. — On ne pouvait traduire plus nettement ma secrète pensée, et je ne sus répondre à mon nouvel ami qu'en lui donnant rendez-vous pour le lendemain sur le pont du *steamer* qui devait nous conduire à Saint-Louis, point de départ obligé de toutes les expéditions dirigées vers le *Far-West*.

La route qui mène à Saint-Louis est aussi celle des

grands fleuves. On commence par redescendre l'Ohio jusqu'à son confluent avec le Mississipi, puis on remonte ce dernier fleuve jusqu'à Saint-Louis. Notre navigation n'offrit rien d'intéressant. J'avais appris chez l'ami de Township que le *squatter* s'était embarqué avec sa famille sur un ces bateaux plats qui se laissent aller au courant des grands fleuves américains. Arrivé au confluent de l'Ohio et du Mississipi, il avait dû, selon toute apparence, prendre terre pour remonter à pied les rives de ce dernier fleuve jusqu'au rendez-vous commun des caravanes du *Far-West*. C'était donc à Saint-Louis seulement que j'avais chance de retrouver la famille du *squatter*, et la marche rapide de notre *steamer* me permettait de croire que nous arriverions encore à temps pour nous joindre à la caravane dont elle faisait partie.

Situé au centre des fertiles vallées qu'arrosent le Missouri, l'Illinois et le Mississipi, Saint-Louis, ville d'origine française, a bien perdu de l'originalité pittoresque de son ancien aspect. Le mouvement qui anime ses rues est, comme celui de toutes les grandes cités américaines, purement industriel; mais à l'époque de notre passage, ce mouvement même avait cessé. La moitié de la population se préparant à émigrer, le commerce languissait, les boutiques étaient fermées pour la

plupart, et les ateliers vides. Les ouvriers du port et des chantiers avaient abandonné leurs travaux ; les bras manquaient pour exploiter les mines de houille ou de plomb, et le négociant lui-même ne rêvait plus qu'expéditions lointaines en dehors du cercle habituel de ses opérations. Il semblait que Saint-Louis expiât en ce moment, par la désertion d'une partie de ses habitants, une prospérité non interrompue d'un demi-siècle.

Le mouvement qui s'était retiré de la ville s'était, il est vrai, porté au dehors, dans l'enceinte des nombreux campements qui s'étaient formés de tous côtés aux abords de la route que devait suivre la caravane. Il y avait là autant de petits corps d'armée qui allaient se fondre en une seule et gigantesque colonne. Des troupes peu nombreuses ne peuvent pas, en effet, traverser sans danger les immenses déserts qui séparent Saint-Louis du Nouveau-Mexique. La caravane à laquelle nous comptions nous joindre était loin de ressembler à celles qui font périodiquement les voyages du Missouri à la frontière mexicaine. Elle offrait dans sa composition les plus étranges disparates : chaque profession, chaque métier, chaque condition sociale y avait envoyé, pour ainsi dire, un représentant. Le romancier, qui semblait être devenu mon compagnon inséparable, s'était déjà lié avec la plupart de ces cher-

cheurs d'aventures dont j'allais, pendant quelques mois, partager la vie. Il présida aux préparatifs de notre voyage avec une activité vraiment merveilleuse. Grâce à lui, nous eûmes bientôt en notre possession un petit chariot couvert, deux vigoureuses mules de trait, deux excellents chevaux de selle, une tente portative, quelques salaisons, deux peaux d'ours et deux couvertures. De plus, mon ingénieux ami m'avait procuré un domestique aussi intelligent que fidèle. Il ne nous restait qu'à partir. Malheureusement le gros de la caravane était beaucoup moins avancé que nous dans ses préparatifs, et huit jours se passèrent avant que le signal du départ fût donné. Je les employai en recherches inutiles pour découvrir le *squatter* et sa famille; nul ne les connaissait, nul n'avait entendu parler d'eux. Tout ce que je pus apprendre, c'est que deux ou trois waggons étaient partis en éclaireurs dans la direction du sud-ouest, c'est-à-dire vers Santa-Fé, et qu'ils devaient avoir trois jours d'avance sur nous. Le hardi *squatter* avait-il accepté pour lui et pour ses enfants une mission qui ne convenait que trop à son caractère intrépide? Je tremblais que cette conjecture ne fût fondée, et je me promis de ne rien négliger pour compléter les renseignements que j'avais recueillis.

Enfin le jour si impatiemment attendu se leva : une longue file de waggons se déploya lentement au milieu de la confusion inévitable des premières manœuvres. Des bœufs qui n'avaient jamais connu le joug mugissaient en renversant les chariots qu'ils traînaient; des cavaliers s'arrêtaient à chaque instant pour mettre pied à terre et rajuster leur équipement. Les piétons seuls, la hache et la carabine sur l'épaule, marchaient de ce pas élastique et ferme dont rien ne devait les faire dévier pendant des mois entiers. Des signaux d'appel, des cris, des jurons, retentissaient dans toutes les langues depuis la tête de l'immense colonne jusqu'à l'arrière-garde. Par moments, les fanfares éclatantes des *riflemen* à cheval de l'escorte couvraient tout ce tumulte, et nos chevaux, excités par le bruit des clairons, hennissaient en frappant du pied la terre. Peu à peu nous perdîmes de vue les clochers de Saint-Louis, et quand le soleil se coucha devant nous, nous ne voyions déjà plus, aux quatre coins de l'horizon, que les immenses ondulations des prairies

Je n'oublierai jamais le tableau pittoresque qu'offrait notre premier campement lorsqu'à la tombée de la nuit la caravane eut fait halte. La lueur des feux allumés dans l'enceinte formée par les chariots éclairait un pêle-mêle d'hommes et de chevaux, de costumes

bizarres, d'armes en faisceaux, de longues guirlandes de poires à poudre et de gibecières suspendues aux buissons. Des colonnes de fumée s'élevaient de toutes parts des brasiers qui petillaient, et dont la flamme faisait siffler les viandes embrochées. Parmi les tentes de toutes couleurs, sous les toiles des waggons, des silhouettes étranges paraissaient et disparaissaient tour à tour aux reflets des foyers ou dans l'ombre épaisse des abris dressés pour la nuit. Des groupes de chasseurs, les uns assis ou couchés, d'autres debout, tous vivement éclairés par les lueurs rougeâtres, attiraient ensuite mon attention. Des refrains joyeux, des chansons françaises ou canadiennes, résonnaient çà et là, mêlés à la psalmodie lugubre de quelque chanteur méthodiste qui s'élevait tristement dans le silence de la halte. Plus loin, des cercles d'auditeurs attentifs entouraient de vieux vétérans des prairies qui, leur inséparable *rifle* entre les jambes, contaient leurs histoires de chasse ou de guerre. A mesure que la nuit avançait, les feux mouraient, les voix devenaient plus rares, et bientôt il n'y avait plus d'éveillées dans tout le camp que les sentinelles qui allaient et venaient, l'arme au bras, l'œil aux aguets, et l'oreille ouverte à toutes les confuses rumeurs de la solitude.

Une lueur grisâtre ne faisait encore qu'éclairer à

peine le camp endormi, quand les fanfares du clairon sonnaient le réveil. Les patrouilles rentraient de leurs excursions nocturnes, un mouvement soudain se faisait sous les tentes et les toiles humides de rosée; les entraves tombaient des jambes des chevaux, dont l'haleine se condensait en épaisses vapeurs sous la fraîcheur matinale. Les tisons à demi consumés se rallumaient de tous côtés dans l'herbe humide; puis, les tentes repliées, les chariots rechargés et le repas pris à la hâte, le cor sonnait le boute-selle; c'était un cliquetis général de fer et d'armes qui heurtaient les arçons, de selles qui criaient sous le poids des cavaliers, et l'immense colonne reprenait sa marche tortueuse à travers les prairies. Au milieu des hautes herbes, des buissons entrelacés, la caravane formait une ligne capricieusement ondulée, serpentant sur les hauteurs, à travers les fourrés ou les clairières. De la tête aux extrémités de cette ligne cent fois brisée, le clairon envoyait parfois, comme un signal de ralliement, ses notes sonores, que répétaient les échos. Alors les traînards se hâtaient en jetant un regard de regret sur les daims que le son du cor venait réveiller au fond de leurs pâturages, et qui bondissaient effrayés hors de la portée des plus longues carabines.

De longs jours se succédèrent ainsi, pendant les-

quels, au milieu de tous les retards, de tous les accidents inséparables d'un voyage sans routes tracées, la caravane parcourait tour à tour des plaines arides, sans autre verdure que les herbes desséchées par un soleil ardent, ou des savanes dont la végétation vigoureuse était alimentée par de nombreux ruisseaux. Tantôt une rivière encaissée dans des berges profondes arrêtait la marche des chariots, tantôt c'était le lit desséché d'un torrent qu'il fallait péniblement franchir à travers des sables mouvants, où les bêtes de somme s'enfonçaient jusqu'au poitrail, les waggons jusqu'aux essieux. Des journées entières s'écoulaient sans que nous vissions un seul arbre, un seul buisson ; d'autres fois on marchait, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, à travers des forêts ombreuses dont les sombres labyrinthes étaient obstrués de vignes vierges. Notre route côtoyait souvent des lacs dont les eaux dormantes étaient à demi cachées sous un manteau de nénufars. Les traces de l'homme se montraient partout dans ces bois à côté de celles des animaux sauvages. Les sentiers, péniblement ouverts par les chariots des caravanes dans ces taillis épais, se croisaient avec ceux que se frayaient les daims et les sangliers; sur le tronc noueux d'un chêne où la hache du pionnier avait ébauché de profondes entailles, l'écorce portait l'em-

preinte de la griffe des ours, alléchés par les guirlandes de glands savoureux. Puis à ces forêts succédaient de nouveau des plaines sans fin, sans animation, étendant tristement à perte de vue leur surface d'un roux lugubre, océan silencieux aux vagues immobiles, au-dessus duquel le pélican et le vautour planent sans un cri, où le vent même n'a pas de murmures.

Nous approchions du pays des Indiens Comanches; les précautions nocturnes redoublaient pendant les haltes, et des éclaireurs précédaient la colonne en marche. Le romancier et moi prenions souvent plaisir à nous mêler à ces batteurs d'estrade. Il y avait un de ces hommes hardis, Canadien d'origine, dont nous recherchions la compagnie de préférence. *Ever-quiet* (toujours tranquille) était son nom de guerre, qu'il devait à sa prétention, fort légitime du reste, de ne jamais s'émouvoir en face même des plus grands dangers. Tranquille (c'était ainsi que nous l'appelions par abréviation) était un homme de grande taille, maigre et souple comme une lanière de cuir, et dont les jambes nerveuses le disputaient en finesse à celles du cerf. C'était toujours sans efforts qu'il maintenait son pas à l'égal du pas de nos chevaux. Une espèce de blouse d'un brun verdâtre en peau de daim, des guêtres de cuir qu'il ne débouclait ni jour ni nuit, un bonnet de



police, composaient son invariable costume. Malgré ses cinquante ans et ses cheveux gris, les yeux noirs du chasseur avaient conservé tout le feu de la jeunesse. La vie de Tranquille se passait à aller et à revenir de Saint-Louis à Santa-Fé, et de Santa-Fé à Saint-Louis. C'était l'homme par excellence des histoires de chasse à l'ours et des contes superstitieux. A l'aide de récits d'autant plus intéressants qu'il en était presque toujours le héros, il abrégeait pour nous la longueur des marches, et nous prenions un vif plaisir à l'entendre raconter les épisodes de sa vie d'aventures. J'écoutais Tranquille avec d'autant plus de complaisance, que je me promettais de l'enrôler à mon service pour nous accompagner à la recherche de l'or en Californie. Sa connaissance parfaite de la langue espagnole, sa sagacité presque infaillible, sa bravoure et son adresse me le rendaient précieux à plus d'un titre.

Nous cheminions un matin, comme de coutume, à ses côtés, quand, avant de faire halte dans un des endroits qu'il était chargé de choisir, je le vis examiner attentivement des empreintes sur la route. Je lui demandai quel intérêt il attachait à ces traces à peine marquées.

— Un intérêt de curiosité, me répondit Tranquille. Déjà, depuis plusieurs jours, je distingue sur l'herbe

ou le sable la trace des roues de deux chariots qui doivent précéder les nôtres de quelques jours, et je cherche à me rendre compte du nombre de ces gens assez hardis pour s'aventurer ainsi seuls sur les terrains de chasse des Comanches, et à une si grande distance. J'estime les gens braves, et je serais fâché qu'il arrivât malheur à ceux-là. Jusqu'à présent du moins, ils ont voyagé sans accident, et, à la première pluie, leurs traces plus distinctes m'en apprendront davantage.

— Les croyez-vous donc bien exposés? demandai-je à Tranquille.

— C'est selon. Si c'était moi, je ne m'en inquiéterais pas; mais, pour ceux-là, je ne suis pas sans appréhension. Nous sommes ici sur un terrain où il n'est pas rare que les maraudeurs blancs s'associent aux maraudeurs indiens, et, parmi les pirates des prairies, les premiers sont peut-être plus à redouter que les seconds.

Cette réponse du chasseur n'était pas rassurante, et je dus faire effort sur moi-même pour me persuader que ces chariots mystérieux n'étaient pas ceux de Township. Bientôt cependant la caravane nous rejoignit, le campement fut installé, et les fatigues de la journée l'emportèrent sur mes inquiétudes et sur mes rêves de toute nature. Je ne me réveillai le lendemain

qu'aux premiers sons du cor. Une pluie fine et pénétrante commençait à couvrir les prairies d'un voile épais ; le soleil, en se levant, ne put la dissiper ; pendant toute une journée de marche sur un terrain détrempé, le ciel, bas et sombre, sembla peser sur les prairies, dont l'horizon se confondait avec les nuages. Des corbeaux croassaient tristement en fendant ce rideau de vapeurs pluvieuses, qui se déchirait parfois pour laisser voir dans le lointain un bison secouant sa crinière mouillée, ou un cerf qui se perdait aussitôt dans la brume.

— Tenez, disait le Canadien enveloppé jusqu'aux yeux dans un surtout de cuir fauve, c'est ainsi que *le daim blanc des prairies,* dont je vous ai raconté l'histoire, se montrait toujours à notre caravane jusqu'au moment où Joë le Kentuckien le tua d'une balle marquée d'une croix. Seulement, comme je vous l'ai dit, après l'avoir vu tomber, il ne trouva à la place du daim qu'une pierre blanche tachée de sang, et cependant Joë avait des yeux de lynx, et il avait vu le daim blanc rester à l'endroit où sa balle l'avait abattu : c'est une mystérieuse histoire qu'il ne put jamais éclaircir.

Au grand regret de mon compagnon, j'interrompis le chasseur pour lui demander s'il pourrait reconnaître plus distinctement la trace des voyageurs qui nous précédaient.

— Sans doute, dit-il; mais, comme la pluie qui nous fouette au visage en ce moment a dû les surprendre assez loin d'ici, je ne pourrai vous dire cela qu'au troisième jour de marche à dater d'aujourd'hui, car je suppose, d'après leurs empreintes, qu'ils ont trois journées d'avance sur nous.

Puis, s'adressant au romancier, le chasseur continua :

— Vous voyez ce ruisseau. Eh bien ! c'est sur ses bords que le jeune Osage trouva l'âme de sa maîtresse qui l'attendait en pleurant ; elle était assise là, sur cette pierre plate.

La caravane ne put faire ce jour-là que la moitié d'une étape ; mais, le lendemain et les jours suivants, le soleil, qui avait reparu brillant comme depuis notre départ, ayant séché la terre, l'expédition put avec quelques efforts regagner le temps qu'elle avait perdu. Ainsi que l'avait pressenti le chasseur, le soir du troisième jour nous retrouvâmes les traces du campement des éclaireurs parfaitement conservées sur le sol, de nouveau durci par le soleil.

— A la bonne heure, dit le chasseur en les examinant avec attention, voilà qui est aussi clair qu'un changement de domicile annoncé dans les journaux. Les voyageurs ont campé ici comme nous allons le faire. Comme je vous le disais, ils ont trois jours

d'avance sur nous, puisque c'est aujourd'hui la troisième halte après la pluie. Ici ce n'est pas comme sur la route, où les pas du dernier effacent ceux du premier ; dans un campement, chacun va et vient de côté et d'autre ; eh bien ! ces voyageurs n'appartiennent pas aux États de l'ouest. Voyons, combien sont-ils ?

Le Canadien examina soigneusement les traces.

— Cinq, six, sept, huit, reprit-il ; ils sont huit, c'est-à-dire qu'il n'y a que quatre hommes en état de porter les armes : le père et trois fils sans doute, puis il y a trois enfants et la mère.

Ce signalement ne se rapportait pas très-exactement à celui du *squatter* et de sa famille, puisque Township n'avait que deux enfants en bas âge au lieu de trois. Je renonçai donc à l'idée que j'avais nourrie jusqu'alors, et j'y renonçai avec joie en pensant aux dangers auxquels s'exposaient si témérairement ces voyageurs, quand d'un mot le chasseur me replongea dans ma première incertitude.

— J'achèterai des lunettes à la première ville où nous passerons, Dieu me pardonne ! s'écria-t-il en se frappant le front. Est-ce bien moi qui ai pu confondre un instant les pieds d'une jeune fille avec ceux d'un enfant de dix ans ? D'autres, au fait, s'y seraient trompés aussi, car jamais de plus jolis petits pieds n'ont marqué leur empreinte sur les prairies.

En disant ces mots, le chasseur s'approchait d'un érable dont les bouquets pourpres pendaient à quelques pieds au-dessus du sol. Des touffes de fleurs, comme on en trouve souvent dans les savanes, croissaient à distance de l'érable : c'étaient des pavots sauvages et des marguerites des plaines.

— Tenez, reprit Tranquille, la jeune fille a couru vers cet érable. Les belles grappes rouges l'auront attirée ; elle s'est haussée sur la pointe des pieds pour en cueillir. Elle a aussi coupé quelques-unes de ces marguerites ; mais les pas s'éloignent du camp : ces empreintes où le talon est plus marqué, et toutes si près les unes des autres, prouvent que la jeune fille marchait en rêvant, en effeuillant sans doute les marguerites pour leur demander un présage d'amour. Ah ! c'est que dans le désert, comme dans les villes, de jeunes et belles créatures n'ont rien de mieux à faire que ces doux songes. Heureuses les jeunes filles qui rêvent, plus heureux encore ceux qui les font rêver !

Le chasseur, dont la sagacité merveilleuse semblait démêler sur la terre comme dans un livre les plus secrètes pensées des personnes absentes, avait prononcé ces mots avec une gaieté mélancolique et douce qui me rendit rêveur à mon tour. Je me rappelai cette blanche apparition de la vallée, le sourire de la jeune

Virginienne et la branche d'érable tombée sur le chemin. C'était elle, sans doute, dont je voyais les empreintes sur la terre, car le jugement de Tranquille me paraissait sans appel. Je choisis alors, pour y faire dresser notre tente, l'ombre de cet érable dont peut-être elle avait cueilli les fleurs en souvenir de *Red-Maple*. C'était, à mes yeux, comme un terrain consacré.

Tous les jours suivants, je recevais chaque soir, par l'entremise du Canadien, des nouvelles du *squatter* et de sa famille, qui ne se doutaient pas que le propriétaire de leur vallée les suivît de si près. Je craignais à chaque instant que quelque indice ne révélât à Tranquille une de ces catastrophes si fréquentes dans le désert, et je blâmais sévèrement l'imprudence d'un homme qui exposait à des dangers sans cesse renaissants sa vie et celle de tous les siens. L'événement ne tarda pas à confirmer mes craintes en partie. Il y avait un mois que nous avions quitté Saint-Louis, et nous n'étions plus qu'à deux jours de marche de l'Arkansas, c'est-à-dire à la moitié du trajet seulement de Santa-Fé. Montés comme nous l'étions, mon compagnon de route et moi, nous aurions pu facilement franchir cet espace en moitié moins de temps, et nous songions sérieusement à prendre les devants, une fois arrivés à la capi-

tale du Nouveau-Mexique, lorsque le chasseur canadien, en examinant, comme il avait coutume de le faire à ma prière, les traces du dernier campement du *squatter,* secoua la tête d'un air chagrin. Il s'éloigna des traces laissées par les chariots pour aller en examiner d'autres à quelque distance ; quand il revint, ses traits dénotaient encore pour clairement le doute et l'inquiétude.

— La nuit a dû être une de celles qu'on n'oublie guère, dit le chasseur, et je crains bien que demain nous n'apprenions par d'autres indices qu'il ne faut pas trop tenter le diable.

— Que voulez-vous dire? m'écriai-je ; quelque danger sérieux a-t-il menacé les voyageurs?

— Certainement, et des dangers de toute nature. Les Indiens sont venus la nuit reconnaître le campement, et il y a là en outre des traces d'hommes blancs, de bandits mexicains aussi redoutables que les Indiens, car on ne se défie pas d'eux, et on peut accueillir comme des frères des gens qui, le lendemain, vous égorgeront.

Le chasseur s'arrêta un moment, puis il reprit :

— Il ne manque rien, ma foi, à la collection des traces les plus dangereuses, pas même celles de l'ours gris des prairies.

Je frémis à l'idée des périls qui menaçaient le *squatter*. M'adressant alors au romancier, comme s'il eût porté le même intérêt que moi à la famille de Township :

— Laisserons-nous ces malheureux, lui dis-je, sans essayer de leur porter secours? Deux combattants de plus ne sont pas à dédaigner, et peut-être notre renfort pourra-t-il les sauver.

Le brave jeune homme n'hésita pas à accepter ma proposition ; le chasseur passait sa main dans ses cheveux d'un air de perplexité.

— Il y a bien, dit-il enfin, cet ours gris qui me tente un peu, et si ce n'était le devoir de ma charge de batteur d'estrade.... mais bah! on ne rencontre pas tous les jours un gibier aussi séduisant, et puis, sans moi, vous ne seriez d'aucun secours pour les voyageurs.

Je saisis la main de Tranquille et le suppliai de n'être pas sourd à la voix de la pitié ; le rude Canadien sembla s'attendrir.

— Diables d'ours gris! dit-il, il sera dit qu'ils me feront toujours faire des folies.

Il fut arrêté que nous nous reposerions quelques heures pour laisser au chasseur, qui marchait toujours à pied, le temps de se remettre d'une longue traite et

d'obtenir la permission de s'éloigner du camp pendant deux ou trois jours, après quoi nous emploierions la nuit à franchir les quinze lieues qui devaient nous séparer du *squatter*. Ces quelques heures d'attente me semblèrent un siècle. Enfin, Tranquille vint nous chercher, monté sur un excellent cheval d'emprunt qu'il maniait en cavalier consommé. Nous partîmes au grand trot. Tranquille marchait à notre tête en sifflant un air de chasse, et nous le suivions du plus près possible pour éviter les nombreux obstacles que les prairies cachent à chaque pas sous leur apparente uniformité. La lune brillait au ciel et jetait sur ces immenses plaines sans ombre une clarté qui les faisait ressembler à une nappe d'eau sans fin.

— Sommes-nous sur la bonne voie? demandai-je au chasseur, qui, depuis longtemps déjà, trottait silencieusement devant nous.

— Parbleu! l'Arkansas n'est pas loin; les bisons vont y boire par troupes ou deux à deux, et l'ours gris est si friand de leur chair!

Le Canadien ne pensait qu'à l'ours gris, puis de temps en temps il s'arrêtait pour écouter; nous nous arrêtions aussi, et le bruit de la respiration des cavaliers et des chevaux se faisait seul entendre. A peine, de temps à autre, un hibou laissait-il tomber une note

lugubre, ou un loup poussait-il un vagissement en nous regardant passer assis sur son train de derrière. « Tout va bien, » disait le chasseur, et nous reprenions notre marche un instant interrompue. Cet homme m'inspirait une confiance aveugle; mais je craignais que son intervention n'eût pas pour le *squatter* le résultat qu'on en pouvait attendre. Cette expédition, qu'avaient commandée chez moi un entraînement irrésistible et chez le romancier un sentiment généreux et désintéressé d'humanité, n'était presque aux yeux du Canadien que le prétexte d'une chasse. Pour lui, chasser l'Indien ou l'ours gris était le principal but, et peu lui importait d'arriver plus ou moins tard, pourvu qu'il pût satisfaire sa passion dominante. J'aiguillonnais donc de mon mieux l'insouciance du chasseur. Plus d'une fois j'avais cru entendre le son lointain et affaibli de coups de feu, et autant de fois j'en avais averti le Canadien, qui me répondait :

— Ce sont les rapides de l'Arkansas qui grondent, ou un troupeau de buffles dont l'écho renvoie les pas retentissants.

Nous ne tardâmes pas d'arriver près de l'Arkansas, dont le vent nous apportait depuis quelques instants les humides et fraîches émanations. Bientôt nous pûmes voir le fleuve briller dans son lit à la clarté de la

lune. Le volume de ses eaux coulait impétueusement, malgré la sécheresse, entre des berges à pic sillonnées de veines crayeuses. Dans d'autres endroits, un lit épais de roseaux élevés encaissait le cours de l'eau.

— On tire par là-bas! criai-je de nouveau à Tranquille.

Le Canadien prêta l'oreille.

— Eh ! qu'est cela? s'écria-t-il tout à coup avec joie : ce sont eux, *by God!*

— Les voyageurs? s'écria le romancier.

— Eh ! non. L'ours et le buffle dont je suivais déjà les traces sans vous le dire; eh bien ! si je ne me trompe, vous allez avoir sous les yeux un spectacle qu'un millionnaire ou un roi payerait bien cher. Voyez de tous vos yeux, écoutez de toutes vos oreilles, et surtout laissez-moi faire.

Le chasseur, joignant l'action aux paroles, se hâta de mettre pied à terre, sa carabine à la main. Quant à nous, pressentant à peu près le spectacle qu'il nous promettait, nous attendions, le cœur palpitant et l'œil aux aguets. Un monticule nous dérobait les sinuosités de l'Arkansas. Nous ne pûmes bientôt nous méprendre à un retentissement sourd qui devenait de plus en plus distinct, et auquel ne tarda pas à succéder le bruit de cailloux froissés qui tombaient de la berge dans le

fleuve. Au même instant, deux énormes masses noires vinrent couronner le sommet de l'éminence à une demi-portée de carabine de l'endroit où nous étions. C'étaient l'ours et le buffle annoncés par le Canadien. Comme si notre aspect eût fait comprendre au buffle la honte de fuir plus longtemps, il se retourna brusquement contre son ennemi, et la tête basse, son épaisse crinière balayant la terre, il attendit en poussant un mugissement de défi. L'ours s'arrêta aussi avec un grognement furieux, puis étendit sur les cornes de la victime ses deux puissantes pattes; nous vîmes le pauvre bison ployer graduellement sur ses jarrets et s'affaisser; un mugissement de détresse signalait sa défaite, quand le châsseur s'élança vers lui avec de grands cris et fit feu sur le groupe. L'ours, blessé, lâcha prise, et le buffle; profitant de ce court répit, s'élança vers le fleuve, dont il descendit la berge hors de la portée de nos yeux.

— Ah! s'écria le chasseur, voilà un pauvre diable d'ours qui apprend à ses dépens qu'il y a loin des pattes aux lèvres; au reste, c'est une expérience dont il n'aura pas le temps de profiter. A vous maintenant, pendant que je recharge ma carabine; mais ne tirez pas, s'il est possible, car c'est une honte de se mettre trois contre un.

Je mis à mon tour pied à terre en jetant la bride de nos deux chevaux à notre compagnon ; puis, tout en maudissant l'ardeur intempestive du chasseur, je m'efforçai de faire la meilleure contenance possible. A la vue de trois ennemis, l'animal parut hésiter, et cependant le sourd grincement de ses longues dents blanches était effrayant, et le romancier ne contenait qu'à grand'peine son cheval et les nôtres. Bien que l'ours n'avançât pas, il ne reculait pas non plus ; il semblait aspirer une odeur lointaine, et le balancement de sa tête indiquait son indécision. Tout à coup il parut prendre le parti de la retraite, et nous le vîmes disparaître dans la direction qu'avait suivie le buffle. Le chasseur achevait de recharger sa carabine. Cette fuite ne faisait pas son compte, et il s'élança à la poursuite de l'ours en m'invitant à le suivre ; mais, arrivés sur le sommet de la colline que l'animal venait de quitter, nous ne le vîmes plus. Ce ne fut qu'au bout de quelque temps que le chasseur l'aperçut de nouveau. Il avait longé la colline pour gagner au grand trot les bords sablonneux du fleuve, dont il remontait le cours. Évidemment, il semblait encore plutôt chasser que fuir.

— J'ai cependant besoin d'une peau, dit le chasseur, et la sienne ferait magnifiquement mon affaire. Il

y a dans sa manœuvre quelque chose que je ne comprends pas.

En vain j'alléguai que nous perdions un temps précieux; le chasseur, emporté par son ardeur, ne voulut rien entendre, et je m'élançai sur ses pas. Nous descendîmes vers les bords du fleuve. La nappe d'eau de l'Arkansas brillait comme de l'argent, et, en suivant des yeux l'ours qui trottait, nous pûmes le voir s'arrêter devant un tronc d'arbre que le courant chassait, puis revenir sur ses pas en accompagnant l'arbre entraîné par le fleuve. Tantôt, s'allongeant le plus possible au-dessus de l'eau qu'il semblait craindre, il étendait la patte comme pour saisir une des branches restées au tronc; tantôt, recommençant à trotter parallèlement à l'arbre, il semblait en surveiller la navigation avec la plus tendre sollicitude. Il y avait là-dessous un mystère de chasse inexplicable. Tranquille saisit brusquement mon bras.

— Il y a un homme sur l'arbre ! s'écria-t-il; mais du diable si je devine quelque chose à tout ceci.

J'aperçus en effet distinctement un homme attaché sur le tronc flottant et ballotté par les eaux furieuses de l'Arkansas, qui semblaient à chaque instant devoir engloutir cette frêle proie dans leurs innombrables tourbillons. Je croyais rêver, et je me demandais

quelle haine implacable avait pu imaginer une si atroce contre-partie du supplice de Mazeppa. Les hurlements joyeux de l'ours me rendirent bientôt au sentiment de la réalité. Le monstrueux animal était parvenu à saisir entre ses pattes une des branches de l'arbre, et il s'efforçait d'attirer sur la grève cet étrange radeau. L'hésitation n'était plus permise, et, au moment même où l'arbre, cédant à une force plus puissante encore que celle du courant, venait chavirer sur la rive, nous fîmes feu sur l'ours, qui, atteint par nos deux balles, roula dans le fleuve et disparut au milieu des vagues écumantes. Nous n'avions plus qu'à donner nos soins au malheureux que la Providence semblait avoir envoyé sur notre route pour déjouer de ténébreux desseins. Malheureusement ces soins furent inutiles; nous pûmes couper les liens qui enchaînaient le corps du noyé, mais non lui rendre la vie absente. Après avoir déposé le corps dans une des anfractuosités de la berge, nous dûmes reprendre à la hâte notre course d'exploration, car la chasse à l'ours nous avait fait perdre un temps précieux, et le moindre retard pouvait être fatal à ceux que nous cherchions.

Le jour était venu quand nous atteignîmes le seul gué de l'Arkansas qu'eussent pu franchir les chariots du *squatter*. Là nous retrouvâmes des traces nom-

breuses d'hommes et de chevaux mêlées à celles des voyageurs que nous venions secourir. Après avoir examiné les empreintes laissées sur le sable, le chasseur canadien m'assura que la famille à laquelle je m'intéressais était désormais en sûreté. Il avait reconnu, mêlées aux sillons des chariots, les traces du passage d'un corps de *riflemen* à cheval qui, selon toute apparence, s'était joint à la petite troupe pour l'escorter jusqu'au delà des territoires menacés par les Indiens. J'accueillis avec joie cette assurance. Notre but était atteint, et nous revînmes sur nos pas, afin de regagner le camp de la caravane, dont quelques heures de marche seulement nous séparaient. Nous trouvâmes les tentes de la colonne dressées à l'endroit même où la nuit précédente nous avions si vaillamment tenu tête à l'ours gris des prairies. Les émigrants se pressaient autour d'un homme pâle et grelottant qui ne semblait réchauffer qu'avec peine aux feux du bivac ses membres engourdis. Nous reconnûmes, à notre grande surprise, le malheureux que nous avions laissé pour mort sur les bords de l'Arkansas. La physionomie de cet homme ne prévenait nullement en sa faveur. On lisait sur ses traits ce mélange de ruse et de violence qui caractérise essentiellement les classes dégradées de la population mexicaine. Son costume était celui de ces

hardis *vaqueros* qui s'aventurent souvent à la recherche des chevaux sauvages dans les parties les plus reculées, les moins connues de l'Amérique. Toutefois ses manières à la fois humbles et effrontées indiquaient plutôt un de ces écumeurs du désert dont les rapines audacieuses défient trop souvent l'activité infatigable des *riflemen*. Nous le questionnâmes avec empressement sur les motifs de la bizarre vengeance dont il avait failli être victime. Il nous répondit que c'était un parti d'Indiens qui, le prenant pour l'éclaireur d'un des nombreux détachements chargés de la police du désert, avaient voulu punir en lui l'auxiliaire des ennemis acharnés de leur race. Nous nous contentâmes de cette explication, bien que l'histoire du Mexicain, débitée rapidement et avec un certain embarras, eût tout l'air d'être arrangée à plaisir. La satisfaction que j'éprouvais d'avoir pu enfin obtenir des indications rassurantes sur la famille du *squatter* me rendait indifférent à tous les autres incidents de la journée.

Le lendemain, les marches silencieuses recommencèrent à travers le désert. Notre voyage ne devait plus offrir d'épisode remarquable jusqu'au moment de notre arrivée sur le sol de la Californie, où j'allais voir de près les effrayants ravages de ce bizarre fléau que les *Yankees* nomment la *fièvre jaune métallique*.

V

Quand on a dépassé Santa-Fé, capitale du Nouveau-Mexique, il reste aux voyageurs environ trente lieues à faire vers l'ouest et la Sierra-Madre à franchir, pour atteindre la haute Californie. Une plaine immense, au milieu de laquelle coule en diagonale la rivière Rouge, s'étend au pied de la Sierra-Madre; elle sépare la partie orientale de la Californie des territoires aurifères, des *Dorados* ou districts d'or. Cette plaine va en s'élevant insensiblement dans la direction du nord-ouest, et finit par former un plateau carré, nommé le Grand-Bassin, d'un diamètre d'environ cinq cents milles, à un niveau de cinq mille pieds au-dessus de celui de la mer. Un sol inégal, ici renflé en collines, là creusé en vallées, des sables arides entrecoupés par des terres fertiles, des lacs encadrés dans une végétation sauvage, donnent au plateau l'aspect sévère et accidenté des pays de montagnes. Les lacs du Grand-Bassin, et entre autres celui de la Pyramide à l'ouest, le Grand-Lac salé à l'est, forment les réservoirs de

plusieurs fleuves dont, par une singularité remarquable, aucun ne franchit l'enceinte des montagnes pour se déverser dans l'Océan. A la limite occidentale du plateau, du côté de la mer Pacifique, la chaîne des Monts-Neigeux, la Sierra-Nevada, dresse vers le ciel ses blanches arêtes. A la base de la Sierra s'ouvre un défilé qui mène les voyageurs, à travers mille détours, au pied des pics chenus dont le sommet atteint la région des neiges éternelles. Ce défilé est le Pas-des-Émigrants; c'est la voie de communication naturelle entre le Grand-Bassin et les riches plaines baignées par le San-Joaquin et le Sacramento. Traversez ce défilé, franchissez les âpres versants de la Sierra-Nevada, et vous foulez enfin cette vallée dont les trésors sont aujourd'hui célèbres dans le monde entier, vous êtes au centre de la contrée aurifère vers laquelle tant de regards inquiets, tant d'espérances avides se tournent depuis quelques mois comme vers une terre promise.

Nous avions suivi la route que je viens de décrire, nous avions laissé derrière nous les plaines de Santa-Fé, les défilés sauvages de la Sierra-Madre, les solitudes arides ou fertiles du Grand-Bassin; mais arrivés sur les plateaux élevés de la Sierra-Nevada, nous avions fait halte. Nous étions les premiers à prendre la Californie à revers; tandis que les émigrants venus par mer

exploitaient les vallées du San-Joaquin et du Sacramento, et s'avançaient peu à peu du littoral vers la base occidentale de la Sierra, nous jugeâmes préférable d'en exploiter les plateaux et les versants encore inexplorés.

Ce fut d'abord une halte tumultueuse. Près de trois cents aventuriers prenaient tout d'un coup possession d'une terre où il leur semblait déjà fouler l'or qu'ils étaient venus chercher de si loin et à travers tant de périls. On fit les apprêts du dernier campement avec une joie fiévreuse. En quelques minutes, les tentes furent dressées et les feux du bivac brillèrent, comme des signaux de fête, sur les cimes désertes qu'enveloppaient les premières ombres de la nuit Le romancier, le chasseur canadien et moi nous tînmes conseil autour de l'un de ces brasiers, comme les guerriers indiens à la veille d'entrer en campagne. Je commençai par décider Tranquille à rester avec nous en qualité de guide et de chasseur. C'était facile; quels besoins avait-il à satisfaire? N'avait-il pas, sur les sommets de la Sierra comme sur les bords des grands fleuves ou au milieu des prairies de l'ouest, l'air pur, le ciel bleu et des terrains de chasse illimités? Il fut ensuite décidé que nous chercherions, dès le lendemain, les traces du *squatter* et sa famille, et que nous essayerions de former tous ensemble une association à la fois impo-

sante et fructueuse. Le *squatter* avait dû suivre infailliblement le même chemin que la caravane ; restait à savoir s'il avait gagné la plaine, ou s'il avait, comme nous, préféré se fixer sur les hauteurs. C'était un point à éclaircir dès le lendemain. Pendant que nous délibérions tous trois, le camp entier délibérait aussi par groupes séparés. Les sympathies qui s'étaient formées pendant un long voyage donnaient naissance à de nombreuses associations, à de petites communautés, qui se distribuent déjà, comme un pays conquis, les endroits à exploiter, et sur lesquels elles projetaient d'élever leurs habitations respectives. Puis le camp ne tarda pas à être plongé, à la suite de ces délibérations et de ces préparatifs tumultueux, dans le calme d'un sommeil que les émotions de la journée rendaient nécessaire.

Ce sommeil fut bientôt troublé. Vers deux heures de la nuit, une des sentielles mises de faction à quelque distance du camp donna l'alarme en déchargeant sa carabine. Les échos nombreux qui répétaient l'explosion nous firent croire à une fusillade, et en un clin d'œil tout le monde fut sur pied. Tranquille, l'un des premiers, s'élança du côté où l'explosion avait retenti. Un quart d'heure après, il était de retour, et nous comprîmes par son récit que les dangers que nous avions courus jusqu'alors n'étaient rien en comparaison

de ceux qu'il nous restait à braver. Un dogue, qui veillait avec la sentinelle sur l'un des rochers voisins du camp, avait éventé, avec l'instinct de sa race, l'odeur des Indiens, et poussé des hurlements qui avaient alarmé le factionnaire. Celui-ci avait regardé autour de lui avec inquiétude et fini par découvrir, dans la campagne éclairée par la lune, des cavaliers qui semblaient se diriger vers le camp, et qu'à leurs manteaux de peaux de bête il avait reconnus pour des Indiens. Il avait suivi avec attention tous leurs mouvements. Les Indiens avaient fait halte à quelque distance du camp. A peine s'étaient-ils arrêtés, qu'un homme portant le costume mexicain avait passé près de la sentinelle, sans répondre à son *qui-vive,* et s'était mis à courir vers les Indiens. La sentinelle avait fait feu ; elle avait vu les Indiens se disperser aussitôt, mais n'avait pu s'assurer si le Mexicain suspect avait été atteint.

Tranquille s'était décidé, avec son audace ordinaire, à pousser seul une reconnaissance dans la plaine; il avait remarqué les traces des cavaliers indiens; quant à l'homme signalé par la sentinelle, il ne l'avait pas rencontré. A l'entrée du camp seulement, il avait été rejoint par ce *vaquero* mexicain que nous avions sauvé sur les bords de l'Arkansas. Tranquille avait questionné le *vaquero* sur les motifs qui le faisaient veiller à pareille

heure, et n'avait obtenu de cet homme que d'assez vagues explications.

— Tout cela, dit le chasseur en secouant la tête, est d'un triste augure au commencement d'une campagne.

Ces paroles du chasseur ne laissèrent pas de nous causer quelque inquiétude, car nous savions par expérience que Tranquille se trompait rarement.

Tels furent les incidents qui signalèrent notre première nuit dans la Sierra-Nevada. Le jour brillait à peine, que, laissant le romancier et notre domestique commun à la garde de nos bagages, je sortis, accompagné de Tranquille, pour commencer mes recherches. Nous nous dirigeâmes du côté du lac que nous avions aperçu la veille de l'une des hauteurs près desquelles la caravane avait fait halte.

— Tenez, me dit le Canadien, voici des traces de roues qui divergent de deux côtés, suivez l'une de ces deux empreintes, je suivrai l'autre, et probablement l'un de nous deux arrivera à l'endroit où les chariots se sont arrêtés.

Nous nous séparâmes : la ligne d'exploration du Canadien devait le conduire aux bords du lac par une pente unie ; celle que je suivais serpentait au milieu de rochers à pic, aboutissant à la rive opposée. Je marchais les yeux baissés sur le sol pierreux où les chariots

n'avaient laissé leurs traces que de distance en distance. Je fus détourné de ma rêverie par le bruit d'une pierre qui rebondit à mes pieds ; je levai la tête, et j'aperçus le *vaquero* mexicain, qui, depuis l'alerte de la dernière nuit, m'était singulièrement suspect. Les jambes pendantes, une carabine, que je voyais pour la première fois entre ses mains, posée en travers sur ses genoux, il était assis sur le bord d'un rocher qui surplombait à une cinquantaine de pieds au-dessus de moi. Le *vaquero* me fit signe de venir le rejoindre, et je me rendis à son appel avec l'espoir que peut-être du haut de cette éminence j'embrasserais d'un coup d'œil le lac et ses alentours. Ce ne fut pas sans peine que j'arrivai jusqu'à lui.

— La solitude a bien ses dangers, me dit-il quand je fus à ses côtés. Supposez qu'au lieu d'être arrivé d'hier dans ce pays, votre ceinture fût gonflée de poudre d'or après un long séjour. N'auriez-vous pas tort de vous exposer ainsi dans ces gorges désertes ?

— Je l'avoue, répondis-je ; mais je marchais sans défiance comme un homme que sa pauvreté protége, et puis j'avais tout à l'heure un compagnon qui n'est pas encore bien loin.

— Oui, le chasseur canadien, un homme rompu à la vie du désert. Celui-là du moins ne cherche ici que du gibier ; il ne ressemble pas à ces Américains avides

qui s'abattent sur notre beau pays de Californie comme une nuée de vautours.

Le Mexicain, tout en parlant, me montrait du doigt le camp, où régnait une agitation inusitée.

— Que de déceptions parmi tout ce monde, continua-t-il, et combien peut-être de ces gens-là regretteront ce qu'ils ont quitté !

— Comment l'entendez-vous? demandai-je; l'or n'est-il pas si abondant qu'on le prétend, ou bien est-il si difficile à trouver?

— Le métier de chercheur d'or a des périls qu'on ignore, reprit le Mexicain avec un sourire équivoque. Et puis, l'excitation de l'esprit, la fatigue du corps, les exhalaisons de ces cours d'eau qu'on va détourner, les vapeurs de cette terre qu'on va fouiller, la faim et la soif, comptez-vous tout cela pour rien? Laissez, croyez-moi, ces insensés se précipiter sur cette terre comme si chaque caillou, chaque grain de sable dût cacher un morceau d'or. Avant quelques jours la curée sera belle ici pour les vautours.

— Mais au moins, m'écriai-je, ce qu'on a dit des richesses cachées dans ces sables n'est pas un mensonge?

— Écoutez, répondit le *vaquero;* je vous dois, ainsi qu'au chasseur et à votre ami, quelque reconnaissance,

Pour vous prouver que je ne suis pas un ingrat, je vais vous révéler ce qu'un vrai *gambusino* ne saurait ignorer sans honte. Il y a mille manières de chercher de l'or, sans parler de celle qui est la mienne; mais ce n'est pas de moi qu'il s'agit en ce moment. Ce que je vais vous dire, c'est ce que tout Californien connaissait à merveille bien avant l'arrivée de ces *chercheurs d'or* étrangers. Ma jeunesse s'est passée à chercher de l'or dans ce pays, et je puis parler de ce qu'il produit en connaissance de cause. Évitez les cours d'eau, car, depuis des siècles qu'ils coulent dans le même sens, ils ont déjà charrié tout l'or qu'ils ont pu arracher aux filons; les grenailles qu'ils roulent ne valent pas les fièvres, les rhumatismes que leurs eaux engendreront. Suivez de préférence le lit desséché des torrents. Là, c'est autre chose. Les torrents n'ont pas de sources; quoique aboutissant presque toujours au lit qu'ils se sont une fois creusé, ils ont pris naissance à des endroits différents sur la crête des montagnes. Dans l'impétuosité de leurs cours capricieux, ils arrachent plus d'or en une saison aux filons saillants des rochers qu'un ruisseau pendant tout un siècle. L'inclinaison des terrains vous mettra sur la trace de la route qu'ils suivent d'ordinaire. Exploitez-en le lit, mais en le remontant, car les plus gros morceaux d'or ont dû moins s'éloigner du filon

qui les a engendrés. Examinez soigneusement les *pepitas* que vous rencontrerez. A mesure que les arêtes de ces pepitas seront plus aiguës, ce sera signe qu'elles auront roulé moins longtemps, qu'elles seront plus près du rocher qui les a fournies. Puis, si vous arrivez à trouver les grains d'or adhérents encore à leur enveloppe de pierre, alors creusez, fouillez partout, brisez le roc que vous rencontrerez, détournez les cours d'eau qui vous feront obstacle, car vous serez près du filon générateur; alors au moins vous pourrez braver le froid des rivières et les exhalaisons fiévreuses d'un sol bouleversé.

Ces raisonnements me semblaient d'une justesse incontestable.

— Pourquoi donc, dis-je au Mexicain, renoncez-vous à un métier dont vous possédez si bien les secrets?

— Je vous ai dit qu'il y avait plusieurs manières de chercher l'or. En voilà assez sur ce sujet. Adieu, seigneur cavalier. Si vous m'en croyez, vous éviterez de vous hasarder ainsi loin du camp, seul et sans armes. Maintenant que je vous ai donné de bons conseils et de sages avis, je suis quitte envers vous, et je vais à mes affaires. C'est à vous de profiter de mon expérience, à moins que vous n'aimiez mieux faire

comme la plupart de vos compatriotes et braver les dangers au lieu de les éviter : vous en êtes le maître.

Le *vaquero* s'était levé tout en me parlant, il me lança un regard moqueur ; puis il descendit à grands pas la colline où nous étions assis, et je l'eus bientôt perdu de vue. Je me levai à mon tour, et je repris mon chemin, guidé par les traces de chariots qui se montraient de loin en loin. Enfin, je sortis du défilé où je m'étais engagé, et j'arrivai dans la plaine, au milieu de laquelle le lac Bompland étend ses eaux limpides. Ce lac, situé au centre des plus hauts sommets de la Sierra-Nevada, forme un parallélogramme de cinq lieues de long sur deux de large. Ses rives, qui n'allaient pas tarder à se couvrir d'émigrants, étaient encore désertes. Deux chariots arrêtés près du lac annonçaient cependant que quelques colons s'étaient déjà fixés sur ses bords. La forme de ces waggons, la toile blanche qui les recouvrait, attirèrent tout d'abord mon attention. Il me sembla reconnaître les chariots de Township. Je pressai le pas, et j'acquis bientôt la certitude que je ne m'étais pas trompé. Trois des fils de Township étaient occupés à trier des sables aurifères à quelque distance des waggons, et leur préoccupation était telle qu'ils ne m'avaient pas aperçu. J'avais devant moi un curieux exemple de cette âpreté d'exploitation qui révoltait si

étrangement le *vaquero* mexicain. L'un des jeunes émigrants tamisait, à l'aide d'une large pelle et d'une claie d'osier inclinée au-dessus du sol, les parties les plus grossières du sable; deux de ses frères les blutaient ensuite dans une peau de buffle criblée de petits trous comme les vans de nos campagnes. Des amas de sable tamisé s'élevaient en assez grand nombre auprès des jeunes gens, attendant la dernière et décisive opération du lavage. C'était l'art du chercheur d'or dans sa première enfance. J'interrompis leurs occupations en me faisant reconnaître de l'aîné de ces jeunes travailleurs nommé Térence ou Terry (diminutif familier de Térence). Je n'avais pas oublié la cordiale sollicitude qu'il m'avait témoignée au moment de ma rencontre avec son père. Le premier moment de surprise une fois passé, Terry me conduisit au campement du *squatter*.

Township avait choisi, pour y installer sa famille, un petit vallon creusé parmi les hauteurs qui encadrent le lac. Sa tente et ses chariots, abrités derrière un monticule, formaient, avec des troncs d'arbres, une sorte de retranchement qui mettait son habitation à l'abri d'un coup de main. Terry m'introduisit dans la tente commune. Le *squatter* et sa femme m'accueillirent comme une vieille connaissance. Quant à la jeune

fille de Township, elle répondit à mon salut par un de ces gracieux sourires auxquels pendant mon long pèlerinage je n'avais jamais pensé sans émotion.

— Il est donc dit, s'écria Township, que nous nous rencontrerons toujours dans l'exploitation du même terrain; mais celui-ci produit assez pour qu'on ne craigne pas de partager. Ce n'est pas ici comme à *Red-Maple*. Soyez donc le bienvenu.

La brusque cordialité de cet accueil me prouvait que le *squatter* ne gardait contre moi aucune arrière-pensée hostile, aucun souvenir désagréable de nos premières relations. Je fis connaître alors à Township une partie des motifs qui m'avaient fait entreprendre ce long voyage; je lui racontai mes tentatives inutiles pour le rejoindre depuis Guyandot, et notre excursion à sa recherche sur les bords de l'Arkansas. Je parlai à ce propos de l'homme que nous avions sauvé au milieu de circonstances si singulières, et que nous avions amené avec nous. Je fus frappé de l'air d'inquiétude avec lequel le *squatter* écouta cette dernière partie de mon récit. Toute la famille semblait partager ce sentiment pénible, et l'embarras de Township était visible. Toutefois le *squatter* ne tarda pas à se remettre, et il affecta même quelque gaieté en me racontant qu'après avoir failli être victime d'un guet-apens tendu par des

maraudeurs, il avait fort à propos été secouru par un détachement de *riflemen*, et que cette rencontre avait été le seul incident de son voyage. Je dus me contenter de cette explication, après quoi j'arrivai à la proposition d'association que je m'étais chargé de lui transmettre. L'offre de trois associés armés, parmi lesquels se trouvait un chasseur du mérite de Tranquille, fut acceptée avec empressement, comme je m'y étais attendu. Satisfait du résultat de ce premier entretien, je me retirai pour rejoindre mes compagnons, que j'espérais rencontrer au camp.

VI

A mon arrivée au bivac général, ni Tranquille ni le romancier n'étaient de retour. Quant à notre domestique, il avait jugé à propos de s'éloigner aussi de son côté, laissant notre tente à la merci du premier occupant. Fort heureusement personne ne s'était soucié de

profiter de notre absence, et je retrouvai nos bagages intacts. Le domestique s'était contenté d'emporter son modeste équipement, monté sur le cheval que nous avions acheté pour son usage. Il n'était que trop probable que le drôle avait trouvé commode, après avoir fait le voyage à nos dépens, d'essayer le métier de *gambusino* pour son propre compte. Je reconnus là un premier symptôme de la maladie régnante, et je pensai avec effroi au bouleversement que les progrès de cette fièvre d'exploitation allaient apporter dans les relations sociales de la colonie naissante. Je parcourus le camp, et je retrouvai partout le même désarroi que sous notre tente. Les bœufs, encore accouplés aux jougs, ruminaient tristement près des chariots abandonnés par leurs maîtres, les tentes étaient désertes; en un mot, il semblait que la passion de l'or eût dispersé tous les aventuriers comme un fléau contagieux. Personne n'avait pu modérer l'impatience que trois mois de route avaient excitée, et tous s'étaient élancés de différents côtés à la recherche des *placeres,* sans s'inquiéter de ce qu'ils laissaient derrière eux de précieux ou d'utile. Le romancier avait fait comme tout le monde. Les terrains aurifères de la Californie allaient le dédommager des déceptions qu'il avait éprouvées dans les marécages de la Virginie. Il fut un des derniers à revenir au camp.

— A la bonne heure, me dit-il en m'abordant; on ferait ici bien des milles sans trouver un seul marécage, même quand on les chercherait. Le pays abonde en plaines sablonneuses, voilà qui est bien constaté.

— Est-ce là tout ce que vous avez découvert? lui demandai-je en riant.

— C'est déjà quelque chose, car j'ai les marais en horreur. Et puis le sable indique la présence de l'or, et j'ai acquis la conviction que cet indice n'est pas trompeur : *acquis* est le mot, car, ajouta-t-il tout bas, je viens d'acheter un *placer* à beaux écus comptants.

— Acheter un *placer* ici, en Californie! m'écriai-je, vous voulez rire.

— Pourquoi pas? reprit le romancier; quand on peut se procurer pour quelques écus des milliers de dollars, c'est toujours une excellente affaire. Nous allons quitter le camp, et ce soir nous bivaquerons sur l'or, voilà qui est arrêté.

Tranquille revenait au moment où le romancier allait entrer dans quelques détails sur son acquisition. Le chasseur rapportait un daim magnifique, et de plus il avait découvert la piste d'un ours brun, ce qui lui avait fait oublier la recherche du *squatter*. J'appris alors à mes compagnons la fuite du domestique, je leurs fis part aussi de l'acquiescement de Township, et la seconde

de ces nouvelles eut bien vite effacé l'impression désagréable causée par la première. Cependant il devenait impossible de réaliser notre plan, si l'on voulait avant tout exploiter le terrain acheté par le romancier.

— Bah ! s'écria-t-il, nous aurons toujours le temps d'aller rejondre Township. D'ailleurs, l'or que nous allons trouver sera notre mise de fonds.

Tranquille attela le chariot commun, et nous nous dirigeâmes vers le terrain dont le romancier avait acheté la libre disposition. Chemin faisant, ce dernier me mit au courant des circonstances qui l'avaient déterminé à ce marché. Comme il errait en quête de quelque gîte d'or dans les plaines voisines du camp, il avait aperçu, assis au milieu des sables, deux hommes dont le costume bizarre ne pouvait appartenir qu'à des Californiens. L'un de ces hommes avait la tenue sévère et l'air respectable d'un alcade ; l'autre, vêtu d'un manteau déchiré, sur lequel pendait une chevelure en désordre, avait la mine d'un mendiant ou plutôt d'un bandit. Tous deux étaient munis de larges sébiles en bois qu'ils remplissaient de sable et qu'ils plongeaient avec mille précautions dans l'eau d'un ruisseau voisin, tamisant ensuite à travers leurs doigts le sable imbibé d'eau. Selon toute apparence, le plus éclatant succès couronnait les recherches du travailleur

au manteau déchiré, car à chaque instant des exclamations joyeuses, entremêlées d'actions de grâces ferventes à tous les saints du paradis, s'échappaient de ses lèvres. Le romancier le contemplait avec admiration ; mais le chercheur d'or, sans paraître le remarquer, continuait ses travaux, et de temps en temps adressait la parole à son compagnon en mauvais anglais. Il lui exprimait son chagrin d'être forcé de quitter le soir même un terrain si riche sans trouver un homme qui voulût l'acheter, et, tout en parlant, il faisait chatoyer entre ses doigts un grain d'or de la grosseur d'une amande. L'alcade paraissait ébahi; quand au romancier, son enthousiasme ne connaissait plus de bornes, car le morceau d'or venait d'être extrait du sable sous ses yeux mêmes. « Et si je vous achetais ce terrain ! » s'était-il écrié en s'approchant des *gambusinos;* puis à tout hasard il avait offert dix dollars : c'était tout ce qui lui restait. Le chercheur d'or avait longtemps hésité à conclure le marché; mais, appelé, disait-il, par des affaires pressantes et le soin de son honneur à San-Francisco et contraint d'abandonner son *placer,* il avait enfin fini par consentir, en soupirant et en maugréant, à ce qu'il appelait le troc d'un million contre quelques piastres. Le romancier ne s'était pas senti d'aise à ce résultat inattendu, et il avait voulu nous installer sans retard dans l'Eldorado qu'il venait d'acquérir à si peu de frais.

Nous étions arrivés au *placer* en question. Nous déballâmes aussitôt la cargaison de pelles, de pioches et de tamis, qu'apportait notre chariot, et nous nous mîmes au travail avec ardeur, pendant que le Canadien dépouillait et dépeçait son gibier pour le repas du soir. À notre grande surprise, une heure, deux heures se passèrent sans que le moindre grain d'or eût brillé parmi les amas de sables soulevés par nos pioches, puis blutés et lavés avec un soin minutieux. La nuit était venue, et nous n'avions pas découvert encore la moindre parcelle précieuse. « Nous n'avons pas su nous y prendre, dit le romancier, dont rien ne déconcertait la bonne humeur; demain, tout ira mieux. » Cependant la journée du lendemain s'écoula sans amener de meilleurs résultats; le sol, fouillé en tout sens, ne nous offrit, comme la veille, que du sable et des cailloux. Quand l'heure du repas arriva, nous étions brisés de fatigue. De vagues soupçons que j'avais conçus sur la probité du vendeur de ce terrain se changèrent alors pour moi en certitude. Évidemment le romancier avait été dupe de quelque effronté fripon qui avait habilement exploité sa crédulité. Je fis part de mon opinion au romancier, qui lui-même ne pouvait plus douter de sa déconvenue. Nous décidâmes que le lendemain, sans plus perdre de temps à remuer

un sol ingrat, nous irions nous fixer sur les bords du lac, près de Township, et commencer nos travaux sur quelque *placer* véritable, en mettant à profit les instructions que m'avait données le *vaquero* mexicain.

Nous nous mîmes en route avec notre chariot dès le lever du soleil, et, en peu d'instants, nous fûmes sur les bords du lac. Tout y avait changé d'aspect. Les associations partielles qui s'étaient formées parmi la caravane semblaient s'être donné rendez-vous sur ses rives. Déjà des cabanes étaient construites au milieu des bruyères, sur les rochers, à l'ombre des pins et des cèdres. Les diverses communautés occupaient un emplacement et des habitations distincts. Une foule de travailleurs circulant sans cesse au milieu des cabanes animaient cette ville improvisée. Les cris de joie des chercheurs d'or, leur activité bruyante, contrastaient avec la morne tranquillité qui régnait sur les âpres sommets de la Sierra-Nevada, et il me semblait, en comparant le calme de ces hautes cimes au mouvement de la vallée, voir la nature même opposer sa grandeur sereine à l'inquiète activité de l'homme.

Je retrouvai là, pour la plupart, les visages connus de nos compagnons de route, mais, parmi eux, je cherchai vainement le Mexicain de l'Arkansas ; depuis l'alerte de la nuit, personne ne l'avait revu au camp.

Notre association fut bien vite conclue avec le *squatter:* nous étendîmes un peu le cercle de ses retranchements pour donner place à notre tente et à notre chariot; Tranquille couchait sous la toile du chariot; le romancier et moi, nous dormions sous la tente. Cependant notre mise de fonds, comme disait le romancier, n'était encore qu'en espoir, et il fut résolu que, pour la former, nous travaillerions séparément, après nous être initiés, en observant les chercheurs d'or répandus sur les bords du lac, aux divers procédés de l'art du *gambusino*.

Les mines d'or doivent abonder en Californie comme dans plusieurs États du Mexique; mais il faudrait, pour les découvrir, une expérience pratique qui nous manquait à tous. Il était urgent dès lors de s'en tenir au lavage des sables aurifères, souvent fort éloignés des filons à fleur de terre. Les grains d'or, mêlés à ces sables après avoir été arrachés aux filons par l'eau des pluies, sont couverts, comme les galets au milieu desquels ils se trouvent, d'une couche d'argile qui les rend méconnaissables; ils ne reprennent leur brillant et leur poli qu'au contact d'une eau pure. Les machines qui peuvent laver en moins de temps les cailloux et les sables sont donc les plus parfaites et les plus lucratives. Le génie américain a pu se donner amplement carrière

dans la construction de ces machines, et il a obtenu, dans des terrains aurifères souvent assez pauvres, des résultats fort supérieurs à ceux qui émerveillaient autrefois, dans des terrains plus favorisés, le *gambusino* mexicain muni de sa sébile. Sur les bords du lac Bompland, nous vîmes fonctionner quelques-unes de ces puissantes machines, admirable création de l'industrie américaine. Là, des auges gigantesques, sans cesse remplies, arrosées et vidées, balançaient, à l'aide d'une bascule manœuvrée par un seul bras, une charge de sable que plusieurs hommes eussent eu peine à soulever. De larges corbeilles aux mailles serrées étaient, au moyen de longues perches dont deux travailleurs tenaient l'extrémité, continuellement plongées dans le lac et tirées hors de l'eau. D'autres chercheurs d'or travaillaient à la confection de chapelets hydrauliques dont les seaux cerclés de fer devaient à la fois draguer le sable et le laver. En un mot, cette merveilleuse activité américaine, qui a déjà changé la face d'un monde, s'exerçait là dans toute sa fougueuse ardeur. Les visages étaient radieux, car ce travail infatigable commençait à porter ses fruits. Partout c'étaient de bruyants éclats de joie, des actions de grâces frénétiques. On se montrait en triomphe des grains d'or, souvent presque impalpables, extraits d'une montagne

de sable. D'autres, plus heureux, trouvaient parfois de petites *pepitas* qui, grossies par la renommée, ont dû prendre en Europe des proportions gigantesques. Puis, le soir venu, aux lueurs du foyer où rôtissaient les viandes apportées par les chasseurs de chaque communauté, on comptait ses gains, on s'en promettait de plus beaux pour le jour suivant, et chacun s'endormait dans des rêves dorés.

Cependant de vagues rumeurs ne tardèrent pas à circuler. Quelques travailleurs, en s'écartant pour couper les bois nécessaires à la construction des machines, les chasseurs au retour de leurs chasses, avaient signalé des traces suspectes ; des figures inconnues avaient été vues rôdant parmi les rochers voisins du lac. La masse des terres déplacées, le soleil ardent, avaient d'ailleurs disséminé dans l'atmosphère des germes de maladies qu'allaient développer le travail excessif et une nourriture souvent insuffisante. On pressentait le danger sans le voir. L'inquiétude était dans l'air et planait pour ainsi dire au-dessus du camp, comme ces nuées des tropiques, imperceptibles d'abord, et qui, grossissant tout à coup, laissent éclater de terribles orages. Au milieu de cette inquiétude générale, l'intérieur de la famille du *squatter* m'offrait des distractions précieuses que je recherchais avidement.

Là aussi pourtant régnait une vague tristesse, et l'anxiété qu'on lisait sur les traits du chef de famille semblait s'être communiquée à tous ses enfants. C'est à force d'activité seulement qu'on parvenait à écarter de tristes préoccupations. Aussi la petite communauté travaillait-elle avec ardeur, les hommes au dehors, les femmes au dedans. Le spectacle de ces communs efforts avait pour moi un charme sévère. Il me semblait vivre au milieu d'une de ces familles primitives qui, même dans le désert, sont partout dans leur patrie. Cette sainte énergie du lien de famille, que rien encore n'est venu affaiblir chez les Américains, explique peut-être la facilité avec laquelle ils émigrent et s'acclimatent en tous lieux. Quelle patrie peut-il regretter, celui qui voit tous ceux qu'il aime assis avec lui au même foyer? Pendant que les femmes filaient, que les enfants fourbissaient leurs carabines ou se livraient à quelque mâle travail, Township jetait un regard d'orgueil sur ses robustes fils, sur sa fille douce et grave, et il se plaisait à raconter l'histoire de cette famille dont il avait conduit les destinées à travers tant de hasards. Cette histoire n'avait rien de bizarre aux États-Unis, où la ville tend incessamment à s'épancher dans le désert, contrairement à cette tendance qui pousse en France la population des campagnes vers les

villes. J'écoutais cependant Township avec intérêt, car ses souvenirs domestiques m'offraient plus d'une révélation curieuse sur la vie de ces *squatters,* qui forment une des classes les plus nombreuses de la population américaine.

Trente ans environ avant le jour où le *squatter* me faisait ce récit, le père de Township était établi sur les côtes de l'Atlantique dans un assez chétif domaine; comme, à mesure que sa famille s'accroissait, ses terres s'appauvrissaient, il avait résolu de se mettre en quête d'un terrain plus fertile. Il avait réalisé de sa propriété tout ce qui était réalisable, à l'exception de quelques instruments de labour qui devaient lui servir plus tard, d'une paire de chevaux pour traîner le chariot destiné à transporter les meubles et la famille, et d'une partie de bétail. Un matin, il s'était mis en route : des jours, des semaines, des mois s'étaient écoulés jusqu'au moment où toute la famille, après avoir traversé les États de New-York, de Pensylvanie et la chaîne des Alleghanys, était arrivée sur les bords de l'Ohio. A cette époque, des bois épais, impénétrables aux chariots, couvraient encore l'espace où s'élèvent des villes aujourd'hui, et il avait fallu toute l'énergie de l'émigrant, aidé de ses robustes enfants, pour atteindre les rives du fleuve. Par un pro-

dige d'audace et de ténacité, le fleuve avait été à son tour franchi, et la famille s'était installée sur le bord opposé de l'Ohio. L'endroit où le père de Township s'arrêta était alors désert, le feu et la cognée déblayèrent un espace de terrain suffisant pour y construire une cabane temporaire, et tandis que les femmes filaient pour remplacer les vêtements usés par le voyage, les hommes et les jeunes garçons empilaient du bois sur la rive de l'Ohio. Un feu, allumé la nuit à cet endroit, indiquait aux bateaux qui descendaient ou remontaient le fleuve qu'il y avait du bois à vendre. Ces ventes répétées furent le premier bénéfice des colons. Bientôt les *squatters* avaient organisé de vastes trains de bois de construction sur lesquels ils se laissaient dériver jusqu'à la Nouvelle-Orléans. Une année s'était écoulée pendant laquelle, de spéculation en spéculation, la famille avait successivement augmenté son bien-être jusqu'à posséder une réserve de quelques centaines de dollars. Grâce à l'esprit commercial de l'Américain, les piastres se changèrent bientôt en quadruples, et, au bout de deux ans, le chef de la famille se trouvait presque riche. C'est sous la garde de cet homme à la fois hardi et patient que Township avait grandi ; il s'était promis de prendre exemple sur son père, et il avait tenu parole. Lui aussi avait eu

8

hâte d'échanger les loisirs d'une vie sédentaire contre les périls d'une vie d'aventures. Il avait formé une nouvelle famille, une nouvelle colonie errante, et au moment même où il me retraçait ainsi les événements de sa vie laborieuse, il ne se croyait pas encore au bout de ses pèlerinages. C'était là parler en vrai *squatter,* et je me surprenais presque à admirer dans Township l'idéal de ces défricheurs infatigables qu'un instinct providentiel semble pousser à promener partout la hache et la charrue.

Ces entretiens avec Township, ces soirées passées au milieu de sa famille, étaient ma meilleure ressource contre le découragement. Je ne travaillais jamais avec plus d'ardeur qu'après m'être retrempé dans ces causeries familières. Notre travail, il est vrai, commençait enfin à porter ses fruits; le romancier et moi nous exploitions le lit d'un torrent où chaque jour se révélaient à nous de nombreux dépôts de sables aurifères. Nous avions remonté pas à pas le cours du torrent, et, avec des instruments bien inférieurs à ceux de la plupart des *gambusinos,* nous n'avions pas été moins heureux que les chercheurs d'or les plus expérimentés. Déjà cependant les travailleurs désertaient les bords du lac, fouillés et exploités en tous sens; des détachements partiels s'avançaient vers des terrains moins

fatigués par la pioche. Le campement, désert le jour, finit par n'être plus habité que vers le soir, où tous les associés regagnaient, après de rudes journées de labeur, leurs cabanes ou leurs tentes.

Tranquille nous accompagnait toujours dans nos excursions lointaines, car les symptômes alarmants qui depuis quelques jours inquiétaient la colonie se prononçaient de plus en plus. La désunion s'était introduite parmi les associés, les maladies commençaient à décimer cette population épuisée par un travail incessant. A mesure qu'on récoltait plus d'or, on se montrait plus avide. En même temps, les guet-apens, les crimes se multipliaient. En sondant les rivières, en fouillant les ravins, on avait retrouvé bien des cadavres. Les solitudes ne rendaient pas toujours les malheureux qui s'aventuraient seuls à quelque distance du camp. Chaque nuit avait son alerte, et des bandits insaisissables réussissaient souvent à piller une tente, un chariot isolé, en dépit de la surveillance de nos sentinelles. Un fait remarquable, c'est que parmi les victimes de ces attaques, de ces assassinats, on ne comptait jusqu'à ce jour que des Américains. Des hommes de race espagnole qui se trouvaient avec nous, aucun n'avait été frappé. Était-ce donc une guerre à mort déclarée dans l'ombre par la race conquise à la

race conquérante ? Voilà ce que nous nous demandions, le romancier et moi, un jour qu'accablés de fatigue nous nous reposions dans le lit d'un torrent où nous venions de faire une brillante récolte.

— Quel sombre roman ! disait mon compagnon ; au train dont vont les choses, qui de nous peut se vanter de voir le soleil se lever demain ?

— Personne, en vérité, dit une voix grave qui me fit tressaillir et retint la parole sur mes lèvres au moment où j'allais répondre au romancier.

Le *vaquero* mexicain de l'Arkansas était devant nous. Il montait un cheval de prix et venait de tourner brusquement une colline qui dominait le torrent. Nous fûmes bientôt remis de la surprise que nous avait causée cette apparition imprévue, et nous contemplâmes quelques instants en silence l'homme qui venait de se mêler par de si tristes paroles à notre conversation. Le *vaquero* n'avait plus cet air à la fois humble et moqueur qui nous avait choqués en lui. Ses traits amaigris trahissaient la fatigue et les soucis ; son costume était plus soigné que d'habitude, et tout dans sa contenance révelait un subit changement de fortune.

— Depuis que je vous ai vu, me dit-il en prévenant mes questions, j'ai parcouru une partie de ce pays, et, depuis le lac Salé jusqu'à San-Francisco, je l'ai vu

partout envahi par des nuées de corbeaux américains. Leurs bandes arrivent par terre et par mer, et dans un an la Californie mexicaine n'existera plus. Depuis le fort Suter jusqu'à la colonie des Mormons, le désert sera peuplé de ces émigrants que Dieu confonde!

— Est-ce au fort Suter ou à la colonie des Mormons que vous avez acheté cette veste brodée et ce magnifique cheval? demanda le romancier avec quelque ironie.

— Si vous avez assez d'or pour payer un achat semblable, répondit le Mexicain, je vous dirai où j'ai fait celui-ci. Je vois, au reste, que le cavalier français, votre ami, a suivi mes conseils. Vous exploitez les torrents et vous faites bien. Seulement il ne faudrait pas trop vous éloigner du camp. C'est ce que je disais, il n'y a qu'un instant, à Lewis de l'Illinois.

Ce Lewis de l'Illinois était un des plus robustes pionniers de la caravane. Dans une de nos haltes, à la suite d'une querelle avec le Mexicain, il l'avait renversé d'un coup de poing, et depuis ce temps le *vaquero* affectait de le traiter avec un respect hypocrite qui semblait cacher de sinistres desseins. Le romancier ne put entendre prononcer le nom de Lewis sans céder à sa verve railleuse et sans faire quelques allusions peu charitables au combat qui s'était si tristement terminé

pour le *vaquero*. Celui-ci devint pâle de colère, mais réussit à se contenir, et répondit avec sang-froid :

— Oh ! à présent, Lewis et moi, nous sommes bons amis, nous sommes quittes, et je n'ai plus rien à lui reprocher ; mais croyez-moi, pendant qu'il en est temps encore, suivez mes conseils, et gagnez San-Francisco. Les gorges de la sierra ne sont pas sûres. Je n'ai pas le temps de vous en dire d'avantage. Adieu, seigneurs cavaliers. A la nuit, je dois être loin d'ici.

Le Mexicain éperonna son cheval et disparut. Tranquille nous rejoignit bientôt après cette rencontre, et, la nuit s'approchant, nous regagnâmes nos tentes. Le soir même, je confiai à Township les soupçons que j'avais conçus au sujet du mystérieux *vaquero*. Le *squatter* m'écouta avec cet embarras étrange qu'il avait déjà manifesté en apprenant l'aventure des bords de l'Arkansas. Il garda longtemps le silence, comme partagé entre le désir de parler et la crainte de révéler un pénible secret. Enfin il parut se décider, me fit signe de sortir, et en se dirigeant avec moi vers ma tente :

— Vous vous rappelez la nuit de l'Arkansas? me demanda-t-il brusquement. Vous m'avez parlé d'un homme que vous avez trouvé attaché au tronc d'un

arbre flottant sur la rivière : savez-vous qui l'y avait attaché?

— Non.

— C'était moi ; et si jusqu'à présent je vous l'ai caché, c'est qu'il y avait là un souvenir, un secret que mon honneur me faisait un devoir de taire. Je vous ai dit que la nuit où nous avions été attaqué par des maraudeurs, j'avais fort à propos été secouru par un détachement de *riflemen;* ce n'est qu'après avoir passé le gué de l'Arkansas que je les rencontrai, mais déjà leur secours nous était inutile : nous avions fait... justice de nos ennemis Une bande d'Indiens des prairies, commandée par un homme de notre couleur, attaquait nos retranchements. Nous fîmes une vigoureuse défense, et le chef des rôdeurs, le cavalier au visage pâle, après avoir essuyé plusieurs fois notre feu, roula enfin sous son cheval qu'une de nos balles avait frappé. Les autres brigands se dispersèrent. Mon fils Terry courut au chef terrassé, qui n'avait aucune blessure, et qu'il ramena prisonnier. Je m'engageai sur l'honneur à laisser la vie sauve à cet homme, si les Indiens ne venaient pas nous attaquer. Les Indiens ne revinrent pas, et moi...

Ici le *squatter* s'arrêta ; c'est à voix basse qu'il acheva son récit. Je devinai le dénoûment de cette sombre

histoire. Dans une de ces heures d'ivresse où la colère du *squatter* échauffé par le *brandy* était implacable, Township avait commis un crime. Après avoir juré de laisser le maraudeur sortir du camp la vie sauve, il avait, par une cruelle dérision, attaché son prisonnier vivant à un tronc d'arbre, puis lancé le malheureux sur les flots de l'Arkansas. Le serment n'était-il pas tenu? Le prisonnier ne sortait-il pas du camp la vie sauve?

— Dieu me punira, dit Township, qui tremblait en évoquant ce terrible souvenir; oui, il me punira pour ce manque de foi. L'homme que vous avez rencontré sera l'instrument de sa vengeance. Pourvu que cette vengeance ne s'étende pas sur tous les miens! En attendant que la haine de ce misérable se satisfasse sur moi, n'agite-t-elle pas déjà les Indiens, dont elle anime les passions aveugles contre les émigrants américains? Ne voyez-vous pas que les Américains seuls sont frappés, et n'avez-vous point deviné ce que cela veut dire?

Une troupe d'hommes, qui apportaient sur un brancard une nouvelle victime de ces attaques quotidiennes, passa devant nous en ce moment. Nous nous rangeâmes devant le funèbre cortége. A la lueur des torches, nous avions reconnu le malheureux qui venait d'être frappé : c'était Lewis de l'Illinois. Je ne pus

m'empêcher de frémir en songeant à ces paroles du *vaquero* : « Lewis et moi , nous sommes quittes ; je n'ai plus rien à lui reprocher. » Je serrai silencieusement la main du *squatter*, qui, à la vue de ce cadavre, sentit se réveiller sa fureur contre le meurtrier présumé de Lewis, et poussa un de ces blasphèmes grossiers par lesquels l'Américain soulage trop souvent sa colère ; puis nous nous dîmes adieu, et je rentrai dans ma cabane en rêvant aux moyens de quitter le plus tôt possible cette terre maudite.

VII

Un mois s'était écoulé depuis notre arrivée en Californie, et d'implacables passions s'étaient déchaînées parmi ces hommes placés tour à tour sous les influences contraires de la convoitise, du découragement et de la peur. Le caractère américain s'était pour ainsi dire transformé ; une population mixte avait pris naissance

sous mes yeux ; l'austérité, la rudesse virile de la race anglo-saxonne avaient fait place à une sorte de corruption brutale, où l'on retrouvait tous les vices des Mexicains dépouillés de leur native élégance. Sous le ciel de la Californie, au milieu de ces rochers sillonnés de veines d'or, les hommes venus des bords de l'Ohio et de l'Hudson oubliaient chaque jour les vertus modestes qui avaient fait la gloire de leurs ancêtres ; ils apprenaient l'orgueil, la dissimulation, la débauche, et, en s'initiant à l'art du chercheur d'or, ils adoptaient ses mœurs : en un mot, ce n'étaient plus des *squatters* que je voyais autour de moi, c'étaient déjà presque des *gambusinos*.

Les attaques des rôdeurs indiens, qui se renouvelaient presque chaque nuit, ne contribuaient que trop à entretenir cette démoralisation. On vivait au milieu d'inquiétudes et d'émotions continuelles qui, à la longue, auraient suffi pour abattre les plus fermes caractères. Chaque association d'émigrants devait se partager en deux groupes ; l'un chargé de garder les tentes pendant que l'autre travaillait dans la campagne. Les fatigues, les périls de la vie militaire s'unissaient ainsi aux pénibles travaux de la vie du colon. Pour moi, je préférais le métier de soldat à celui de chercheur d'or, et pendant que le *squatter*,

avec ses fils, passait des journées entières à explorer les ruisseaux, à creuser les sables, pendant que le romancier et Tranquille chassaient de compagnie dans les forêts voisines, je passais volontiers de longues heures à errer, en sentinelle dévouée, le fusil sur l'épaule, autour de nos tentes et de nos chariots. Je me surprenais souvent à désirer qu'une occasion s'offrît de défendre notre campement contre une de ces tentatives d'agression si fréquentes depuis quelques jours. J'aurais voulus décider mes compagnons au départ, et j'espérais qu'en présence d'un danger sérieux Township renoncerait à exposer plus longtemps l'existence de sa famille aux vengeances des Indiens. L'occasion que je désirais s'offrit enfin, non pas telle assurément que je l'avais souhaitée : je ne pouvais prévoir, en vérité, les tristes événements qui, après un mois de pénible attente, allaient rompre notre association à peine formée.

C'était deux jours après l'entretien où Township m'avait raconté l'histoire du *vaquero* de l'Arkansas. Je gardais, comme d'habitude, les abords de nos tentes; Township et ses fils étaient au travail, Tranquille et le romancier à la chasse. Le soleil déclinait, et les chasseurs, comme les chercheurs d'or, ne pouvaient tarder à revenir. Déjà les Monts-Neigeux projetaient

de grands ombres dans les vallées de la sierra, d'où s'élevaient des vapeurs bleuâtres. Le pic double des *Deux-Sœurs*, le *Mont-Linne*, et, au nord, le sommet neigeux du *Pic de Shastl*, qui domine la vallée du Sacramento, étincelaient encore sous les rayons du soleil. Je m'étais placé sur une petite éminence d'où je découvrais toute la vallée du lac. Au centre de cette vallée, j'apercevais les tentes bariolées, les *wigwams* coniques en peaux de buffles, habitées par les diverses associations de chercheurs d'or. Des hommes de toutes les races et de toutes les couleurs veillaient l'arme au bras à la porte de ces abris sauvages. Pour moi, la carabine à la main, je me laissais aller à ces rêveries douces qui terminent souvent une journée de fatigues. La chute du jour dans le désert est un moment solennel. J'allais et venais de la colline qui me servait de poste d'observation à la hutte du *squatter*, où j'entrevoyais de temps en temps les blonds cheveux et le tranquille sourire de la jeune Virginienne. Des troupes d'émigrants, qui revenaient du travail, passaient devant moi. J'échangeais un salut amical, tantôt avec le chercheur d'or subitement enrichi, qui marchait vers le camp le front radieux et le pas léger, tantôt avec le malheureux qui ne rapportait d'une lointaine et pénible excursion que la tristesse du désappointement et les

frissons de la fièvre. Je m'étonnais de ne voir revenir ni le *squatter,* ni mes deux autres associés. Enfin, je vis paraître le fils aîné du *squatter,* ce brave et loyal jeune homme avec qui je m'étais lié étroitement dès la première nuit passée à *Red-Maple.* Térence recherchait depuis quelque temps ma société d'autant plus volontiers qu'il avait à combattre, chez son père, une froideur et une sévérité poussées jusqu'à l'injustice. C'était sur lui que le *squatter* soulageait d'habitude son âme oppressée par le chagrin ou la colère. Térence n'opposait aux reproches de Township qu'un respectueux silence ; mais, au fond, il sentait que le lien de famille était près de se briser, et il appelait avec impatience le jour où il pourrait, lui aussi, quitter le toit paternel pour commencer la vie aventureuse et nomade du *squatter.* Je remarquai que, pour la première fois, Térence revenait du travail les mains vides; je l'appelai, et le jeune homme vint s'asseoir près de moi, mais sans répondre à mes questions sur le résultat de sa journée autrement que par des exclamations et des monosyllabes qui trahissaient une impatience difficilement contenue. Térence n'avait rencontré ni le chasseur, ni le romancier. Enfin, son âme s'épancha en plaintes naïves sur les ennuis d'un travail monotone et sédentaire, tel que celui du chercheur d'or. Je m'ef-

forçai de le consoler, bien que je partageasse intérieurement toutes les tristesses du jeune *Yankee*.

— Vous avez beau dire, dit-il, c'est un affreux métier que nous faisons là; il ne faut pas enlever le *squatter* à ses habitudes; les longs voyages, les déserts à défricher, voilà ce qui lui convient. J'ai vingt-trois ans, et à dix-huit mon père avait déjà pris son essor loin de sa famille; mais, patience, mon tour viendra.

Je reconnaissais là le caractère américain dans toute son audace, et je ne pus que répondre au jeune *squatter* par un signe d'approbation.

Térence, qui paraissait peu disposé à continuer la conversation, m'offrit de prendre ma place, et j'acceptai, heureux de pouvoir aller au-devant de mes compagnons, dont l'absence prolongée commençait à m'inquiéter. Je me dirigeai, en quittant le jeune fils de Township, vers une espèce de taverne où Tranquille et le romancier avaient coutume de s'arrêter au retour de la chasse. Pour y arriver, il me fallait traverser une partie du camp. La nuit était venue, et j'eus soin de me faire reconnaître des sentinelles, qui ne se seraient pas fait faute de tirer sur toute figure suspecte. La plupart des travailleurs étaient de retour, des feux s'allumaient partout, et devant chaque hutte des blutoirs de forme grotesque, des tamis, des ma-

chines sans nom dans la statique, sassaient et ressassaient les sables aurifères. Accroupis devant ces foyers, éclairés de feux rougeâtres et la figure crispée par les plus mauvaises passions, les chercheurs d'or ressemblaient plutôt à des démons qu'à des hommes. Cependant la fièvre de l'or ne régnait pas sans partage dans ce vaste Pandémonium ; de plus douces émotions n'y avaient pas perdu toute influence. J'ai dit que la caravane était composée d'émigrants de tous les pays. Parmi ces aventuriers, il en était qui n'avaient pas oublié les chants de la terre natale, et qui aimaient à les redire au milieu du silence de la nuit. Ç'était parfois un air des montagnes de la Suisse que le cor d'un chasseur révélait aux échos surpris de la Sierra-Nevada ; c'étaient parfois aussi les voix harmonieuses de quelques enfants de la blonde Allemagne qui répétaient avec une émotion pénétrante, sous le ciel brûlant du Mexique, les chants mélancoliques de la Souabe ou du Tyrol.

J'étais arrivé près de la taverne où j'espérais rencontrer mes deux compagnons. Cette taverne était une tente un peu plus spacieuse que les autres, où l'eau-de-vie du pays, le *pisco,* se vendait à un dollar chaque goutte, où le *refino,* eau-de-vie raffinée de Catalogne, se payait au poids de l'or. J'aimais à y surprendre

pour ainsi dire le chercheur d'or en déshabillé, racontant ses souvenirs ou ses projets d'une langue déliée par l'alcool. Quand j'entrai sous la tente, les tables de bois étaient garnies, comme d'habitude, de buveurs dont les visages m'étaient vaguement connus ; je ne vis nulle part mes deux amis, et j'allais me retirer quand un groupe de trois convives attira mon attention. L'un de ces buveurs portait la veste ronde à broderies de soie, le large chapeau et les culottes flottantes des Mexicains de Californie; mais les deux autres étaient revêtus d'un costume tout à fait excentrique : coiffés d'un chapeau à galons d'argent, ils drapaient dans une couverture en lambeaux leur corps nu, dont la peau rouge était couturée de cicatrices. De longs cheveux incultes tombaient en mèches emmêlées sur les plus sinistres figures qu'il fût possible de voir. L'un de ces vagabonds portait souvent ses mains ornées d'ongles aigus à une ceinture gonflée d'or qui entourait ses reins. Il appela bruyamment le tavernier.

— Que faut-il servir à Leurs Seigneuries, demanda celui-ci, du *pisco,* du *refino?*

— Du *pisco!* allons donc! reprit le vagabond d'un air de dignité comique; nous prenez-vous pour des buveurs de *pisco?* C'est de l'eau-de-vie de Barcelone qu'il nous faut, c'est le seigneur alcade qui régale.

Allons, *demonio!* compère l'alcade, en avant les *pepitas*.

Cette désignation d'*alcade* me rappela l'aventure du romancier, et j'observai dès lors plus attentivement les trois buveurs. Celui qu'on appelait l'alcade tira humblement d'une ceinture pareille à celle du drôle aux longs cheveux une poignée de poudre d'or que le tavernier soupesa de la main, après quoi il apporta une bouteille de la liqueur qu'on lui payait au prix du baril. Le métis allongea hors des plis de sa couverture un de ses bras bronzés, et, remplissant à ras la calebasse de son compagnon et la sienne, il omit complétement d'en verser dans celle de l'alcade.

— C'est une économie que vous faites, grâce à moi, dit-il ; si vous en buviez, vous seriez tenu d'en payer une autre bouteille.

Et tandis que l'alcade souriait d'assez mauvaise grâce, les deux vagabonds s'inclinèrent courtoisement l'un devant l'autre et vidèrent, à la barbe du magistrat, le contenu de leurs deux calebasses sans daigner même porter sa santé. J'avais sous les yeux un fait qui passerait pour étrange partout ailleurs qu'au Mexique, la dignité de la magistrature avilie devant l'impudence de deux malfaiteurs. Je suivais avec attention cette scène curieuse, quand j'entendis prononcer à côté de

moi le nom du chasseur canadien Éverquiet. Je me retournai brusquement et j'aperçus le plus jeune des enfants de Township.

— Éverquiet est-il là ? me demanda-t-il.

— Il n'est pas encore de retour, mais que lui veut-on ?

— Oh ! dit l'enfant, il va arriver malheur dans la tente. Mon frère, mon frère Terry... Venez, venez.

J'accompagnai l'enfant, que la terreur empêchait de s'expliquer ; chemin faisant, le bruit d'une détonation frappa mes oreilles.

— Il l'a tué ! s'écria l'enfant, qui se mit à courir éperdu vers nos tentes. Je le suivis en toute hâte. En approchant de l'habitation du *squatter*, je vis Terry en sortir et s'éloigner précipitamment, se dirigeant, à ma grande surprise, vers les montagnes plutôt que vers les bords du lac. A cette heure avancée de la nuit, c'était courir à sa perte J'appelai inutilement le jeune homme, qui ne m'entendit pas. Je soulevai d'une main tremblante le rideau qui fermait la tente du *squatter*. Pâle et les traits bouleversés par la terreur, les yeux humides de larmes, la fille de Township tenait et embrassait ses genoux ; la mère gisait affaissée dans un coin de la tente, et les frères de Terry, les traits contractés par une sourde colère, se tenaient à côté de leur

père. Celui-ci, le visage allumé par le *whiskey,* sa carabine encore fumante en main, était plongé dans une morne stupeur. Township, dans un de ces moments où il déchargeait sur son fils le poids de sa mauvaise humeur, avait été exaspéré par un reproche respectueux du jeune homme : il avait sauté furieux sur sa carabine et fait feu sur Terry. C'était la fille du *squatter* qui avait détourné le coup. Terry avait, à la suite de cette horrible scène, dit à son père un adieu solennel. Je trouvais la malheureuse famille encore sous l'impression de cet orage domestique. Un silence de mort planait sur nous tous, et, à l'exception des sanglots convulsifs de la sœur de Terry, aucun bruit ne retentissait sous la tente. Un des jeunes fils du *squatter* m'avait raconté à voix basse et en quelques mots le débat terrible auquel il venait d'assister. Quant à Township, il ne paraissait pas me voir; debout et immobile, les yeux fixes, il ne semblait prendre aucune part à l'émotion commune. Un incident imprévu vint le tirer de cette espèce de léthargie. Un des hommes chargés de veiller à la sûreté du camp entra brusquement; il venait nous avertir qu'on avait de grandes inquiétudes pour la nuit; plusieurs des chasseurs et des chercheurs d'or sortis le matin n'étaient pas rentrés, et les sentinelles avaient vu rôder aux

alentours du camp des figures suspectes, qui, au premier coup de feu, s'étaient sauvées vers les montagnes. Il était évident que les Indiens préparaient une attaque et qu'il fallait se tenir sur ses gardes. L'homme qui nous donnait ces détails nous engagea à ne pas quitter nos chariots. Township ne lui répondit pas, et je me bornai à faire un signe de tête affirmatif; mais, dès que cet homme fut parti, le *squatter* me prit la main avec une exaltation convulsive qui attestait que, chez lui, l'amour paternel avait tout à coup repris le dessus.

— Partons, me dit-il, partons : dans quelques minutes peut-être il ne sera plus temps.

Et sans se tourner vers sa famille, le rude défricheur se précipita hors de la tente. Je le suivis après m'être muni d'une carabine prise au hasard dans l'arsenal du *squatter*. Je n'étais pas seulement inquiet pour Terry, mais pour Tranquille et le romancier. Nous courûmes plutôt que nous ne marchâmes jusqu'à l'entrée des montagnes vers lesquelles j'avais vu se diriger le fils de l'émigrant. Là, nous nous arrêtâmes un moment. Avant de pénétrer au milieu de la nuit dans ces défilés sauvages, il était urgent de tenir conseil.

Les ténèbres qui nous environnaient ne nous permettaient pas de distinguer les traces de Terry ni de rien conjecturer sur la direction qu'il avait dû suivre

une fois dans les montagnes. Avait-il tourné ses pas vers un de ces sentiers qui conduisent à la vallée du Sacramento, ou avait-il continué sa route vers les plaines opposées? En tout cas, il ne pouvait être bien éloigné encore, et peut-être le hasard lui avait-il fait rencontrer le chasseur et le romancier. Nous résolûmes, à tout hasard, de pousser notre cri de ralliement. Les chasseurs des prairies ont, comme nos anciens chevaliers, leurs signaux de guerre, qui les aident à se reconnaître dans les heures de péril. La plupart de ces signaux imitent un des bruits qu'on entend le plus fréquemment dans le désert. Nous avions adopté le cri de notre ami le Canadien : c'était un hurlement de loup. Trois de ces hurlements, à égale distance et assez rapprochés l'un de l'autre, indiquaient la présence de l'un de nous. Le romancier et moi nous laissions beaucoup à désirer, je dois l'avouer, dans ces essais de musique imitative; quant au *squatter* et à Tranquille, ils hurlaient à faire envie aux loups véritables. Le *squatter* fit donc entendre le signal convenu, mais une minute se passa, et aucune voix ne répondit à la sienne. Un second signal fut tout aussi infructueux, et les notes plaintives moururent répétées lentement par l'écho de la sierra. Une troisième tentative fut enfin plus heureuse; trois hurlements lugubres répondirent

à ceux de Township. Nous nous dirigeâmes rapidement du côté d'où partait la réplique si désirée. Malheureusement les défilés de la montagne formaient une sorte de dédale où il était impossible de marcher en ligne droite, et nous perdîmes beaucoup de temps à tourner les obstacles de tout genre accumulés sur notre route. Tantôt c'était un bloc de rocher à franchir, tantôt une fondrière à éviter. Nous marchâmes ainsi, haletants et muets, jusqu'à l'entrée d'une gorge devant laquelle nous nous arrêtâmes, craignant de nous être écartés plutôt que rapprochés de notre but. En effet, un nouvel appel retentit tout à coup sur un point opposé à celui où le premier s'était fait entendre; cette fois, les hurlements étaient si plaintifs, que nous ne pûmes nous empêcher de tressaillir. Nous avions donc fait fausse route; il fallait revenir sur nos pas. Toutefois j'arrêtai auparavant le *squatter,* et je lui fis remarquer que ces hurlements, partis de directions contraires, n'avaient pu être poussés par le même individu. Le premier signal avait dû être donné par le chasseur canadien, le second par Terry. Au moment où nous allions de nouveau nous engager au hasard dans un des mille défilés de la montagne, trois hurlements retentirent à nos oreilles dans une direction qui n'était plus celle des premiers signaux. Le romancier était-il donc séparé

du chasseur, et était-ce lui que nous entendions cette fois ?

— C'est singulier, dit Township en essuyant son front humide d'une sueur froide, votre compagnon le Français hurle d'habitude comme un mouton qui bêle, et voilà que, de trois côtés différents, j'entends des cris que je croirais ceux d'un loup hurlant à la lune si...

Une explosion soudaine interrompit le *squatter*, un nouvel appel suivit l'explosion, deux hurlements de loup seulement se firent entendre. Dans une angoisse profonde, nous attendîmes le troisième, mais le silence ne fut plus troublé. Cette horrible solitude, ces pics aigus, ces gouffres béants de la sierra, présentaient un aspect si menaçant la nuit, que je sentis un instant mon courage m'abandonner, à l'idée que peut-être, derrière ces amas de rochers, des ennemis invisibles allaient nous frapper à notre tour, comme le malheureux compagnon dont la mort avait sans doute étouffé la voix. Qui, du chasseur, de Térence ou du romancier, venait de succomber? Nous marchâmes sans nous communiquer nos pensées ; l'haleine du *squatter*, saccadée et sifflante, indiquait les angoisses de son âme. Nous errâmes au hasard ainsi une partie de la nuit, poursuivant sans trêve des voix qui semblaient fuir sans cesse devant nous, quand enfin, à un dernier signal du *squatter*, les

hurlements se rapprochèrent, et deux hommes sortirent d'un chemin creux. C'étaient le chasseur et son compagnon. Ils regagnaient le camp sans avoir vu le fils de Township, après avoir comme nous perdu beaucoup de temps en d'inutiles recherches. Nous les engageâmes à se joindre à nous, et nous continuâmes, aidés de ce renfort, notre périlleuse exploration, en nous dirigeant vers l'endroit où le coup de feu avait retenti. Le chasseur canadien, une torche de résine à la main, guidait notre petite troupe ; il s'arrêtait souvent pour examiner le sol. Enfin il poussa un cri. « Tenez, dit-il, ne voyez-vous pas ces empreintes? Je reconnais les chevaux ferrés des maraudeurs blancs et les sabots sans fers des maraudeurs indiens. Tout cela est de mauvais augure, car c'est le meurtre qui s'associe au pillage. »

Le chasseur s'interrompit tout à coup : un chant plaintif, qui ressemblait à celui du *weep-poor-will,* s'élevait dans le silence de la nuit.

— Les sons partent de cette vallée, tout près de nous, reprit le chasseur. C'est singulier, jamais cet oiseau n'a crié ainsi.

Je montrai alors au Canadien le *squatter,* qui, dès les premières notes de ce chant étrange, avait laissé tomber sa tête dans ses mains, et semblait s'affaisser sous la douleur. Cet état de prostration ne dura qu'un

instant. Le *squatter* releva la tête et répondit au chant mélancolique de l'oiseau mystérieux par la même plainte bizarrement cadencée ; puis il écouta avec angoisse, comme si sa mort ou sa vie dépendait de ce qu'il allait entendre.

— C'est quelque signal de famille, me dit le chasseur. Le *squatter* aura reconnu la voix de son fils.

Une réplique, mais si faible qu'elle dominait à peine le murmure de la brise dans les bas-fonds, confirma l'opinion de Tranquille.

— C'est lui, c'est Terry ! s'écria le *squatter*...

Et il s'élança vers l'endroit signalé par le chant du *weep-poor-will*. Quelques minutes ne s'étaient pas écoulées, qu'en effet nous avions rejoint le pauvre jeune homme. La malédiction paternelle semblait avoir porté prématurément ses tristes fruits ; Térence était étendu, immobile, évanoui, sur le sol pierreux. La colère de Township s'était dissipée ; le rude Américain, redevenu père, se pencha sur le corps de son fils, dont la lune éclairait faiblement le pâle visage. Township, par suite de cette arrière-pensée de vengeance qui se mêle toujours à la douleur de l'homme à demi sauvage, épiait sur la physionomie de Térence une lueur de vie passagère ; il avait hâte d'interroger le mourant et de connaître les auteurs du meurtre. Au bout de quelques instants, le

jeune homme put donner à son père à voix basse une courte explication dont je n'entendis que ces mots : « La nuit de l'Arkansas. » Ce dernier effort avait épuisé le jeune homme, et quelques secondes après, Township ne serrait plus entre ses bras qu'un cadavre.

Le *squatter* n'était pas homme à verser longtemps d'inutiles larmes sur la victime dont il connaissait maintenant le meurtrier. A la vue du corps inanimé de son fils, le désir de la vengeance se réveilla terrible chez lui. Avant tout, cependant, il fallait soutraire le cadavre aux profanations indiennes. Nous lui fîmes un brancard avec nos fusils, et nous reprîmes le chemin du lac. L'intrépide chasseur, préoccupé de quelques traces suspectes, se sépara de nous malgré nos instances, en promettant de ne pas tarder à nous rejoindre. Township, le romancier et moi, nous revînmes seuls au camp. Une demi-heure d'une marche rapide et pénible nous y ramena. La plus grande confusion régnait sur les bords du lac. Ce n'étaient partout qu'allées et venues tumultueuses. Des torches qui couraient en tout sens jetaient d'étranges lueurs sur les figures consternées des chercheurs d'or. Après avoir déposé non loin de la tente du *squatter* le corps de Térence, nous laissâmes Township rejoindre seul sa famille, dont nous crûmes devoir respecter la douleur.

Un coup d'œil jeté à notre chariot nous prouva qu'aucune tentative de pillage n'avait été faite de ce côté. Une fois rassurés par cette courte inspection, nous allâmes nous mêler aux groupes qui stationnaient près du lac et les questionner sur l'alerte de la nuit. Les uns prétendaient que cette alerte avait été causée par le bruit d'une fusillade entendue dans les montagnes; d'autres assuraient que plusieurs chercheurs d'or, absents depuis le matin, avaient été victimes d'un guet-apens tendu par les rôdeurs indiens. Pendant que nous cherchions à démêler la vérité au milieu de ces récits confus, un mouvement inusité se fit dans la foule. Deux hommes étaient ramenés par un groupe irrité et salués par les imprécations de tous les chercheurs d'or. Je reconnus l'alcade et son impudent acolyte. On les accusait de connivence avec les bandits qui venaient de tenter un coup de main sur le camp, et qu'on avait repoussés dans les montagnes.

— Eh! messieurs, hurlait l'alcade, c'est déjà bien assez qu'un magistrat se soit mis à la solde d'un drôle qu'il a trois fois condamné à mort, sans qu'on l'accuse encore de vol à main armée. Je cherche de l'or pour le compte de celui qui me paye, et je suis innocent du reste.

— De quoi suis-je coupable? criait à son tour le

vagabond aux longs cheveux. J'ai la fantaisie de me faire servir par un alcade, c'est cher, mais c'est permis. Je cautionne ce magistrat, moi. Un homme trois fois condamné à mort n'est pas suspect, ce me semble.

Et le drôle jetait au magistrat un regard de protection. Malgré leur feinte assurance, les deux malheureux n'auraient pas échappé en ce moment à la justice sommaire des chercheurs d'or, si une troisième capture n'avait attiré l'attention générale. Tranquille revenait de son expédition, rapportant sur son cheval mexicain le *vaquero* lié en travers avec son propre laço. Profitant de la distraction causée par cet incident, l'alcade et son patron gagnèrent le large avec une prestesse, une dextérité toutes mexicaines. Le chasseur, en m'apercevant, poussa son cheval vers moi.

— J'amène à Township, me cria-t-il, un homme qu'il est bon de confronter avec lui. C'est une ancienne connaissance à nous, c'est l'homme de la nuit de l'Arkansas.

Le *vaquero* fit un soubresaut.

— Tenez, reprit Tranquille en écartant le mouchoir qui couvrait la figure du prisonnier, presque méconnaissable sous une couche épaisse de sang et de poussière.

— *Caramba!* s'écria le bandit d'une voix affaiblie; depuis ma navigation sur l'Arkansas, jamais je ne fus si gêné.

— Vous ne seriez guère en état d'égarer maintenant de braves gens en imitant leurs signaux, répliqua le chasseur. Que voulez-vous? le métier de chercheur d'or a mille inconvénients; mais patience! vous touchez à la fin de vos maux.

— Chercheur d'or! reprit fièrement le Mexicain, pour qui me prenez-vous? Un vil *gambusino,* allons donc! Je ne fouille pas le sable, moi : au lieu d'exploiter un *placer,* j'exploite le chercheur d'or lui-même. C'est un système comme un autre.

Le chasseur ne répondit à cette saillie qu'en piquant des deux son cheval. Je suivis le Canadien et son prisonnier vers la tente de Township. Le vaillant Canadien me raconta, chemin faisant, qu'il avait tenu tête non-seulement au *vaquero,* mais à trois autres bandits, et que son *rifle* avait mis hors de combat, en un moment, tous ces lâches ennemis.

— Êtes-vous curieux, ajouta-t-il, de voir pratiquer, une fois dans votre vie, le code de Lynch (1)?

(1) On sait que ce nom désigne, dans certaines parties de l'Amérique, l'usage qui donne au plaignant le droit, s'il est le plus fort, d'être le juge et l'exécuteur dans sa propre cause.

— Que voulez-vous dire? demandai-je. Croyez-vous que le *squatter*...

— Le *squatter* est dans son droit, répondit Tranquille. L'homme que je lui amène est le meurtrier de son fils. Township jugera et exécutera... Vous comprenez ?...

J'avais compris en effet, et je me promis de ne pas assister à la terrible scène qui allait se passer entre Township et le meurtrier de son fils. Au moment où nous arrivions devant l'habitation du *squatter*, je me séparai du chasseur et du romancier pour rentrer sous ma tente. Je succombais sous la fatigue causée par les émotions multipliées de la nuit. J'avais hâte d'échapper à ces sombres tableaux où la convoitise, la brutalité, l'effronterie, les vices de la civilisation et ceux de la barbarie se heurtaient dans je ne sais quel affreux contraste. Je ne pus m'endormir assez tôt cependant pour ne pas entendre un cri de détresse répété douloureusement par tous les échos de la vallée. J'appris par Tranquille et le romancier, qui rentrèrent quelques instants après, qu'on venait de précipiter le *vaquero* dans les eaux du lac, sous les yeux du *squatter* inflexible. La justice de Lynch était satisfaite.

Le lendemain, je me sentis pris de ce dégoût, de

cette inquiétude auxquels l'émigrant n'échappe qu'en prenant le bâton du pèlerin et en pliant sa tente. Tranquille était seul à comprendre mon malaise et à le partager. Le romancier n'avait pas encore perdu toute confiance dans son étoile, et se serait reproché de quitter brusquement une terre qui pouvait le rendre millionnaire. Township, plongé dans une morne tristesse, ne pensait pas non plus encore à s'éloigner des lieux où reposait le malheureux Térence. Je dis adieu à cette famille au sein de laquelle j'avais cru un moment fixer mon existence; je serrai la main au courageux Français qui, dans cette triste vallée de Californie, gardait la même sérénité que sur les bords verdoyants de l'Ohio. Peu d'heures après, je me dirigeai avec Tranquille vers la plaine du Sacramento, et, quelques jours plus tard, je m'embarquai, à San-Francisco, pour New-York.

J'arrivai aux bords de l'Hudson comme une providence pour une pauvre famille alsacienne, qui venait en Amérique mettre au service de quelque propriétaire défricheur sa docile et patiente activité. Revenu dans mon domaine avec cette petite colonie intelligente et laborieuse, je ne tardai pas à comparer sans regret la vie du défricheur à celle du chercheur d'or, et aujourd'hui je commence à aimer des travaux qui ont

leur grandeur aussi bien que leur utilité. La lutte avec une nature vierge, la culture d'un sol conquis sur le désert par d'âpres et incessants efforts, tel est après tout le but qui longtemps encore doit rapprocher dans de communs labeurs les races diverses attirées vers les solitudes du nouveau monde. Il y a, je le sais, en Amérique même, des natures indomptées auxquelles la vie du planteur ne saurait suffire. Le chasseur canadien Tranquille a résisté à toutes les instances que je lui ai faites pour l'engager à me suivre dans mon domaine; il lui faut à lui les longues courses, les chasses périlleuses, la marche sans fin et sans but à travers les prairies. Le romancier français m'a écrit qu'enrichi par l'exploitation d'une veine heureuse, il songe à revenir dans sa patrie. Cette résolution m'étonne et m'afflige. Je perds en lui un ami que l'énergie de son caractère et l'enjouement de son humeur me rendaient précieux; je crains aussi qu'au milieu des tristes et mesquines préoccupations de nos cités, il ne regrette souvent, mais trop tard, cette existence large et tranquille de seigneur campagnard que l'Amérique ne refuse jamais à l'émigrant assez heureux pour appuyer ses travaux sur un faible capital. Quant à Township, à en croire son ami le *farmer*, il se lasserait de remuer les sables de Californie, et serait tenté de venir défri-

cher quelques-unes de ces bruyères de la Virginie qui ont à ses yeux l'incomparable prestige du pays natal. Le jour n'est pas loin peut-être, qui commencera pour lui cette seconde période de la destinée du *squatter*, où l'usurpateur enrichi voit succéder aux chances d'une vie d'aventures et d'illégales conquêtes les douceurs de la possession légitime, la stabilité du foyer, et parfois même les honneurs du congrès.



DEUXIÈME SÉRIE.

LES MINEURS

DE RAYAS.

I

Il n'y a guère plus d'un siècle, Guanajuato n'était encore qu'une petite ville de peu d'importance. Avant le brusque changement amené dans la fortune de cette bourgade par les gigantesques exploitations des mines d'argent de la Valenciana et de Rayas, l'industrie minière au Mexique concentrait son activité dans les travaux de Tasco, de Pachuca et de Zacatécas. Le titre de *ciudad* (cité) avait été conféré à Zacatécas dès l'an 1588, et Guanajuato, bien que fondé en 1554, ne fut élevé au même rang que cent quatre-vingt-sept ans plus tard, c'est-à-dire en 1741. On ignora longtemps que les montagnes qui l'entouraient, et sur la pente desquelles on l'a bâti, recouvrissent la *Veta Madre* (la veine mère), le plus riche filon argentifère du globe. La situation de Guanajuato présente d'ailleurs un double avantage. Cette ville est située à la fois dans le district minier le plus opulent du Mexique et dans la partie la mieux cultivée des fertiles plaines

du Bajìo (1). C'est ainsi qu'on appelle un bassin d'environ quatre-vingts lieues de circonférence borné du côté de Guanajuato par la Cordilière.

Inondé tour à tour et tour à tour desséché, le Bajìo présente en toute saison un aspect singulièrement pittoresque. Dans le temps des pluies, l'hiver de ces heureux climats, le ciel, qui perd son azur sans rien perdre de sa tiédeur, verse à flots sur ses plaines de fécondants orages. Le Bajìo n'est plus, quelques heures par jour, qu'un vaste lac inégalement coupé de flaques de verdure, de collines bleues, de villes aux maisons blanches, aux coupoles émaillées. Sur cette nappe liquide, les cimes toujours vertes des arbres révèlent seules aux voyageurs les capricieux méandres des routes inondées. Bientôt cependant le sol altéré a bu l'eau du ciel par les gerçures sans nombre que huit mois de sécheresse ont ouvertes à sa surface. Une couche de limon, déposée par les eaux pluviales et par les torrents descendus de la Cordilière, a fait pénétrer des sucs nouveaux dans la terre appauvrie ; le ciel a repris sa limpidité première. Les sources dégagées de la croûte qui les obstruait jaillissent plus abondantes au pied de l'*ahuehuetl* (2). L'arbre du Pérou, le gom-

(1) *Bajìo*, littéralement bas-fond.

(2) On nomme ainsi une espèce de cèdre dont la présence indique presque toujours le voisinage d'une source soit cachée, soit jaillissante. *Ahuehuetl* veut dire en indien seigneur des eaux.

mier, le *huisache* aux fleurs d'or, sur lesquelles sifflent les cardinaux au plumage écarlate, ombragent et parfument les routes raffermies. Le chant des muletiers et les clochettes des mules retentissent au loin mêlés au grincement aigu des chariots campagnards ; c'est aussi le temps où l'Indien laboureur retourne à ses travaux. Comme le berger des *Géorgiques*, avec ses cothurnes de cuir, sa tunique courte et ses jambes nues, il pousse paresseusement de l'aiguillon les bœufs attelés à sa charrue, et telle est la fécondité de cette terre, que des moissons splendides ne tardent pas à couvrir le sol à peine effleuré par le soc.

Ce n'est pas dans la plaine toutefois que la nature s'est montrée le plus prodigue pour les heureux habitants du Bajìo. Au-dessus des champs fertiles qui avoisinent Guanajuato, la Cordilière dresse ses crêtes métallifères, dont les flancs sont gonflés d'artères d'argent et d'or, et livre à la pique du mineur les incalculables trésors de la *Veta Madre* (1). Le contraste que présente les mœurs si distinctes du laboureur et du mineur ne se révèle nulle part plus nettement que dans cette partie du Bajìo. Humble et soumis, l'agriculteur

(1) La *Veta Madre*, qu'exploitent les sociétés minières de la Valenciana, de Cata, de Mellado, de Rayas, fut découverte par le mineur français Laborde, et a fourni, dans l'espace compris entre 1829 et 1837, à peu près 150 millions de francs.

indien est à la merci de tous; fier et indompté, le mineur a la prétention de ne relever que de ses pairs, et cette prétention est justifiée, il faut bien le reconnaître, par l'importance du rôle qu'il remplit. Condamné à d'obscurs travaux dont les résultats sont limités, l'agriculteur accomplit son œuvre en silence, tandis que la pique du mineur retentit pour ainsi dire jusqu'au bout du monde, augmentant d'une parcelle, à chacun de ses coups, l'amas des richesses humaines. A côté de lui, le bien-être ne tarde pas à s'établir; le penchant des collines, les ravins, les sommets des montagnes se couvrent de populations improvisées, au milieu desquelles ses mains toujours ouvertes sèment en un jour le fruit de ses travaux d'un mois. Depuis le mineur français Laborde, qui prodiguait jadis les millions aux cathédrales, jusqu'au plus obscur péon, l'histoire de ce hardi travailleur est toujours la même : le hasard est le seul dieu devant lequel il s'incline. Il accepte son pénible labeur comme une mission providentielle, et cette pensée orgueilleuse trouve dans la loi même une sorte de consécration : d'anciens priviléges accordaient la noblesse à l'ouvrier des mines; encore aujourd'hui, le mineur ne peut être dépossédé par des créanciers tant qu'il trouve à exercer sa profession. Il semble qu'on ait voulu faire respecter en lui

le descendant d'une race privilégiée. Outre l'instinct métallurgique qui transforme pour lui les plus faibles indices en signes infaillibles, le mineur doit être en effet doué d'un ensemble de qualités bien rares, depuis la vigueur nécessaire pour soulever les plus lourds fardeaux et supporter, pendant tout un jour, les fatigues accablantes d'un travail souterrain, jusqu'à l'agilité, la témérité, qui bravent tous les obstacles, et le sang-froid qui les déjoue. Ces qualités, il faut bien le dire, ne se rencontrent jamais chez le même homme qu'associées à d'assez grands défauts. Capricieux et indiscipliné, s'il est à la journée, le mineur ne déploie tout son tact et toute son énergie que lorsqu'il est intéressé au succès de l'entreprise dans une large proportion. C'est alors que souvent après un mois pendant lequel il a gagné à peine de quoi vivre, le bénéfice d'une semaine, d'un jour, le dédommage de ses privations. Le mineur remercie le hasard; dès ce moment, il sème son or à pleines mains, et il ne reprendra ses travaux que contraint par la plus impérieuse nécessité. Parfois encore ce sont des moyens illicites qui l'enrichissent aux dépens d'un propriétaire trop confiant, et l'imagination de ces hommes aventureux n'est malheureusement que trop fertile en expédients de ce genre.

C'est au milieu d'une population, en grande partie composée de mineurs, que je me trouvais à Guanajuato, après un pénible et inutile voyage dont on n'a peut-être pas oublié les péripéties. Je ne voulus pas perdre l'occasion qui s'offrait à moi d'observer sur son vrai théâtre un type dont les *gambusinos* ou chercheurs d'or de la Senora ne m'avaient donné qu'une idée bien imparfaite. Le lendemain d'une journée consacrée à un repos que des émotions multipliées m'avaient rendu nécessaire, je me dirigeai donc vers les mines qui avoisinent Guanajuato. J'étais seul, mais à cheval et bien armé. Mon guide devait être le premier passant que je rencontrerais sur ma route. J'étais arrivé sur la grande place de Guanajuato, et je longeais les maisons, la tête levée et l'œil au guet, quand un objet bizarre attira mon attention. Contre le mur de l'une des maisons et sous un auvent de quelques pouces de large, une main était clouée sur la pierre. J'arrêtai mon cheval pour m'assurer que je n'avais pas sous les yeux quelque emblème de plâtre. Il ne me fallut qu'un moment d'examen pour me convaincre que cette main était bien une main humaine, jadis forte et musculeuse, maintenant blanchie et desséchée par le vent, le soleil et la pluie. Sous l'auvent, plusieurs chandelles à moitié consumées attestaient que des âmes pieuses s'étaient

attendries devant cette étrange exhibition, qui semblait destinée à perpétuer le souvenir de quelque drame sanglant. Après avoir cherché en vain sur la muraille la trace d'une inscription explicative, je me décidai à continuer ma route ; mais pendant ma courte halte, un cavalier s'était rapproché de moi, et mon cheval avait à peine fait quelques pas, que cet homme, éperonnant sa monture, parut vouloir me suivre de fort près. En tout autre moment, j'eusse accepté d'assez mauvaise grâce la compagnie de cet inconnu ; mais j'étais sorti, on s'en souvient, en quête d'un cicerone. J'arrêtai donc mon cheval, décidé à questionner l'inconnu. Celui-ci, me saluant avec courtoisie, ne m'en laissa pas même le temps.

— Vous êtes étranger, seigneur cavalier? me dit-il en souriant.

— Eh! qui peut vous le faire croire? repris-je un peu surpris de cette brusque façon d'entamer l'entretien.

— La persistance que vous mettez à regarder cette main desséchée m'indique assez que vous êtes nouveau venu dans la ville et que vous avez du temps à perdre. Avouez que pour moi, qui cherchais précisément un compagnon de promenade, votre rencontre est une bonne fortune.

Je ne savais plus trop si je devais accepter avec beaucoup d'empressement le guide qui m'offrait si familièrement sa compagnie. L'inconnu remarqua mon hésitation, et se hâta d'ajouter avec une certaine fierté :

— Vous ne me connaissez pas; je ne veux pas vous laisser croire plus longtemps que vous avez affaire à quelqu'un de ces pauvres diables pour qui la rencontre d'un étranger est une occasion de placer leurs services. Mon nom est Desiderio Fuentes. Je suis mineur, et dans la profession que j'exerce, s'il y a des jours où la fortune semble impitoyable, il y en a d'autres où les piastres s'amassent tellement sous votre main, qu'on ne sait plus comment les dépenser. Je suis dans un de ces jours-là, et mon habitude est en pareil cas de chercher quelque joyeux compagnon qui veuille bien prendre sa part de mes plaisirs. Si ce compagnon me manque, je m'adresse au premier cavalier de bonne mine qui se trouve sur mon chemin, et j'avoue que je n'ai jamais eu à me plaindre de m'être ainsi confié au hasard.

Une déclaration si franche était faite pour me rassurer complétement. Je répondis toutefois à Desiderio Fuentes que je ne pouvais nullement accepter sa cordiale proposition. J'étais sorti pour visiter une des mines d'argent les plus voisines de Guanajuato, je ne

pourrais donc passer avec lui que les instants consacrés à cette exploration, en supposant toutefois qu'il voulût bien me servir de guide. Desiderio accepta ce moyen terme en homme désœuvré qui est trop heureux d'échapper à l'isolement, ne fût-ce que pendant quelques heures. Une fois cet accord fait, nous n'avions plus qu'à piquer des deux, et, peu d'instants après, nous chevauchions hors de la ville.

Chemin faisant, mon guide m'apprit qu'il avait reçu la veille dans un *partido* (1) une magnifique portion qui lui permettait de donner plusieurs jours au *far-niente*. Il ajouta que ce serait pour lui un passe-temps assez piquant d'aller visiter en amateur une des mines des environs, et il me laissa le choix de la plus curieuse. Seulement il ne se souciait guère de visiter celle de la Valenciana à cause d'une querelle qu'il avait eue avec un des administrateurs. Un arriéré de comptes avec un des employés de Mellado lui faisait désirer de s'abstenir d'y paraître, et, quant à celle de la Cata, certains désagréments de fraîche date la lui faisaient éviter avec le plus grand soin. En définitive, je dus choisir forcément, malgré la liberté d'option qu'il

(1) Les mineurs sont à *partido* quand une certaine portion des bénéfices leur est accordée comme salaire. Dans ce cas, l'administration leur fournit le fer, la poudre, le suif, etc., etc., et, à part ces frais, ne les paye qu'autant que leurs recherches sont couronnées de succès.

m'avait accordée, la mine de Rayas comme unique but de mes investigations. Il m'était difficile d'interpréter en faveur de Desiderio Fuentes les précautions qu'il était forcé de prendre. Évidemment mon nouvel ami était très-querelleur; il n'aimait certainement pas à payer ses dettes, et, dans ses désagréments (*desavenencias*) à la Cata, le couteau avait, à coup sûr, joué quelque rôle. Je commençais à me féliciter moins de ma rencontre. Un mot surtout que Fuentes laissa échapper me fit sérieusement réfléchir.

— Mon premier mouvement est toujours fort bon, me dit-il, mais je confesse que le second est détestable.

Nous étions parvenus à l'extrémité d'un ravin dont les talus perpendiculaires nous avaient jusqu'alors masqué le paysage. Une plaine assez unie s'étendait devant nous. De longues files de mules chargées de minerai se dirigeaient vers les bâtiments d'un de ces ateliers métallurgiques qu'on nomme au Mexique *hacienda de platas* (1). On pouvait voir les tuyaux des fourneaux couronnés d'un panache de fumée noire et de vapeurs plombées, les *patios* (2) en pierre semés de tourteaux

(1) Littéralement *exploitation d'argent.*

(2) On appelle *patios* des cours dallées sur lesquelles on expose à l'évaporation des amas de boues métalliques produites par le *bocardage* humide du minerai. Ces boues, amalgamées avec le mercure, sont la dernière transformation du minerai.

d'une boue métallique à la veille de se convertir en lingots massifs. Le bruit du marteau qui concassait la pierre argentifère, le pas des mules, les claquements de fouet qui les excitaient, se mêlaient au bruit plus sourd des chutes d'eau qui faisaient mouvoir les machines. J'avais arrêté mon cheval pour contempler plus à l'aise ce tableau animé ; bientôt cependant mon attention fut distraite. A quelques pas de nous, je remarquai deux hommes à moitié cachés par un bas-fond, et qui traînaient, à l'aide de cordes, le cadavre d'une mule. Arrivés à un endroit où Desiderio et moi pouvions seuls les découvrir, l'un des hommes se pencha sur la mule morte, sembla l'examiner curieusement et jeta de côté un regard de défiance. Dès qu'il nous eut aperçus, il s'assit brusquement sur le cadavre qu'il traînait une minute auparavant. Quant au compagnon du premier, il disparut immédiatement derrière un épais rideau d'arbres et de buissons.

— Eh! eh! si je ne me trompe, reprit Fuentes, c'est mon ami Planillas; mais que diable fait-il là?

Au nom de Planillas, je tressaillis involontairement, et je suivis Fuentes, qui s'était dirigé du côté de l'homme assis sur la mule. J'espérais obtenir du compagnon de don Tomas Verduzco quelque révélation nouvelle sur la part que le *bravo* avait prise dans le

l'aigle! ajouta-t-il d'un air navré, et je suis arrivé trop tard sur le champ de bataille!

Je compris mieux la douleur de Planillas à ce dernier désappointement; toutefois j'eusse refusé de croire à cet excès d'arrogante prodigalité des mineurs, si Fuentes ne m'eût confirmé avec une satisfaction orgueilleuse la vérité de ce récit. Presque aussitôt mon compagnon, à qui les lamentations de Planillas paraissaient fort suspectes, se mit en devoir de l'interroger de nouveau; mais les hautes broussailles qui craquèrent subitement derrière nous attirèrent son attention d'un autre côté. Je crus voir Planillas pâlir malgré son impudence à toute épreuve. Un homme petit et trapu, taillé en athlète, et d'une physionomie plutôt joviale que rébarbative, était devant nous. Il nous salua poliment et s'assit à terre près de Planillas. Sa bouche essayait de sourire, mais son regard fauve et perçant comme celui des oiseaux de proie démentait cette expression de feinte gaieté. Nous gardâmes le silence quelques instants. Ce fut le nouveau venu qui prit le premier la parole.

— Vous parliez tout à l'heure, si mes oreilles ne m'ont pas trompé, d'un certain don Tomas? Serait-ce, par hasard, de don Tomas Verduzco qu'il était question? dit-il de cet air doucereux qui formait un si

puissant contraste avec son regard. Cette simple question, provenant d'un homme qui m'inspirait une répugnance instinctive, me parut comme une insulte.

— Précisément, lui dis-je en faisant effort pour garder mon sang-froid. J'accusais Tomas Verduzco de l'assassinat d'un jeune homme qu'il ne connaissait pas la veille.

— En êtes-vous sûr? interrompit l'homme en me jetant un regard sinistre.

— Demandez-le à ce malheureux, repris-je en montrant du doigt Planillas.

A cette réponse, Planillas se leva comme poussé par un ressort; il paraissait avoir repris toute son assurance.

— Je n'ai jamais rien dit de semblable; mais Votre Seigneurie ne connaît donc pas le respectable cavalier Verduzco, s'écria-t-il d'un air ironique, pour parler ainsi devant lui?

Je regardai celui qui m'était ainsi dénoncé comme si je le voyais pour la première fois. Une hallucination rapide replaça sous mes yeux le corps sanglant de don Jaime, son agonie, ses derniers instants, et tout son bel avenir, tranché par le couteau de l'homme qui était devant moi.

— Ah! vous êtes don Tomas Verduzco...

Je ne pus achever. En proie à une sorte de vertige, et sans me rendre compte de ce que j'allais faire, j'armai un de mes pistolets. Au craquement de la batterie, l'inconnu devint livide, car les Mexicains de la basse classe, qui supportent sans sourciller les éclairs du couteau, frissonnent devant le canon d'une arme à feu maniée par un Européen. Cependant il ne bougea pas. Fuentes se jeta entre nous.

— Doucement, seigneur, doucement! s'écria-t-il. *Cáscaras!* comme vous prenez les mœurs du pays!

— Ce diable de Planillas, dit à son tour l'inconnu avec un rire contraint, est toujours disposé à la plaisanterie; mais l'idée de me présenter sous le nom de don Tomas est, ma foi, par trop bouffonne. Votre Seigneurie lui en veut donc bien à ce don Tomas?

Mon emportement me parut ridicule et se dissipa comme par enchantement.

— Je ne le connais pas, répondis-je un peu confus et en reprenant mon sang-froid; je ne sais comment cet homme s'est trouvé mêlé à mes affaires, mais je crois devoir à ma sécurité de ne faire aucune merci à de pareils assassins, quand le hasard les envoie sur ma route.

L'inconnu murmura quelques mots inintelligibles. Pour moi, pensant avoir trouvé dans cet incident une

excellente occasion de me débarrasser de mon nouvel ami Desiderio, dont la société commençait à me peser, je saluai avec empressement le groupe encore ému, et je piquai des deux ; mais j'avais compté sans le désœuvrement de Fuentes, et je n'avais pas fait cent pas qu'il me rejoignit.

— J'ai peut-être eu tort, me dit-il, d'intervenir dans cette affaire et de vous empêcher de loger une balle dans la tête de ce drôle à la figure suspecte, car, au regard haineux qu'il vous a lancé, je présume que le premier coup de couteau que vous recevrez sera de sa main.

— Croyez-vous? dis-je assez troublé de ce fâcheux pronostic.

— J'ai cédé, ma foi, trop vite à mon premier mouvement, reprit Fuentes, qui sembla réfléchir.

Et se ravisant bientôt :

— Si nous y retournions, peut-être pourriez-vous remettre les choses au point où vous les avez laissées, et cette fois je vous aiderais au besoin?

Le regret d'avoir laissé passer sans en profiter une occasion de querelle ne perçait que trop clairement dans les paroles de Fuentes. Je refusai sèchement le concours qu'il m'offrait, et je me dis en moi-même

que, décidément, le second mouvement du mineur valait beaucoup moins que le premier.

— Vous ne voulez pas? me dit-il. Soit! Après tout, qu'importe un coup de couteau de plus ou de moins? J'en ai reçu trois, et je ne m'en trouve pas plus mal.

Je ne crus pas devoir relever cette réponse, qui me montrait mon guide sous un jour assez peu favorable, et je coupai court aux confidences de Fuentes en lui demandant quelques détails sur la mine dont les bâtiments se dessinaient de plus en plus distinctement devant nous.

II

Les premiers travaux d'une mine s'exécutent d'abord, comme on sait, à ciel ouvert. On se contente pendant longtemps d'extraire le minerai en suivant la veine ; mais, à mesure que l'on creuse, deux obstacles se pré-

sentent : l'extraction du minerai devient plus coûteuse, puis on ne tarde pas à rencontrer des eaux qu'il faut épuiser sous peine de voir tous les travaux envahis par ces infiltrations souterraines. On creuse alors un puits perpendiculaire pour communiquer avec le filon par une galerie horizontale qu'on nomme *plan* ou *canon*. A mesure que la profondeur des travaux augmente, on continue le creusement du puits, et c'est ainsi souvent que plusieurs galeries communiquent avec cette artère principale, et qu'on est parfois forcé d'en creuser une ou deux autres. Ces puits et ces galeries ne tardent pas à être augmentés, dans les mines les plus riches, de travaux souterrains destinés à faciliter le service intérieur, l'extraction des eaux et du minerai. A cet effet, des machines appelées *malacates* sont construites au-dessus de l'orifice de chaque puits. Ces malacates sont mus par huit ou neuf chevaux, et les cordes qui s'enroulent et se déroulent alternativement sur un tambour font monter jusqu'au jour le minerai dans des sacs de toile d'aloès, et l'eau dans d'énormes *botas* (outres) de peau de bœuf. Le minerai est porté à dos d'hommes au bas du puits d'extraction, et les eaux élevées à l'aide de chapelets hydrauliques.

Outre le grand puits (*tiro general*), la mine de Rayas en a deux autres d'une importance moindre, quoique

l'un de ces puits atteigne trois cents vares ou deux cent cinquante-quatre mètres. Le *tiro general,* aussi important par sa largeur (11^{m}, 02) qu'effrayant par sa profondeur (car il ne compte pas moins de douze cents pieds), communique avec trois galeries principales superposées l'une à l'autre, et ces puits et ces galeries composent un ensemble de travaux gigantesques qu'on ne retrouve dans nulle autre exploitation. Cependant l'aspect extérieur de cette mine ne révèle pas l'incessante activité qui règne au dedans. Des hangars en bois ou couverts de tuiles qui protégent les malacates ou abritent les travailleurs, quelques bâtiments de peu d'apparence qui servent de logements aux administrateurs ou aux employés du dehors, quelques maisons blanches groupées inégalement sur le sommet des mamelons environnants, ne font guère pressentir au visiteur les merveilles qu'il va voir.

Il était environ midi quand j'arrivai avec mon guide à l'entrée de la première galerie, par laquelle nous devions nous engager dans la mine. Nous mîmes pied à terre ; nos chevaux furent confiés à un des compagnons de Desiderio, et nous franchîmes la porte d'entrée. Le mineur portait à la main une torche de résine. Je m'arrêtai un instant avec une sorte de recueillement sur le seuil de cet immense laboratoire de la richesse

humaine, d'où tant de millions s'étaient déjà répandus dans la circulation européenne. Mon guide, avec l'or de son manteau que la lueur de la torche semblait faire ruisseler au milieu des plis du velours, figurait assez bien le génie fastueux de ce royaume souterrain. Nous descendîmes longtemps par une pente formée de gradins dont chacun avait la dimension d'une terrasse, en faisant, au milieu de profondes ténèbres que la torche ne dissipait que faiblement, une multitude de tours et de détours, en changeant à chaque instant de direction et de température, en remontant parfois pour redescendre encore. Au bout d'un quart d'heure environ, j'aperçus enfin, dans le lointain, quelques lumières errantes, puis des ombres gigantesques ne tardèrent pas à se refléter sur les parois humides. Je marchai encore, et je me trouvai bientôt dans un carrefour que la piété des mineurs avait converti en chapelle. Au centre s'élevait un humble et modeste autel orné de cierges qui brûlaient devant l'image d'un saint. Un homme était agenouillé sur le gradin et semblait prier avec ferveur. C'était la première créature humaine que je rencontrais depuis mon entrée dans la mine. Mon guide me toucha le bras.

— Regardez cet homme, me dit-il à voix basse.

Le mineur agenouillé était entièrement nu ; sans la

lumière du flambeau de résine qui laissait voir sa chevelure grisonnante et les traits anguleux de son visage, on n'eût pu reconnaître en lui l'homme arrivé aux confins de la vieillesse, tant ses membres nerveux semblaient conserver de jeunesse et de vigueur.

— Eh bien? dis-je à Desiderio.

— Cet homme, me dit-il, n'est pas étranger à l'histoire de la main coupée que vous regardiez avec tant de curiosité ce matin, et, quoique je sache cette histoire aussi bien que lui, peut-être dans sa bouche aurait-elle plus d'intérêt pour vous, car son fils s'y est trouvé mêlé.

Je crus une fois encore avoir trouvé l'occasion d'écarter Desiderio, sous le prétexte que le vieillard serait plus expansif, s'il n'avait qu'un seul auditeur pour ses confidences. Cette fois, Desiderio ne se méprit pas sur mon intention secrète.

— Je ne suis ni querelleur ni susceptible, me dit-il, je m'en vante, mais Votre Seigneurie est par trop empressée à se débarrasser de son dévoué serviteur.

Je me hâtai de protester contre l'interprétation donnée à mes paroles, et Fuentes parut se calmer.

— Allons! dit-il d'un air railleur, je renoncerai, pour vous être agréable, au désir que j'avais eu tout d'abord de vous servir de guide dans ces souterrains.

Aussi bien, il faut que je sache le secret de la comédie jouée tantôt par Planillas sur le cadavre de sa mule. Vous pourrez visiter la mine sans moi, et je vous conterai ce que j'aurai appris sur ce drôle à votre sortie par le grand puits, car, pour être complète, votre excursion doit s'achever à l'aide du malacate.

J'avais tellement hâte de congédier Fuentes, que je promis tout ce qu'il voulut, sans remarquer le sourire ironique par lequel il accueillit ma réponse. En ce moment, le vieux mineur venait d'achever sa prière. Fuentes échangea avec lui quelques mots à voix basse et s'éloigna rapidement; je respirai.

— Seigneur cavalier, me dit le vieux mineur, mon compagnon Fuentes vient de me faire part de votre désir d'entendre de ma bouche l'histoire de mon fils, de celui qui a été l'orgueil de la corporation des mineurs; ce désir m'honore, mais, pour le moment, je ne puis le satisfaire. J'ai à mettre le feu à la mine dont je viens de charger le boyau; si donc, dans deux heures, je suis encore de ce monde, je me mettrai tout à votre disposition, car j'aime les braves, de quelque nation qu'ils soient.

— Et qui vous a dit que je fusse brave? lui demandai-je étonné.

— *Caramba!* un homme qui visite une mine pour

la première fois, et qui, au dire de Fuentes, a le plus vif désir de faire la périlleuse ascension du *tiro!* Eh bien! nous la ferons ensemble, et en même temps je vous raconterai mon histoire. Je vous donne donc rendez-vous dans deux heures, au fond de la dernière galerie, à l'entrée du grand puits.

Je ne pouvais guère reculer devant un si pompeux éloge, mais ce ne fut pas sans une certaine mélancolie que je me vis fatalement destiné à accomplir, contre ma volonté, une inévitable et dangereuse prouesse. C'était encore à Fuentes que j'étais redevable de cette nouvelle contrariété. Je promis néanmoins au mineur d'être exact au rendez-vous, et, resté seul, je profitai de mon indépendance pour examiner à loisir le monde nouveau dans lequel je me trouvais transporté. J'avais en main la torche que m'avait laissée Desiderio, et je la promenai curieusement à mes côtés. Au-dessus de moi se dessinaient des voûtes d'inégale grandeur, capricieusement creusées dans le roc vif et constellées de paillettes brillantes, les unes soutenues par de fortes poutres, les autres laissant pendre, comme des culs-de-lampe gothiques, leurs pointes aiguës, qui menaçaient de s'écrouler sur ma tête. Une eau limpide, qu'irisait la flamme de la résine, serpentait en filets déliés le long des pilastres informes, ou suintait goutte à goutte des

fissures du roc avec le bruit monotone d'un balancier de pendule, eau tombée du ciel, et qui, après avoir fécondé la plaine, semblait, avec un murmure plaintif, aller se perdre à regret dans l'océan souterrain qui devait l'absorber. Devant moi s'ouvraient de sombres carrefours; des bruits de pas répercutés par les échos mouraient sous les profondes arcades, comme des gémissements lugubres ou des plaintes étouffées. Des lueurs indécises perçaient de temps à autre cette effrayante obscurité : c'étaient des mineurs qui allaient et venaient, leur mèche allumée derrière l'oreille, semblables à ces gnomes des légendes qui veillent, la flamme au front, sur des trésors cachés.

J'avançais avec toute la précaution convenable, car, demeuré sans guide dans ce labyrinthe, je ne savais de quel côté me diriger. J'entendis bientôt, dans le lointain, le bruit sourd des piques qui sapaient le rocher, mêlé à des bruits mystérieux qui semblaient partir d'un étage inférieur. Ces rumeurs, toutes vagues qu'elles étaient, servirent à m'orienter. Je n'avais vu, depuis mon entrée dans la mine, que des voies de communication ouvertes de tous côtés ou des gîtes vides de leurs filons, et j'étais impatient d'arriver enfin à l'endroit qu'on nomme la *labor,* c'est-à-dire l'endroit où l'on exploite et fouille la veine d'argent. Une clarté, confuse

encore, m'indiqua que je n'en étais pas loin; je parvins bientôt à l'orifice d'un puits peu profond, d'où jaillissait une lumière plus vive. On y descendait par une échelle formée de poutres mises bout à bout et en zigzag. J'hésitai d'abord à me confier aux entailles pratiquées dans ces poutres et destinées à servir de degrés; cependant, enhardi par le peu de profondeur du puits, je me hasardai à y descendre, et je gagnai sain et sauf le plan qu'on était en train d'exploiter. C'était un couloir en diagonale de cinq pieds environ de diamètre et de cinq ou six cents de longueur, d'où s'exhalait une vapeur brûlante comme de la bouche d'un cratère. Perdu au milieu de cette foule trop occupée pour me remarquer, je pus examiner à l'aise le tableau fantastique qui s'offrait à mes yeux. Une multitude de minces et longues chandelles collées aux parois éclairaient confusément les travailleurs, dont la plupart, plongés dans l'eau jusqu'à la ceinture, attaquaient la roche vive à coups de *barretas*. D'autres, chargés de sacs de minerai dont le poids faisait saillir leurs muscles tendus, se perdaient au loin, tandis que la mèche allumée qu'ils portaient sur la tête éclairait leurs corps bronzés ruisselants de sueur et leurs longs cheveux flottants. C'était une confusion assourdissante de coups de pique sonores qui frappaient le roc en cadence, d'éclats de pierres dé-

tachées qui tombaient bruyamment dans l'eau, de voix, de cris répétés et d'haleines sifflantes, qui vibraient sous les voûtes avec de rauques échos. La clarté rougeâtre des torches qui se reflétait dans l'eau, la poussière, la vapeur qui formaient comme un brouillard condensé dans l'étroit couloir, les veines cuivreuses qui serpentaient comme des lierres le long des voûtes et des parois, tout concourait à augmenter la bizarrerie de ce spectacle.

Après l'avoir contemplé longtemps, je résolus de gagner la galerie inférieure, à l'extrémité de laquelle je devais rencontrer le vieux mineur. Cette ascension que je redoutais jusqu'alors ne me paraissait plus une tâche périlleuse à remplir, et devait m'éviter, au contraire, la fatigue de parcourir de nouveau tout l'espace que je venais de laisser derrière moi. Je priai donc un des mineurs de me conduire à l'endroit indiqué, car je craignais de m'égarer au milieu de ce dédale de galeries souterraines qui se croisaient en tous sens. Je commençais aussi à ressentir vivement le besoin de respirer un air plus pur, et je suivis gaiement mon nouveau guide.

Je descendis encore longtemps, jusqu'à sentir mes jarrets ployer sous moi, et j'arrivai, brisé de lassitude, à l'extrémité de la dernière galerie, qui formait un angle

droit avec le grand puits, dont la bouche noire et béante s'ouvrait à mes pieds. Ce puits se prolongeait encore jusqu'à un niveau bien inférieur. J'étais le premier au rendez-vous ; le vieux mineur n'était pas encore venu. Un seul ouvrier, qui paraissait comme oublié dans ces vastes catacombes, accomplissait solitairement une tâche effrayante. Non loin de là, un autre puits, envahi par les eaux, se vidait lentement, à l'aide d'une outre gigantesque suspendue à la corde du malacate. L'outre, une fois pleine, s'élevait par le retour de rotation de l'invisible machine établie à douze cents pieds plus haut; mais, violemment ramenées dans l'axe du grand puits par une force irrésistible, les peaux de bœuf gonflées se fussent crevées contre les parois, si l'ouvrier n'en eût amorti l'impulsion. Sur une étroite plate-forme qui séparait les deux gouffres, au milieu d'une obscurité presque complète, le péon roidissait autour du câble une corde double dont ses deux mains serraient les extrémités ; puis, entraîné lui-même avec une terrible rapidité à l'ouverture du grand puits, il lâchait tout à coup un des bouts de la corde, et l'outre ne heurtait plus que mollement la muraille opposée ; mais un faux pas, la corde lâchée une seconde trop tard, pouvaient précipiter l'ouvrier dans un abîme sans fond. Je regardai longtemps, avec une sensation pénible, ce

malheureux qui jouait ainsi sa vie à chaque quart d'heure du jour pour un modique salaire. Au milieu de ces ténèbres, de ce silence profond et si loin des rumeurs du monde, il me semblait voir en lui un de ces damnés de l'enfer de Dante accomplissant sans relâche un effrayant labeur.

Cependant l'outre était quatre fois descendue vide et quatre fois remontée pleine, c'est-à-dire qu'une heure entière s'était écoulée, et personne n'était venu. J'avoue qu'à la vue de ce puits immense qu'il me fallait remonter dans toute sa longueur, ma résolution avait faibli, et je pardonnais de bon cœur au vieux mineur son manque de parole, quand le câble du malacate apparut de nouveau dans l'ombre; une faible lueur se dessina en même temps le long des parois humides, et une voix dont l'accent ne m'était pas inconnu s'écria :

— Eh! l'ami, n'avez-vous pas avec vous un cavalier étranger qui m'attend pour remonter par le *tiro?*

J'avais à peine répondu que j'étais prêt, qu'un paquet tomba à mes pieds. Je défis machinalement la corde qui l'entourait. Le paquet ne contenait qu'une veste et un pantalon de laine grossière, un bâton de cuir et une espèce de tresse en fil d'aloès. Je me demandai avec effroi si ce pantalon et cette veste étaient

bien suffisants pour amortir une chute de douze cents pieds. Quant au bâton et à la courroie tressée, je n'en devinais pas l'usage. L'ouvrier qui travaillait près de moi me l'expliqua. Le vêtement de laine devait me préserver de l'eau qui jaillissait en pluie fine dans certains endroits du puits ; le bâton devait servir entre mes mains à empêcher le contact du corps avec le roc dans les oscillations du trajet, et la courroie à m'attacher au câble du malacate.

—Dépêchons, s'écria le guide invisible, nous n'avons pas de temps à perdre.

Je me couvris à la hâte des vêtements qui m'étaient destinés, j'attirai vers moi le bout du câble qui se balançait dans le vide, et je me mis à cheval dessus. Le péon passa deux fois autour de mon corps et sous mes jambes la sangle de corde de manière à me faire le siége le plus commode possible, en attacha fortement les deux extrémités le long du câble, et me mit le bâton de cuir entre les mains. Il avait à peine achevé, que je me sentis enlevé de la plate-forme par une force invisible, et je perdis pied ; je fis trois ou quatre tours sur moi-même, et, quand je revins de l'espèce d'étourdissement que cette brusque manœuvre m'avait causée, je flottais déjà suspendu sur le gouffre. Un peu au-dessus de ma tête, j'apercevais les jambes de mon

guide qui serraient fortement le câble. Bien qu'il portât une torche, je ne distinguai qu'imparfaitement son corps à demi nu, qui, à certains moments, se détachait sur les ténèbres luisant et cuivré comme du bronze florentin. Seules les paroles du mineur arrivaient distinctement jusqu'à moi.

— Suis-je bien attaché au moins? lui demandai-je en remarquant qu'aucun nœud, qu'aucune aspérité ne pourrait empêcher la courroie qui me retenait de glisser le long du câble.

— C'est probable, à moins toutefois que le péon n'ait eu quelque distraction, répondit le mineur avec un calme parfait; vous avez toutefois la ressource de vous retenir à la force des poignets.

J'étreignis avec une force surnaturelle le câble que mes deux mains pouvaient à peine embrasser.

— Et combien de temps dure l'ascension? poursuivis-je.

— Douze minutes habituellement, mais la nôtre durera au moins une demi-heure; c'est une attention que je n'ai eue que pour vous, qui aurez ainsi plus de temps pour observer les merveilles de la mine.

— Et n'est-il jamais arrivé malheur dans ces ascensions?

— Pardonnez-moi. Un Anglais qu'on avait mal atta-

ché s'est laissé choir du haut en bas, mais avec tant de discrétion, que mon compère qui le conduisait ne s'est aperçu de sa disparition qu'en arrivant à l'ouverture du puits.

Je jugeai superflu de faire de nouvelles questions. Quand j'eus calculé que cinq minutes s'étaient écoulées depuis la mise en mouvement du malacate, je me hasardai à regarder au-dessus et au-dessous de moi. Trois zones distinctes se partageaient le puits dans toute sa longueur. A mes pieds, une épaisse obscurité redoublait l'horreur du gouffre, dont l'œil ne pouvait sonder la profondeur; de blanches et chaudes vapeurs se dégageaient lentement du fond ténébreux et montaient en tournoyant jusqu'à nous. Autour de moi, la torche du guide éclairait de sa lueur fumeuse les parois verdâtres sillonnées par la pointe des piques et déchirées par les tarières. Dans la région supérieure, une colonne de brouillards que l'immensité teignait de bleu comme le ciel appuyait sa base sur la zone lumineuse qui nous entourait et voilait complétement la clarté du jour qui baignait son sommet. En ce moment, la machine s'arrêta, les chevaux reprenaient haleine; j'étreignis de nouveau le câble qui semblait se détendre, et je fermai les yeux pour échapper à la fascination de l'abîme.

— Cette halte est à votre intention, me dit le guide, je n'oublie pas que je vous ai promis une histoire, et je veux avoir le temps de vous la conter.

Sans attendre ma réponse, le mineur commença un récit dont les incidents de cette lente et périlleuse ascension ne firent que graver plus profondément les sombres particularités dans ma mémoire. L'attention que je prêtais au conteur prenait sa source dans l'inquiétude qui me faisait rechercher en ce moment une distraction à tout prix.

III

— Vous savez peut-être, reprit le mineur, que, dans le trajet de San-Miguel-el-Grande (1) à Dolores, le voyageur est forcé de traverser le Rio-Atotonilco. Dans

(1) San-Miguel-el-Grande est une petite ville près de Guanajuato, célèbre par ses manufactures de *surapes*, qui rivalisent presque avec celles de Saltillo. Dolores est un bourg plus célèbre encore pour avoir été le berceau de l'indépendance mexicaine.

a saison des eaux, cette rivière est inaccessible à celui qui n'en connaît pas les gués principaux. Elle a environ soixante *vares* de largeur à l'endroit où aboutit le chemin de San-Miguel. L'impétuosité du fleuve, le bruit sourd et imposant des vagues jaunâtres qui se précipitent entre des rives désertes, sont de nature à faire éprouver une terreur involontaire à celui qui doit traverser en cet endroit le Rio-Atotonilco. Sur la rive opposée, quelques cabanes de ramée, à moitié cachées par les plis du terrain, servent de retraite à une population misérable, qui ne vit guère que des bénéfices que lui procure la rivière quand les pluies l'ont gonflée. Les habitants de ces cabanes conduisent alors les voyageurs d'une rive à l'autre à travers des passages qu'ils connaissent. Souvent, à la vue de ces pauvres gens à moitié nus, qui errent sur le rivage et se jettent à l'eau, celui qui se préparait à traverser la rivière hésite et tourne bride. Une assez triste aventure prouve, en effet, qu'il faut craindre de placer sa confiance en des hommes auxquels l'espoir d'un modique salaire peut ne pas suffire. Il y a quelques années, un ancien mineur de Zacatécas, qu'une brouille avec la justice avait forcé de quitter la province, était venu s'établir parmi les *passeurs* du Rio-Atotonilco. Cet homme, que sa force athlétique et sa brutalité rendaient redoutable, était

signalé comme ayant la main singulièrement malheureuse. Une ou deux fois déjà, ceux qu'il s'était chargé de conduire avaient failli périr engloutis par les eaux du fleuve. Un soir enfin, par une nuit orageuse, se croyant seul et ayant aperçu un étranger sur le bord opposé du fleuve, le passeur traversa le gué pour aller lui offrir ses services. Il fut observé par un de ses camarades qui l'avait suivi, et qui, se voyant prévenu, resta caché derrière quelques touffes d'osier. Le passeur, après avoir traversé la rivière, y rentra bientôt, suivi du cavalier, dont il entraînait le cheval par la bride. Arrivé au milieu du fleuve, il monta en croupe derrière celui qu'il guidait, et, peu d'instants après, on entendit le bruit d'un corps qui tombait à l'eau. Un seul des deux cavaliers était resté en selle; on le vit prendre terre assez loin du hameau, puis se perdre dans les ténèbres. Le témoin du crime était un jeune homme que le passeur, quelques jours auparavant, avait brutalement frappé et qui cherchait depuis ce temps l'occasion de se venger. Cette occasion, il crut l'avoir trouvée; il se jeta dans la rivière, suivit le fil de l'eau qui emportait la victime, et parvint à ramener sur l'autre rive le corps d'un malheureux, qu'à sa tonsure et à ses vêtements il reconnut pour un prêtre. Presque aussitôt, succombant à la fatigue, il s'évanouit.

Quand il rouvrit les yeux, il faisait déjà grand jour, et le corps du prêtre avait disparu, emporté sans doute par des passants charitables. Le jeune homme ne se hâta pas moins d'aller faire sa déposition au village; mais les poursuites qu'on ordonna contre le passeur furent inutiles, car le misérable, et cela se comprend, s'était bien gardé de rester dans le pays.

Mon guide s'interrompit en ce moment. Comme si nous fussions arrivés dans la région des nuages, le brouillard impalpable que nous laissions sous nos pieds se convertissait insensiblement en une pluie fine et pénétrante. Le suintement des eaux, ainsi tamisées par la distance, me prouvait à quelle prodigieuse élévation au-dessus de nous elles s'échappaient du roc, et quel chemin il nous restait à faire. La vapeur condensée ruisselait sur le corps bronzé du mineur et faisait grésiller la torche. La machine s'arrêta de nouveau, et je sentis mon cœur se dérober dans ma poitrine, comme lorsque dans le tangage le pont d'un navire semble s'enfoncer sous les pieds. Une courte et terrible appréhension vint s'y joindre : j'avais cru sentir la courroie qui me retenait au câble se déplacer brusquement, et je fus pris d'un frisson convulsif.

— Glisseriez-vous par hasard? cria le mineur.

Puis, rassuré sans doute après avoir jeté un coup

d'œil sur moi et m'avoir vu toujours à la même distance de lui, il reprit avec son imperturbable sang-froid :

— Peu de temps après la disparition du *passeur*, sur lequel les bruits les plus étranges ne tardèrent pas à courir, un nouveau mineur vint prendre du service à Rayas qu'une dizaine de lieues sépare du Rio-Atatonilco. Il disait avoir fait son apprentissage dans l'état de Cinaloa, et sa bonne humeur et ses largesses (car il paraissait avoir d'autres ressources que sa paye journalière) lui gagnèrent bientôt l'amitié de tous ses camarades. Mon fils Felipe fut celui qu'il sembla distinguer entre tous. Il y avait cependant entre lui et Osorio (ainsi s'appelait le nouveau mineur) une dissemblance complète d'humeur et d'âge. Felipe était un rude travailleur, jaloux de la réputation qu'il s'était acquise, fier comme un mineur doit l'être, car nous n'avons pas besoin des anciens priviléges pour nous distinguer des autres : notre profession anoblit de droit celui qui s'y livre. Osorio, au contraire, qui avait le double de l'âge de Felipe, semblait ne travailler qu'à regret, et son temps se passait à râcler sa guitare ou à prêcher l'insubordination contre les *mandones* (surveillants). Cependant leur amitié aurait duré sans doute longtemps encore, si les deux amis n'étaient tombés amoureux de la même femme. C'était la première fois qu'ils avaient,

malgré leur intimité, un sentiment commun, et ce fut justement ce qui les brouilla. Ils continuèrent néanmoins, malgré quelques altercations, à courtiser la jeune fille chacun de son côté, car, quoiqu'elle préférât Felipe, elle ne laissait pas d'aimer la guitare et surtout la joyeuse humeur d'Osorio. Les fréquentes absences de ce dernier finirent toutefois par donner l'avantage à son rival. Ce fut, il ne faut pas l'oublier, pendant une de ces absences, que le bruit se répandit qu'on avait forcé les portes de la cathédrale de Guanajuato, et qu'un ostensoir d'or massif enrichi de pierreries avait disparu de l'endroit où il était enfermé. On fit d'inutiles recherches pour découvrir l'auteur de ce vol sacrilége, qui fut un sujet de consternation pour le clergé de la ville. En l'absence d'Osorio, Felipe avait fini, je vous l'ai dit, par obtenir la première place dans le cœur de la jeune fille que tous deux avaient courtisée. Les parents résolurent de la marier avec Felipe, c'était pour eux le meilleur moyen de couper court aux querelles des deux concurrents et de se mettre l'esprit en repos. On convint de faire les noces dans un court délai, et tous les amis des deux familles se réunirent chez la jeune fille pour célébrer les fiançailles. L'eau-de-vie et le *pulque* circulaient à profusion, des musiciens égayaient la fête, quand un incident inattendu

vint l'interrompre. Un homme se présenta au milieu des conviés ; cet homme était Osorio. On connaissait sa violence, et cette apparition consterna tout le monde. Felipe seul attendit froidement, le couteau à la main, l'attaque de son rival ; mais celui-ci, sans même porter la main à sa ceinture, s'avança au milieu des assistants en s'excusant de venir sans être invité ; puis, prenant la guitare d'un des musiciens, il s'assit sur un des barils de pulque et se mit à chanter un bolero de circonstance. Ce dénoûment imprévu causa d'abord une surprise générale, puis un redoublement de gaieté. La fête, un moment interrompue, se continua plus bruyante, et on ne se sépara qu'en se promettant de se réunir à huitaine.

Ici, une nouvelle pause du conteur me rappela au sentiment assez pénible de ma situation. Nous approchions insensiblement de l'orifice du *tiro*, le brouillard plus lumineux qui pesait sur nous me le faisait pressentir ; mais aussi, à mesure que nous nous élevions, la profondeur vertigineuse du gouffre se creusait davantage.

— Savez-vous à quelle hauteur vous êtes ici ? me cria le guide. A cinq fois et demie la hauteur des tours de la cathédrale de Mexico.

Et pour confirmer sans doute la désespérante exacti-

tude de ses paroles, il tira de sa ceinture une poignée d'étoupes et l'alluma à la flamme de la torche. Je ne pus m'empêcher de suivre d'un œil fasciné cette lueur qui descendit lentement comme un globe de feu, se rapetissa, s'amoindrit et ne parut plus bientôt dans le fond ténébreux que comme une de ces pâles et lointaines étoiles dont la lumière arrive à peine à la terre. La voix du mineur qui continuait son récit m'arracha à cette écrasante contemplation.

— A dater du jour où Osorio s'était montré aux fiançailles de Felipe, reprit le guide, mille piéges furent tendus au jeune homme par une main invisible. Le lendemain même, une mine éclata près de lui et le couvrit de débris de rocher. Une autre fois, la corde à laquelle il était suspendu, à une assez grande distance du sol de la galerie, cassa subitement. Ces tentatives ayant échoué, on tourna contre son honneur les efforts qu'on avait inutilement dirigés contre sa vie. De vagues insinuations tendirent à faire passer le pauvre Felipe pour le voleur sacrilége de l'ostensoir. Felipe hésita longtemps à reconnaître dans son ancien ami l'auteur de ces machinations. Ses yeux ne se fussent peut-être pas ouverts à l'évidence, si un jeune mineur, engagé depuis peu et qui épiait constamment Osorio, ne l'eût averti des piéges qu'on lui tendait. Felipe

résolut de se venger. La veille du jour où devait avoir lieu le mariage (car tout cela s'était passé en moins d'une semaine), Osorio et Felipe se rencontrèrent dans une des galeries souterraines de Rayas. Felipe reprocha à Osorio ses perfidies, et Osorio ne lui répondit que par des injures ; tous deux mirent le poignard à la main. Ils étaient seuls, nus tous deux ; leur *frazada* était leur unique bouclier. Osorio était plus robuste, Felipe était plus agile ; la chance devait être incertaine et le combat douteux. Tout à coup le jeune mineur dont je vous ai parlé se jeta inopinément entre les deux adversaires.

« — Si vous le permettez, dit-il à Felipe, ce sera moi qui châtierai ce spoliateur d'église, car j'ai sur lui des droits antérieurs aux vôtres.

« Osorio grinça des dents et se précipita sur le jeune mineur, qui se mit en défense. Les deux champions se disposèrent à combattre à la lueur de la torche de Felipe, devenu témoin, d'acteur qu'il était. Les *frazadas* une fois enroulées au bras gauche de chacun des adversaires, pour dissimuler leur feinte, le combat commença. Peut-être eût-il duré longtemps sans une ruse dont s'avisa le jeune mineur ; il se ramassa sur lui-même de manière à ce que la couverture qui pendait à son bras balayât le sol ; puis, derrière

le voile qui dérobait ses mouvements, il changea son couteau de main et porta à son adversaire dérouté une vigoureuse estocade (1). Osorio tomba. On le fit remonter tout sanglant dans un *costal* (2) par le grand puits. Le hasard voulut qu'un *padre* passât en ce moment près de la mine. On le pria de venir entendre la confession du blessé; mais à peine le prêtre et le moribond se furent-ils entrevus qu'un cri d'effroi échappa au *padre*. Le saint homme avait reconnu dans le mineur expirant le passeur du Rio-Atotonilco; Osorio avait reconnu dans le prêtre l'homme qu'il avait cru noyer, et qui avait échappé par une sorte de miracle à une mort presque certaine. Dès lors, et par les investigations de la justice, bien des mystères furent éclaircis. Le passeur du Rio-Atotonilco, le voleur sacrilége, le mineur de Zacatécas, celui de Rayas en un mot, n'étaient qu'un seul et même homme. Le *garrote* fit justice des crimes de ce misérable, et c'est sa main qu'on peut voir clouée à la muraille sur la grande place de Guanajuato. Il me reste à vous dire ce qu'il avint de Felipe. Cette reconnaissance

(1) *Estocade* veut dire ici coup d'estoc. Le poignard est trop en honneur parmi les gens du peuple mexicain pour n'avoir pas une foule de noms; selon les provinces, on l'appelle *estoque, verdugo, puñal, cuchillo, belduque, navaja.*

(2) Sac en toile de fil d'aloès.

providentielle de la victime et de l'assassin fit du bruit, et, quelques heures après, une demi-douzaine d'alguazils se présentèrent pour arrêter le mineur qui avait frappé Osorio. Un malheureux hasard voulut ce jour-là que Felipe eût quitté son travail plus tôt qu'à l'ordinaire. Je ne sais par quelle fatale méprise il avait été désigné comme le meurtrier d'Osorio, peut-être était-ce une dernière noirceur de ce misérable; toujours est-il que les alguazils venaient pour l'arrêter. Le jeune mineur s'était sauvé, et je n'ai pas besoin de vous dire que cet ennemi mortel d'Osorio était l'enfant insulté jadis par le passeur et témoin du crime commis sur les bords du Rio-Atotonilco. Si Felipe fût resté sous terre, les alguazils n'auraient pas osé se hasarder dans les galeries intérieures de la mine, car les mineurs n'eussent pas souffert cette atteinte portée à leurs *fueros*. Les alguazils aperçurent le jeune homme dans une des cours qui séparent les bâtiments d'exploitation; ils se mirent à sa poursuite. Felipe vit qu'il était perdu; il voulut au moins mourir en digne mineur, et sans avoir été flétri par le contact d'un alguazil. Arrivé hors d'haleine près du puits où nous sommes en ce moment :

« — Je ne serai pas déshonoré comme un vil lepero,

s'écria-t-il ; un mineur est plus qu'un homme, c'est l'instrument dont Dieu aime à se servir.

« Puis, la figure pâle, les yeux étincelants, il s'élança d'un bond par-dessus la balustrade du puits et disparut dans le gouffre qui s'ouvre à présent sous vos pieds. »

Le mineur se tut ; sa torche pâlissait, déjà j'apercevais vers le haut du puits la lumière du jour, vague encore comme les premières lueurs crépusculaires. Encore sous l'impression terrible du récit que je venais d'entendre, une sorte de gémissement rauque me fit tout à coup tressaillir.

— Il y a bientôt dix ans, dit le mineur d'une voix sourde, que Felipe s'est précipité. Bien des fois je suis remonté par le puits qui l'a englouti, et ce n'a jamais été sans éprouver l'envie de trancher ce câble.

Et l'insensé brandissait un couteau formidable, comme s'il se fût préparé à exécuter sa folle menace. Je voulus crier à l'aide ; mais comme dans un rêve effrayant la terreur étouffa ma voix, mes mains même se refusèrent à serrer le câble : à quoi bon ? le câble n'allait-il pas être tranché au-dessus de ma tête ? Je jetai un douloureux regard sur le pâle rayon de jour qui teignait les parois verdâtres, je prêtai l'oreille aux bruits vagues qui m'annonçaient que nous approchions du séjour des vivants. Ce jour grisâtre me paraissait si

beau! ce murmure confus me semblait une si douce harmonie! En cet instant, un tonnerre souterrain retentit sous mes pieds; la mine sembla mugir par toutes ses bouches comme un volcan qui gronde. L'air refoulé s'engouffra dans l'immense siphon, un souffle puissant tordit le câble comme un fil de soie, et, nous secouant comme le vent secoue les atomes lumineux qui nagent dans un rayon du soleil, nous heurta violemment contre les parois du puits. La torche s'éteignit, mais j'eus encore le temps de voir le terrible couteau échapper aux mains du mineur et tomber en tournoyant dans le vide.

— *Cascaras!* un couteau neuf de deux piastres! s'écria une voix que je reconnus cette fois pour celle de Fuentes.

J'eus à peine prononcé ce nom, qu'un bruyant éclat de rire retentit au-dessus de moi. C'était Fuentes, en effet, qui venait de me servir de guide et de jouer le rôle du vieux mineur en comédien consommé. L'empressement que j'avais mis à me séparer de lui l'avait piqué au vif, et cette mystification était sa vengeance.

— Savez-vous, seigneur cavalier, continua-t-il, que vous n'êtes pas facile à effrayer? Dans une circonstance qui aurait fait jeter les hauts cris au plus brave, vous n'avez pas daigné seulement crier à l'aide.

— Je suis fait ainsi, repris-je avec une effronterie devant laquelle il dut s'avouer vaincu, et vous en êtes pour vos ridicules efforts.

Le malacate s'était arrêté, et cette fois pour la dernière, notre ascension était enfin terminée. Desiderio fut détaché le premier, et j'attendis mon tour dans une fiévreuse anxiété. Quand on eut délié la courroie qui me retenait au câble, j'eus besoin de toute ma volonté pour résister à un vertige éblouissant; je sentais ma force à bout. Je foulai bientôt enfin la terre avec un ineffable sentiment de bien-être; jamais le soleil ne m'avait paru si beau, si resplendissant que ce jour-là.

Dans l'intervalle qui s'écoula jusqu'au moment où, d'après les ordres de Fuentes, on nous ramena nos chevaux, celui-ci, tout en revêtant le fastueux costume qu'il avait dépouillé pour jouer son rôle, gardait un silence que je ne voulus pas troubler. J'avais mis déjà le pied à l'étrier, quand un vieillard s'approcha de moi. J'eus peine à reconnaître, sous un costume qui ne le cédait guère en richesse à celui de Fuentes, le vieux mineur que j'avais vu nu et agenouillé près de l'autel.

— Vous me pardonnerez de vous avoir manqué de parole, me dit-il, mais le devoir que j'avais à remplir m'a retenu plus longtemps que je ne pensais. Vous

avez dû entendre l'explosion de la mine, il y a une demi-heure à peine?

— C'est vrai, lui dis-je; on m'a raconté aussi une bien lugubre histoire!...

— L'enfant a bien fait, reprit le vieux mineur en se redressant avec orgueil; vous pourrez dire dans votre pays que les mineurs sont une race à part, et qu'ils savent préférer la mort au déshonneur.

J'avais vu les chercheurs d'or de l'État de Sonora, j'avais admiré l'espèce de grandeur qui relevait leur physionomie, car tout, dans le désert, prend de plus larges proportions; mais, au sein des villes, le type du mineur perdait à mes yeux bien du prestige. Le caractère fantasque et indéfinissable de Fuentes, l'immoralité de Planillas, avaient causé ce désenchantement. Le récit que je venais d'entendre, en même temps qu'il complétait mes notions sur une caste à part, me prouvait cependant que le mineur n'avait pas tout à fait dégénéré : les vices de Planillas, les travers de Fuentes, comme les ombres d'un tableau, disparaissaient devant la figure austère du vieillard stoïque qui me laissait pour adieu de si fières paroles, et j'oubliais Osorio pour ne plus me souvenir que de Felipe.

IV

Je crus le moment enfin arrivé de prendre congé de Fuentes, à qui je gardais une rancune d'autant plus profonde, que l'amour-propre m'ordonnait de la lui cacher.

— Eh quoi ! me dit-il, n'allez-vous pas à la ville? J'y vais aussi, et vous trouverez bon, j'espère, que je vous accompagne.

Nous partîmes. Le soleil baissait, et il était douteux que nous pussions atteindre Guanajuato avant la tombée de la nuit. Pendant le trajet, Desiderio ne cessa de m'entretenir de l'excellence de sa profession et des faits et gestes des mineurs ; mais cette fois je gardais un silence obstiné, maudissant le fâcheux dont je ne pouvais me défaire. Tout à coup Fuentes s'interrompit et se frappa le front.

— *Voto al demonio!* s'écria-t-il. Depuis deux heures que je l'avais oublié, le pauvre diable est capable d'être mort sans m'avoir attendu !

— De qui parlez-vous?

— Eh ! parbleu ! du pauvre Planillas.

Presque en même temps, Fuentes avait mis son cheval au galop, et, quoique l'occasion fût unique pour lui fausser compagnie, la curiosité me fit galoper à sa poursuite. Quand nous fûmes arrivés non loin de l'endroit où nous avions rencontré Planillas assis sur le cadavre de sa mule tant regrettée, Desiderio s'arrêta et fit un geste de surprise. Je le rejoignis bientôt.

— Mais je ne vois personne, lui dis-je.

— Ni moi non plus, et c'est ce qui m'étonne. Au fait, il se sera lassé de m'attendre ; c'est mal à lui, et une autre fois je ne le croirai plus. Cependant il est plus probable que quelque passant charitable l'aura ramassé, car il avait d'excellentes raisons pour m'attendre ici jusqu'au jugement dernier.

— Mais enfin que lui est-il arrivé ?

— Voyez, répondit Fuentes en me montrant à quelques pas de nous la terre souillée de sang, et plus loin la mule morte dont les vautours s'apprêtaient à faire curée.

Le mineur ajouta qu'après m'avoir quitté, il était revenu sur ses pas pour éclaircir certains soupçons que lui avait inspirés la moralité bien connue de Planillas. Ne trouvant plus à l'endroit où il l'avait laissé ni lui ni la mule qu'il regrettait si tendrement, il avait suivi leurs traces, et, arrivé à l'endroit où nous nous

trouvions, il avait rencontré le pauvre Florencio baigné dans son sang. Il avait appris alors toute la vérité de la bouche du mourant. La mule que Florencio et son compagnon entraînaient dans un endroit écarté était bien morte, il est vrai, dans l'*hacienda de platas;* mais Florencio ne l'avait jamais vue jusqu'à ce jour, et le motif de sa tendre sollicitude était que ses flancs recélaient le produit d'un vol considérable de blocs d'argent que Planillas y avait cachés pour échapper à la visite ordinaire du commis. Le stratagème avait réussi; toutefois, au moment de partager entre eux, après avoir traîné plus loin encore le cadavre de l'animal, les deux complices s'étaient pris de querelle, et le résultat de cette rixe avait été que Planillas s'était vu dépouillé du produit de son vol après avoir reçu deux coups de couteau qui l'avaient mis à mal.

— Vous devinez le reste, continua Fuentes. Je n'ai pu m'empêcher d'accorder d'abord à son triste état tous les regrets d'un cœur ému, et je m'en allai en lui promettant de lui envoyer du secours; puis, je ne sais comment cela s'est fait, je n'ai plus pensé du tout à ce pauvre Planillas.

Fuentes avait raison de ne pas vanter son second mouvement; quant à cette dédaigneuse indifférence pour la vie humaine, j'en avais vu trop d'exemples au

Mexique pour être encore à m'en étonner. Je regagnai tristement Guanajuato, toujours en compagnie de Fuentes, qui ne manqua pas de me faire arrêter sous l'auvent où était exposée la main du voleur sacrilége. La vue de ce monument d'une justice barbare me rappela une invraisemblance dans le récit du mineur.

— Si j'ai bien compris, lui dis-je, des trois personnages qui assistèrent au duel entre Osorio et le jeune mineur, deux sont morts sans avoir pu rien révéler à ce sujet, et le troisième s'est enfui. Comment donc avez-vous su si positivement des détails que personne n'a pu conter?

— D'une manière bien simple, reprit Fuentes; j'avais oublié de vous dire que c'est moi-même qui ai tué Osorio; c'est moi qui avais été le témoin de la scène nocturne du Rio-Atotonilco. Ne vous hâtez pas trop cependant, seigneur cavalier, de voir en moi un spadassin sans cœur, comme ce don Tomas si bien surnommé *Verdugo*. J'ai donné, il est vrai, plus d'un coup de poignard dans ma vie, mais au Mexique il faut bien savoir se faire un peu justice soi-même. N'avez-vous pas été aujourd'hui au moment de tuer un homme? et pouvez-vous dire qu'un pareil moment ne reviendra pas, si vous vous retrouvez jamais en face de celui que, ce matin, vous avez voulu frapper?

Je frémis à cette rude apostrophe, qui me rappelait clairement le danger que je courais en restant plus longtemps à Guanajuato. L'homme contre qui j'avais proféré ce jour-là même une menace de mort était, je n'en pouvais plus douter, le redoutable assassin de don Jaime. On comprend que je ne me retrouvai pas sans quelque satisfaction devant la porte de mon hôtellerie.

— Ah ! c'est ici que vous êtes descendu, dit Fuentes en me serrant la main ; je suis bien aise de le savoir ; j'irai vous prendre demain, et nous passerons encore ensemble une bonne journée.

— Soit, lui dis-je, à demain.

Nous nous séparâmes, et je rentrai dans l'auberge. Mon valet Cecilio m'attendait avec autant d'impatience pour le moins que de curiosité. Depuis longtemps il s'était trouvé forcément initié à tous les détails de ma vie, mais rarement il avait eu à me suivre au milieu d'un dédale de plus désagréables surprises. J'interrompis ses questions en lui donnant l'ordre de seller nos chevaux à minuit, car j'étais bien aise d'échapper à Fuentes et surtout aux embûches de don Tomas.

— Désormais, lui dis-je, nous ne voyagerons plus que de nuit ; c'est meilleur pour la santé.

Marchant la nuit et dormant le jour, je me flattais

avec raison de déjouer toutes les poursuites; cependant, peu à peu enhardi par le succès, je rentrai dans les usages ordinaires, et, quand je me retrouvai à la venta d'Arroyo-Zarco, je n'y arrivai que dans l'après-midi, c'est-à-dire après avoir dormi toute la nuit à San-Juan-del-Rio et avoir marché presque tout le jour. Dans cette dernière partie d'un voyage qui touchait à sa fin, de tristes souvenirs s'étaient représentés en foule à mon esprit. Dans la plaine, dans la venta, tout me retraçait la présence de don Jaime. Ce fut en rêvant à cette jeune existence sitôt tranchée que je me trouvai, presque sans y penser, ramené dans le même endroit où je l'avais rencontré assis tristement à son foyer. De tant de rêves d'amour et de fortune que restait-il? Un cadavre à cent lieues de là; sous mes yeux des tisons épars, un terrain noirci, une cendre froide que le vent de la plaine balayait et dispersait au loin. L'heure du souper arrivée, j'allai chercher quelque distraction, sinon à la table commune, du moins dans la pièce où tous les voyageurs (et ils étaient nombreux ce jour-là) vont prendre leurs repas. C'était, comme quinze jours auparavant, une réunion disparate de toutes les classes de la société mexicaine, mais je n'avais plus un but à poursuivre comme alors, et je m'assis à l'écart après n'avoir jeté autour de moi qu'un

coup d'œil distrait. J'étais, depuis quelques instants, livré à d'assez pénibles réflexions sur cet isolement souvent si cruel qui attend l'étranger dans les pays habités par la race espagnole, quand la voix perçante de l'hôtesse prononça presque à mes oreilles un nom qui me fit tressaillir.

— Seigneur don Tomas, s'écria-t-elle, voici l'étranger qui vous cherchait il y a quinze jours, et dont je vous parlais tout à l'heure.

Je me levai vivement, et, dans l'homme que venait d'apostropher l'hôtesse, je reconnus celui que l'instinct m'avait déjà désigné, le sinistre compagnon de Planillas. Un frisson me parcourut tout le corps, et je regrettai presque de ne plus être suspendu au-dessus du gouffre de Rayas. Je promenai mon regard sur les assistants, et je ne reconnus de tous côtés que cette indifférente curiosité prête à accueillir de la même façon un dénoûment comique ou sanglant. Presque aussitôt, et sans que j'eusse pu l'éviter, je me sentis étreint entre deux bras nerveux. Je subissais l'odieuse accolade du bravo. Je me dégageai assez brusquement, mais il ne parut pas s'apercevoir de la répulsion qu'il m'inspirait.

— Ah ! s'écria-t-il avec une rare impudence, que je suis heureux de rencontrer ici un cavalier qui a gagné

toute ma sympathie ! Quoi ! vous me cherchiez? En quoi donc puis-je vous rendre service?

— Un malentendu, je l'espère du moins, m'avait fait désirer de vous voir; mais, si vous n'avez pas oublié votre visite à la *Secunda Monterilla* (1), vous vous rappellerez aussi le but qui vous y amenait.

— C'est donc vous qui demeurez là? Alors vous pouvez vous vanter de m'avoir fait faire plus de deux lieues à votre recherche.

— J'en ai fait deux cent quarante pour vous rencontrer, repris-je, et vous êtes en reste avec moi.

Le bravo me répondit avec ce même rire contraint qui m'avait abusé une première fois.

— Je cherchais un étranger avec lequel on m'avait prévenu que je devais avoir affaire, et une erreur, que je reconnus bientôt, m'avait seule conduit chez vous; mais je vous connais maintenant, seigneur cavalier, et je ne serai plus exposé à commettre quelque nouvelle bévue. Je n'ai besoin de voir les gens qu'une fois, et je n'oublie plus leur figure, fût-ce au bout de vingt ans.

Ces derniers mots furent accentués de façon à ne me laisser aucun doute sur la signification menaçante d'un pareil aveu. Je gardai le silence, mais le bravo sembla

(1) C'est le nom d'une des principales vues de Mexico.

s'être repenti d'avoir ainsi trahi son ressentiment. Il reprit d'un ton de brusque gaieté et en se retournant vers l'hôtesse :

— Holà ! *patrona*, vous avez sans doute servi les meilleurs morceaux à ce cavalier que je tiens en estime toute particulière ?

— J'ai parfaitement soupé, interrompis-je, et je n'ai qu'à me louer de notre hôtesse, mais je n'ai plus faim.

— Eh bien ! nous boirons alors à notre rencontre inespérée. *Patrona*, apportez-nous une bouteille d'eau-de-vie de Catalogne.

J'étais fort embarrassé pour décliner cette repoussante invitation, que la prudence me faisait un devoir d'accepter, quand une intervention amicale et bien inespérée vint mettre un terme à mon hésitation. C'était le capitaine ou plutôt le lieutenant don Blas P***, à qui l'on donnait par courtoisie le titre de capitaine, qui se leva de table à son tour et vint me souhaiter la bienvenue.

— Vous serez des nôtres, je l'espère, capitaine ? reprit le bravo.

Le lieutenant accepta sans façon ; mais, enhardi par sa présence, je refusai formellement l'invitation.

— Je suis harassé, ajoutai-je, et je me retire de ce

pas dans ma chambre. Capitaine don Blas, si votre itinéraire est le même que le mien, je serai fort heureux de profiter de votre compagnie, et nous ferons route ensemble au point du jour vers Mexico.

Don Blas s'excusa de ne pouvoir accepter ma proposition, alléguant que certaines affaires très-sérieuses le retiendraient toute la journée du lendemain dans les environs ; puis il s'assit en face de don Tomas, devant qui l'hôtesse avait placé la bouteille d'eau-de-vie de Catalogne.

— Adieu, seigneurs cavaliers, repris-je alors ; je souhaite que vous dormiez aussi tranquillement que je vais le faire moi-même.

Je payai ma dépense, et, déguisant ma retraite précipitée sous un air de fierté, je quittai la salle à pas comptés, tandis que le bravo suivait mes mouvements d'un regard oblique. Je regagnai ma chambre, plus soucieux des prévenances de don Tomas que je ne l'eusse été de sa colère. Je trouvai Cecilio, qui m'attendait en ronflant sur les selles de nos chevaux.

— Écoute, lui dis-je en l'éveillant, tu vas seller les chevaux tout de suite et sans bruit ; une fois sellés, tu les conduiras tous deux par la bride derrière la venta, où tu m'attendras ; d'ici à un quart d'heure, j'irai te rejoindre.

Un quart d'heure s'était à peine écoulé, en effet, quand je quittai furtivement l'hôtellerie. Cette fuite silencieuse et triste ne ressemblait guère à celle dont j'avais si gaiement, quelques jours auparavant, partagé les périls avec don Jaime. Je n'ai pas besoin de dire que nous franchîmes plus rapidement encore qu'au départ la distance qui sépare Arroyo-Zarco de Mexico; seulement les rôles étaient changés. L'homme devant qui je fuyais était celui-là même que j'avais poursuivi si longtemps sans relâche. C'était un dénoûment assez bouffon à une aventure tristement commencée, et, grâce au ciel, ce dénoûment ne fut suivi d'aucun tragique épilogue.

TROISIÈME SÉRIE.

LE CAPITAINE DON BLAS

ET

LA CONDUCTA DE PLATAS.

I

Le jour approchait où j'allais quitter Mexico pour gagner Vera-Cruz et de là l'Europe. J'en étais à me consulter sur le mode de transport dont je devais faire choix. Depuis quelques années déjà, une entreprise américaine avait, dans plusieurs directions, établi un service de diligences; déjà aussi des chariots de bagages faisaient concurrence sur presque toutes les routes aux pittoresques caravanes des *arrieros*. Devais-je sacrifier mes habitudes de pèlerin solitaire au plaisir de faire en quatre jours le trajet de Vera-Cruz à Mexico? Il fallait dès lors renoncer à l'hospitalité de la *venta* si douce après une longue marche, à la sieste sous l'ombre des arbres, à l'intimité du cheval et du cavalier, à tout l'imprévu du voyage. Je n'avais pu voir, je l'avoue, sans quelque répugnance cette innovation étrangère qui ne mettait plus Vera-Cruz qu'à quatre journées de Mexico. Je sentais que, sous l'influence de communications plus rapides, l'ancienne

physionomie du Mexique devait tendre à s'altérer. J'en gémissais comme un antiquaire qui voit une médaille rare, profanée par des mains indiscrètes, perdre chaque jour quelques traits de son effigie. Un danger très-sérieux avait d'ailleurs été la conséquence de l'établissement du nouveau mode de transport au Mexique. Des bandes de hardis voleurs avaient exploité l'innovation à leur manière, et ne laissaient passer aucune diligence sans lui faire subir l'outrage de leurs rapines. Le souvenir de mes anciennes relations avec les *salteadores* mexicains, si courtois d'ordinaire pour le voyageur peu chargé de bagage, me rendait plus désagréable encore la perspective d'une pareille humiliation. La nécessité d'acquitter ce triste péage effaçait pour moi, je l'avoue, tous les autres inconvénients, même celui de passer plusieurs jours sur les banquettes d'une étroite voiture, traînée à toute vitesse par quatre chevaux indomptés, au milieu des accidents d'un terrain défoncé par les pluies ou hérissé de pierres.

Un incident bien simple vint mettre fin à mes irrésolutions. Le commerce de Mexico, profitant d'un de ces moments de tranquillité si rares dans la république, expédiait à Vera-Cruz un riche convoi d'argent (*conducta de platas*). Les muletiers chargeaient dans la

vaste cour de l'une des maisons de la rue de la Monterilla, où j'étais logé, les sacs de piastres enfermés dans de petites caisses en bois (1). Le spectacle de ces préparatifs avait attiré devant la maison un grand nombre de curieux parmi lesquels je me trouvais. A mesure que les mules dûment bâtées et sanglées avaient reçu leur précieuse charge, elles se groupaient instinctivement toutes ensemble dans un des coins de la cour. Une vingtaine de *mozos de mulas* (valets de mules) juraient sur tous les tons en accomplissant leur besogne; sous le vestibule de la porte cochère, à l'entrée du bureau, l'*arriero* achevait de signer ses derniers connaissements, tout en invoquant la Vierge et les saints pour l'heureux succès de son voyage, et en s'interrompant à chaque instant pour gourmander ses aides. Dans la rue, la populace contemplait avec des yeux avides les deux millions environ exposés à toutes les chances d'une route longue et périlleuse, et la plupart de ces spectateurs en haillons ne prenaient pas la peine de dissimuler leur ardente convoitise.

— *Canario!* disait un *lepero* en cachant sous une couverture en lambeaux les balafres qui sillonnaient

(1) Chaque *talega*, ou sac de 1,000 piastres, pesant environ 60 livres françaises, une mule porte d'ordinaire de quatre à six sacs, soit 240 ou 360 livres dont le poids équivaut à 20,000 et à 30,000 francs.

sa poitrine, si j'avais seulement un cheval comme celui qu'a ce cavalier entre les jambes!

Le *lepero* désignait de l'œil un *ranchero* au teint basané qui montait un cheval noir comme le jais. L'animal, comprimé par son cavalier, jetait à droite et à gauche, en mâchant son frein, des flocons d'écume. Je ne pus m'empêcher d'admirer la beauté du cheval et de remarquer en même temps l'insouciance du cavalier, qui semblait ne contenir sa monture que par cette force d'une volonté inflexible, qualité distinctive de l'écuyer mexicain.

— Eh bien! que ferais-tu, Gregorito, mon ami? demanda au lepero un de ses compagnons.

— *Canario!* j'accompagnerais la *conducta* jusqu'à un endroit de la route que je connais, et, quoiqu'il soit mal de se vanter, j'aurais bien du malheur si une ou deux charges ne faisaient pas complétement mon affaire.

— Une ou deux charges! reprit l'autre d'un air de surprise.

— Oui, trois charges au plus; j'ai toujours été dépourvu d'ambition, mais ce gaillard-là me paraît encore moins ambitieux que moi.

Le *ranchero* ne laissait effectivement tomber, en apparence du moins, que des regards de dédain sur le

convoi, et, quelles que pussent être ses pensées, il eût été difficile de surprendre sur son impassible figure une autre expression que celle d'une indifférence complète.

Cependant un escadron de lanciers, destiné à servir d'escorte, avait peine à défendre l'entrée de la cour assiégée par tous ces spectateurs, dont Gregorito n'était que l'un des plus modestes dans l'expression de ses désirs. Les banderoles rouges qui flottaient au fer des lances ajoutaient un trait de plus au tableau mouvant de cette foule. Enfin le chargement se termina, la dernière mule sortit de la cour, et le détachement se mit en marche pour accompagner le convoi. Peu à peu la foule s'écoula, et il ne resta plus bientôt de tous les curieux que le *ranchero,* qui semblait compter les mules l'une après l'autre, et regarder avec attention chacun des *mozos* en particulier. Enfin le *ranchero* parut vouloir s'éloigner à son tour. Le *lepero* Gregorito s'approcha de lui au même instant pour lui demander la permission d'allumer sa cigarette à la sienne. Une conversation à voix basse et très-animée s'engagea entre les deux hommes; mais je ne me préoccupai pas d'un incident qui me parut insignifiant, et je pris le parti de rentrer à mon logis.

La vue de ce convoi avait fait naître en moi une idée

que je voulais mettre sans retard à exécution. Le départ de la *conduite,* à l'escorte de laquelle je pouvais me joindre, m'offrait une occasion unique, non-seulement d'échapper aux ennuis de la diligence, mais de satisfaire une dernière fois ma curiosité de voyageur, en explorant, avec toute sécurité et à petites journées, le long parcours de Mexico à Vera-Cruz. Les mules de charge ne voyageant que très-lentement, il devait m'être facile de les rejoindre à quelques lieues de Mexico, grâce à la vitesse éprouvée de mon cheval, même en me réservant deux jours pour prendre congé de mes amis. Je me mis en toute hâte à faire mes dispositions de départ. Il fallait d'abord trouver un cheval pour mon valet. Deux fois surmenée pendant de longues traites en poursuivant et en fuyant le *bravo,* sa monture avait succombé à la fatigue quelques jours après notre arrivée à Mexico : je chargeai Cecilio de la remplacer. Quant à mon propre cheval, un de ceux que j'avais ramenés de l'hacienda de la Noria, ce noble animal justifiait parfaitement le nom de *Storm* (1) que je lui avais donné ; la vigueur qu'il avait puisée dans les déserts le mettait en état de supporter les plus rudes travaux.

(1) Mot anglais qui signifie ouragan, tempête.

Cecilio se mit aussitôt en devoir de faire son acquisition. Je lui avais recommandé d'y mettre toute l'économie désirable, et le drôle ne se conforma que trop scrupuleusement à mes instructions. Au bout de quelques heures, il vint m'annoncer qu'un *picador* de ses amis allait lui amener un cheval qui remplissait toutes les conditions requises. Bientôt, en effet, je vis entrer dans la cour, tête basse et à pas lents, un pauvre cheval au poil d'un jaune fauve, échappé sans nul doute, dans la dernière course, aux cornes des taureaux du cirque. Je me récriai fort quand le picador eut l'effronterie de me demander dix piastres pour cette bête efflanquée ; mais enfin j'étais pressé, et puis, à part le trajet qu'il me fallait faire pour rejoindre la *conducta,* je ne devais voyager qu'à petites journées. Le picador et Cecilio, voyant mon impatience, s'entendirent pour vanter à tour de rôle les qualités cachées du cheval dont l'aspect était si piteux, et je comptai au maquignon une somme que mon honnête valet partagea sans doute avec lui.

Tous ces préparatifs terminés, je fixai mon départ au lendemain matin; mais une série d'événements imprévus devait retarder de plusieurs jours l'accomplissement de mon projet. Le moment d'expédier à Vera-Cruz le riche convoi d'argent que je m'étais pro-

mis d'escorter paraissait avoir été mal choisi. Une sourde inquiétude pesait sur les esprits. Des symptômes alarmants annonçaient une tourmente politique. Le lendemain même du jour où la *conducta* avait quitté Mexico, on en était à regretter qu'un convoi de deux millions fût exposé, en de pareilles conjonctures, aux hasards d'une longue route, et les circonstances, il faut bien le reconnaître, justifiaient assez ces craintes.

De retour d'un exil employé à parcourir l'Europe et à chercher dans de studieux loisirs l'oubli des malheurs de son pays, le général don Anastasio Bustamante occupait alors la présidence. Si le désintéressement et la probité, unis à un ardent patriotisme, suffisaient pour gouverner un grand État, Bustamante eût été l'homme qu'il fallait au Mexique. Comme presque tous les généraux qui se sont partagé le pouvoir dans la république mexicaine, c'est dans la guerre de l'indépendance qu'il avait fait ses premières armes. Ami et partisan dévoué de l'empereur Iturbide, il avait hautement blâmé l'ingratitude de Santa-Anna, qui avait commencé sa carrière militaire en se révoltant contre celui qui l'avait tiré de l'obscurité. Ce fut le commencement de cette inimitié personnelle qui subsiste encore entre les deux généraux. A l'époque où je me trouvais à Mexico, Santa-Anna ne pouvait pardonner au général

Bustamante de l'avoir emporté sur lui pour la présidence. Depuis trois ans, Bustamante venait de traverser de dangereuses épreuves. Deux années s'étaient à peine écoulées depuis la prise de Vera-Cruz par les Français, et déjà le dénûment du trésor public avait contraint le congrès de frapper l'importation d'un droit additionnel de quinze pour cent. Le commerce souffrait avant l'adoption de cette mesure : la décision du congrès ne fit qu'augmenter sa souffrance. Le malaise général amena des murmures qui, au dire de tous les hommes familiarisés avec la marche des mouvements politiques au Mexique, pouvaient être dangereusement exploités par les adversaires du gouvernement. Les événements ne tardèrent pas à confirmer la justesse de ces fâcheuses prévisions.

On se souvient peut-être d'un certain lieutenant don Blas, que j'avais rencontré à la *venta* d'Arroyo-Zarco, et que j'avais laissé attablé avec le *bravo* don Tomas Verduzco. Quelques relations, assez négligemment suivies avec cet officier, ne l'eussent guère rappelé à ma mémoire, sans les rapports mystérieux qui semblaient exister entre lui et un homme dont j'avais toute raison de me défier. Depuis ma dernière rencontre avec don Tomas, j'étais sous l'obsession d'une crainte que ne justifiaient que trop les antécédents connus de ce misé-

rable J'avais cru devoir prendre quelques précautions contre une attaque qui devait, selon toute apparence, s'envelopper de ténèbres. Je n'avais eu, du reste, pour me conformer aux règles de la plus stricte prudence, qu'à modifier assez légèrement la consigne de la maison que j'occupais, tenue en tout temps, par habitude comme par nécessité, sur le pied d'une place de guerre. Le portier était un vieux soldat de l'indépendance, honnête et probe, qui ne montrait jamais plus de vigilance que lorsqu'il était ivre. Il en résultait que la maison était on ne peut mieux gardée. J'étais, il est vrai, la première victime de cet excès de précaution, car ce n'était jamais sans une extrême difficulté que je parvenais à faire décrocher, pour me livrer entrée à moi-même, la chaîne de fer qui retenait les battants de la porte cochère.

L'*Angelus* venait de tinter à toutes les églises de Mexico, quand, pour la dernière fois, à ce que je croyais, je traversai les rues à cheval, de retour d'une promenade au Paseo. Le jour était tombé au moment où je regagnais mon logis, et je n'y fus introduit qu'après un pourparler plus long que d'habitude avec le vieux gardien de la porte. Appuyé contre la muraille pour se maintenir en équilibre et sauver les apparences, le brave homme, sa baïonnette à la main, se con-

tenta de me montrer du doigt un soldat qui, assis sur un des bancs de pierre du vestibule, se leva avec empressement à mon approche. Un shako sans visière, et trop petit pour la tête qu'il couvrait, se balançait sur une chevelure longue et emmêlée comme la crinière d'un lion. Un uniforme d'un drap grossier et un pantalon aussi démesurément large que le shako était exigu, des souliers dont l'empeigne entr'ouverte donnait passage aux doigts du pied, une figure d'un rouge cuivré, dénotaient dans cet homme un lepero arraché par la *presse* aux loisirs du trottoir. Néanmoins un certain air picaresque et arrogant annonçait qu'il n'était pas sans avoir conscience de sa profession et de la splendeur de son accoutrement militaire. Le soldat me tendit une lettre, en me disant qu'en sa qualité d'*asistente* du lieutenant don Blas, c'était de sa part qu'il venait. Je reconnus en effet l'écriture du lieutenant; la lettre était ainsi conçue :

« Mon cher ami,

« J'ai lu avec attendrissement, dans le roman français que vous m'avez prêté un jour, l'histoire de deux amis qui s'aidaient au besoin de la bourse et de l'épée. Aujourd'hui j'ai besoin de votre bourse, et vous prie de remettre au porteur, qui a toute ma confiance, une

once d'or que je vous rendrai à la première occasion. Je puis vous affirmer que ce sera un service dont le pays vous saura gré, aussi bien que votre dévoué serviteur et ami,

« Q. S. M. B. (1),

« BLAS P***.

« *P. S.* Réflexion faite, si vous pouviez m'apporter l'once d'or vous-même, ce serait plus sûr, et, pour imiter le dévouement des amis dont l'histoire m'a si vivement ému, je vous offre mon épée. »

Je pensais, comme le lieutenant, que l'once d'or arriverait plus sûrement jusqu'à lui, si je la lui portais moi-même.

— Où est votre officier? demandai-je au soldat qui attendait la réponse.

— A la barrière de Guadalupe.

— Il est fâcheux, dis-je, que l'*Oracion* ait sonné, car on ne peut plus traverser la rue à cheval.

— Si c'est, comme m'en a prévenu mon capitaine, l'intention de Votre Seigneurie de m'accompagner, répondit le messager, mon capitaine m'a bien recommandé de la prier de venir à pied.

(1) *Que sus manos besa*, qui baise ses mains.

En dépit de l'honneur qui devait résulter pour moi d'un service rendu à la nation mexicaine, je ne pouvais me dissimuler que, dans cet échange chevaleresque de bourse et d'épée, le mauvais lot était de mon côté. Cependant le désir d'apprendre de la bouche de don Blas jusqu'à quel point je devais craindre le ressentiment du bravo que le hasard pouvait encore me faire rencontrer, me détermina à ne pas laisser échapper cette occasion. Je ne pris que le temps de jeter un manteau sur mes épaules, de cacher des armes sous mes habits, et je suivis le soldat. J'eus soin toutefois, en traversant la ville, qui devenait plus déserte à mesure que nous approchions des faubourgs, de marcher de préférence dans le milieu de la rue, de manière à voir venir tous ceux qui s'avanceraient vers moi, et à éviter les embuches que pouvaient cacher les inégalités des murailles. J'arrivai ainsi sans encombre, riant parfois de mes terreurs, parfois tressaillant à des bruits soudains, jusqu'à la *garita* (barrière) de Guadalupe. La nuit était des plus sombres, et les pluies de juillet (nous étions dans la première quinzaine du mois) s'annonçaient déjà par une brume pluvieuse qui rendait le pavé glissant.

— Y sommes-nous bientôt? demandai-je au soldat en franchissant la barrière.

— Tout à l'heure, répondit-il.

Bientôt une pluie fine succéda à la brume. Nous étions parvenus sur la chaussée qui sert de voie de communication entre les lacs, sans que le soldat fît mine de s'arrêter encore. Un rideau de pluie, épaissi par le brouillard qui s'élevait des lacs, cachait les deux pics neigeux des volcans qui dominent la plaine. J'aperçus enfin à quelque distance scintiller faiblement, au milieu du brouillard, les vitres éclairées d'une maison basse. Bientôt un bruit confus de voix vint jusqu'à mon oreille. Arrivé à deux pas de la maison, le soldat frappa de sa baïonnette la porte, qui s'ouvrit; puis il entra sans façon le premier en me faisant signe de le suivre. En toute autre circonstance, je n'aurais rien vu que de fort ordinaire dans cette invitation; mais, avec les idées de guet-apens qui m'obsédaient depuis un mois, j'hésitai à pénétrer dans une maison qui me faisait l'effet d'un vrai coupe-gorge. Une voix que je reconnus mit fin à mon hésitation : c'était celle du lieutenant don Blas, qui s'informait à son *asistente* du résultat de sa commission. Dès lors toutes mes craintes s'évanouirent, et j'entrai. Au même instant, don Blas se précipitait à ma rencontre et me pressait dans ses bras avec toute l'effusion mexicaine. Après les premiers compliments, le lieutenant me fit traverser une salle encombrée de

gens de toute espèce, pour gagner une pièce plus vaste où des buveurs et des joueurs, en plus petit nombre, mais qui paraissaient d'une classe plus élevée, garnissaient une demi-douzaine de tables. Tous paraissaient être militaires, à en juger par leurs moustaches du moins, et don Blas lui-même ne portait d'autres insignes qu'une veste ronde avec deux attentes d'épaulettes qui dénotaient seules le lieutenant *gradué* capitaine. Nous nous assîmes à l'écart. Les buveurs tournèrent aussitôt vers moi des regards dont l'expression n'était nullement rassurante.

— C'est un ami, seigneurs, se hâta de leur dire don Blas, et il ne nous trahira point.

J'avais d'excellentes raisons pour être discret en pareille occasion, et je ne fis aucune réflexion sur ces paroles du lieutenant. On nous servit une infusion de tamarin fortement relevée d'eau-de-vie ; après quoi, m'adressant à don Blas :

— Par quel hasard, lui demandai-je, n'êtes-vous pas venu réclamer vous-même le service que vous attendez de moi ? Vous m'auriez évité une longue course qu'il me faudra recommencer seul dans les ténèbres.

— Je vais répondre à cette question, dit le lieutenant en allongeant la main pour recevoir l'once d'or et

en la serrant dans sa poche. Le premier motif de la peine que je vous ai donnée est que je suis en gage ici moi-même et que je ne pouvais m'en aller sans payer ma dépense ; ensuite, vous ne pourrez plus vous en retourner qu'au point du jour, en compagnie de votre très-dévoué serviteur.

— Est-ce à dire que vous allez me mettre en gage aussi? demandai-je.

— Nullement ; mais vous verrez, d'ici à deux heures, certaines choses qui vous ôteront l'envie de vous retirer. Je ne puis, pour le moment, vous en dire davantage.

Une telle confidence ouvrait un vaste champ à mes conjectures, mais j'avais à cœur, pour le moment, d'obtenir de don Blas quelques renseignements sur une affaire qui me touchait plus directement.

— Vous avez eu la bonté, dis-je au lieutenant, de m'offrir votre bras en échange du service assez mince que j'ai pu vous rendre, et sans doute vous vous réjouirez d'apprendre qu'il est telle circonstance qui pourrait rendre opportune pour moi l'offre de votre valeureuse épée.

La physionomie jusqu'alors souriante de don Blas parut s'obscurcir ; je crus deviner que le lieutenant ne

s'attendait pas à être sitôt pris au mot. Cependant il se remit promptement et s'écria :

— C'est vraiment jouer de malheur, *caramba!* mon épée est en gage comme le reste de mon équipement. Mais vous n'en avez donc pas, que vous veuilliez m'emprunter la mienne?

— C'est votre bras et non votre épée que je réclamais, répondis-je en souriant de l'étrange faux-fuyant du lieutenant. L'épée du Cid serait inutile entre mes mains contre un ennemi aussi redoutable que...

— Parlez plus bas, interrompit don Blas en tordant sa moustache ; on connaît ici ma bravoure téméraire, on sait que le danger m'électrise, et on pourrait craindre que je ne prêtasse à une autre cause le poids d'un bras qui appartient tout entier à mon pays.

L'air matamore de l'officier ne m'en imposa point, mais je ne voulus pas pousser plus loin une épreuve qui n'avait été pour moi qu'une plaisanterie. Je tenais seulement à savoir si le bravo ne lui avait pas fait quelque confidence à mon égard, et ce fut en riant de mes terreurs que j'appris qu'il n'avait été nullement question de moi après mon départ d'Arroyo-Zarco.

En ce moment, le galop d'un cheval retentit sur les pierres de la chaussée ; presque en même temps un jeune garçon d'une quinzaine d'années se précipita

dans la salle. A sa casquette militaire, espèce de béret orné d'un large galon d'or, ainsi qu'à son uniforme, il était facile de reconnaître un *cadete* (cadet).

— Tout va bien, seigneurs, s'écria-t-il; le colonel vient de recevoir un pli du *général;* ce soir sa division est arrivée à Cordova. Valencia s'approche de son côté; dans trois jours, nous serons maîtres de Mexico, et moi je serai *alferez*.

Tous les assistants se levèrent spontanément, et j'interrogeai de l'œil le lieutenant.

— Voulez-vous encore partir? me dit don Blas.

Il me paraissait évident que j'assistais au prologue de quelque nouvelle révolution qui ne faisait qu'éclore, et je me réjouissais d'être spectateur de l'une de ces petites scènes qui servent de prélude ou de cause aux grands événements. Les acteurs d'un drame politique allaient se montrer à mes yeux en déshabillé.

Parmi les nombreux abus qui ont tari, au Mexique, les sources de la richesse publique et contribué à isoler ce pays du progrès européen, le plus déplorable et le plus frappant est sans contredit l'abus du régime militaire. Dans une contrée que sa position géographique éloignait alors de toute rivalité voisine, le rôle de l'armée était fini après la consécration de l'indépendance, consécration obtenue, sinon diplomatiquement, du

moins de fait. Il y avait à relever assez de ruines entassées par dix ans de lutte. Malheureusement, au lieu de chercher à déblayer le sol, les chefs de la nouvelle république ne demandèrent à l'armée que la satisfaction d'ambitions personnelles. Dès lors, une manie belliqueuse s'empara d'un peuple pacifique depuis trois cents ans, et peu à peu l'armée s'accoutuma trop facilement à décider toutes les questions politiques. On connaît le résultat de cette transformation guerrière : aujourd'hui le moindre officier mexicain se croit appelé, non par conviction politique, mais uniquement par ambition privée, à protéger ou à renverser le gouvernement établi. Il semblerait, comme on l'a dit plaisamment, qu'un article de la constitution donne à chaque Mexicain le droit imprescriptible de naître colonel.

Accoutumés depuis l'enfance à fouler aux pieds toutes les institutions civiles, le cadet transformé en officier presque avant l'âge de raison, le soldat de fortune qu'une longue suite de *pronunciamientos*, auxquels il a pris part, a élevé à la dignité de l'épaulette, tendent tous deux au même but, un avancement rapide, par la même voie, celle de l'insurrection. Intervertie à chaque instant par un changement subit de gouvernement, la hiérarchie militaire n'a plus de fixité, un grade supérieur ne peut s'obtenir qu'à la pointe de l'épée.

Puis, selon les chances de la guerre civile, l'officier qui a conquis un grade plus élevé, ou qui a vu renverser la bannière sous laquelle il abritait son ambition, demande aussi vainement sa paye au gouvernement nouveau qu'au gouvernement déchu. D'à-compte en à-compte, mais toujours créancier de l'État, il arrive ainsi au moment où quelque balle égarée solde à jamais son compte, ou bien à celui où, maître à la fin de puiser dans le trésor public, il se constitue à son tour débiteur insolvable de ceux qu'il a devancés dans la carrière. Cependant, quelles que soient les vicissitudes sans nombre qui agitent le pays, ce n'est, on le conçoit, qu'exceptionnellement que l'officier arrive à la tête des affaires; sa vie ne serait donc qu'une suite de privations, si son industrie ne suppléait à la rareté de ses émargements. Dès lors, insurgé par ambition, joueur par tempérament, contrebandier à l'occasion, maquignon par nécessité, *remendon de voluntades* (1) au besoin; l'officier fait de tout métier et marchandise, plus à plaindre en cela qu'à blâmer, car on ne lui a rien appris, pas même les éléments de son métier, et son pays ne sait payer aucun service, pas même le sang qu'on verse pour sa cause.

(1) La bonne compagnie mexicaine appelle *accommodeur de volontés* celui que le peuple flétrit d'une épithète plus énergique.

La nouvelle d'un soulèvement prochain venait sans doute de se répandre dans la salle attenante à la nôtre, car un tumulte assourdissant dominait le hourra général, dans lequel on distinguait les cris de : « Vive Santa-Anna ! Mort à Bustamante ! A bas le quinze pour cent et le congrès ! » et d'autres clameurs qui ont déjà retenti si souvent et qui trouveront toujours un écho chez un peuple trop jeune encore pour avoir appris la liberté. Quand le silence se fut un instant rétabli, j'interrogeai formellement le lieutenant au sujet du mouvement politique qui se préparait, mais à ma première question :

— Chut ! me répondit-il, ici vous devez paraître ne rien ignorer ; je vous mettrai plus tard au fait de tout ; pour le moment, je n'ai rien de plus pressé que de payer ma dépense et de m'en aller. Vous verrez que le pays est aussi, comme je vous l'écrivais, l'un de vos débiteurs, car son salut est intéressé à la liberté de ma personne.

— Avec deux débiteurs semblables je ne dois avoir nul souci de ma créance, dis-je sérieusement à don Blas ; mais comment se fait-il qu'un simple bourgeois ait osé mettre *embargo* sur un militaire ?

— Hélas ! répondit mélancoliquement don Blas, on emprunte à qui l'on peut ; le malheur a voulu que

cette auberge fût tenue par un officier, et que je ne l'apprisse que quand, enchanté du crédit que j'avais trouvé, j'en avais usé sans façon comme avec un bourgeois.

Que l'auberge fût tenue par un officier, il n'y avait rien là d'étonnant pour un voyageur familier comme moi avec les mœurs mexicaines; mais qu'un officier eût osé faire crédit à un confrère, cela me paraissait une inexplicable témérité.

— Holà! Juanito, cria le lieutenant à son *asistente*.

Celui-ci ne tarda pas à paraître dans une tenue plus pittoresque encore que celle où je l'avais vu une heure plus tôt. Son shako sans visière se balançait toujours sur son effrayante crinière, mais un frac de cavalier remplaçait son frac de fantassin, et, trop petit pour sa taille, laissait paraître au-dessus de la ceinture de son pantalon une large raie de chair d'un rouge cuivré. Juanito était évidemment de mauvaise humeur.

— Qu'as-tu, *muchacho?* demanda don Blas.

— Parbleu! répondit Juanito d'un ton rogue, vous coupez ma veine au moment où j'allais gagner un casque de dragon à la place de mon shako, et vous voulez que j'aie l'air satisfait!

— Prie le seigneur *huesped* de me venir trouver,

lui dit don Blas sans paraître remarquer la brusque réponse de son soldat.

Juanito fit un demi-tour et sortit sans mot dire.

— C'est un homme qui m'est dévoué, et je lui pardonne quelques libertés en faveur de son dévouement, reprit le lieutenant en forme d'apologie ; le dévouement est chose si rare en ce monde !

L'hôte ne tarda pas à paraître, et je m'expliquai sur-le-champ l'attitude humble du lieutenant. L'*huesped* était un homme de taille herculéenne, large d'épaules, coloré de visage et porteur de formidables moustaches relevées en croc ; en un mot, il avait toute la tournure d'un *valenton* (1) de premier ordre.

— Combien vous dois-je? demanda don Blas, car c'est toujours pour moi un bonheur que de payer mes dettes !

— Le fait est que, si la rareté d'un plaisir en double le prix, le payement d'une dette doit être pour vous un bonheur bien complet, répondit l'hôte : vous me devez quinze piastres et demie.

— Quinze piastres et demie ! s'écria le lieutenant en faisant un soubresaut ; *demonio!*

Et rendant au colonel l'once d'or qui était passée de

(1) Bravache.

ma poche dans la sienne, il reçut en retour les quatre réaux qui lui revenaient.

— *Caramba!* colonel, vous me donnerez bien un réal de plus pour le change, j'espère, dit le débiteur d'un ton suppliant.

L'hôte fit la sourde oreille à cette demande, et, tirant d'une armoire voisine l'épée et la casquette du lieutenant, il les lui remit en disant :

— Faites attention que je ne vous prends rien pour le chagrin que m'a causé l'obligation de vous retenir en gage depuis deux jours.

Tous les comptes de don Blas étant réglés d'une façon si satisfaisante, le lieutenant me proposa de faire un tour avec lui sur la chaussée. J'attribuai sans hésiter cette proposition au désir de faire usage de la liberté qui venait de lui être rendue, mais je ne tardai pas à être détrompé. Le lieutenant échangea quelques mots à voix basse avec les autres officiers réunis dans la même salle que nous, et sortit en promettant de venir rendre compte de ce qu'il aurait pu voir ou apprendre. Je me hâtai de le suivre, car, malgré la curiosité que j'éprouvais, je ne pouvais me dissimuler que la place d'un étranger n'était pas au milieu d'un foyer de conspiration, quelles que pussent être d'ailleurs ses opinions particulières.

La pluie avait cessé de tomber ; un brouillard assez épais s'étendait encore sur les lacs de droite et de gauche, mais l'eau stagnante des lagunes réfléchissait déjà quelques échappées d'un ciel moins sombre. Le volcan de Popocatepetl était enseveli sous un dais de vapeurs, tandis que les neiges du volcan voisin brillaient faiblement aux rayons de la lune. Sous ce voile de brume, la *Femme Blanche* (1) paraissait plutôt une des pâles divinités scandinaves des nuits septentrionales que la nymphe américaine couchée sous le ciel du tropique. Les lumières de la ville s'éteignaient l'une après l'autre, le silence était profond ; cependant un rumeur confuse arrivait jusqu'à nous, semblable au frémissement des roseaux agités des lacs.

— Avançons, me dit don Blas, car l'heure approche, et je suis étonné de ne rien voir encore.

— Qu'attendez-vous ? lui demandai-je.

— Vous le verrez : avançons !

Au bout d'un quart d'heure de marche environ, la rumeur vague que la tranquillité de la nuit laissait entendre devint plus distincte et se convertit bientôt en un piétinement de chevaux qu'amortissaient l'air

(1) Le sommet couvert de neige du volcan appelé *Istacxihualt* (la femme blanche) affecte la forme d'une femme couchée. Ce volcan est voisin du *Popocatepetl* (montagne fumante).

humide et la terre détrempée. C'était, sans nul doute, un corps de cavalerie en marche. Une masse noire ne tarda pas, en effet, à s'avancer.

— Qui vive? nous cria un de ceux qui marchaient en tête.

— Amis, répondit don Blas.

— *Que gente?* demanda de nouveau la voix.

— *Mexico!* fut la réponse du lieutenant, qui demanda à son tour où se trouvait la division du général.

— A Córdova, répondit la même voix.

La troupe passa, et nous restâmes immobiles à la même place. Peu après, une seconde troupe, puis une troisième firent et rendirent les mêmes réponses de la même manière et poursuivirent leur route vers Mexico. Cependant je ne voyais dans ces hommes que des voyageurs ordinaires, car rien ne trahissait, dans leur costume, la tenue d'un corps régulier, quand des lueurs éloignées me parurent scintiller au milieu du brouillard. Je crus même distinguer des *vivat* qui s'élevaient de temps à autre; c'était une nouvelle troupe qui s'avançait. Au centre, et vivement éclairés par la lueur de torches résineuses, venaient, sur deux chevaux dont ils comprimaient l'ardeur, deux officiers en tenue de campagne, c'est-à-dire moitié militaire, moitié bourgeoise. Celui qui marchait en tête avait

une physionomie et une tournure qui me frappèrent doublement en ce qu'elles éveillèrent chez moi un sentiment de curiosité et un vague ressouvenir. C'était un homme qui paraissait avoir quarante-cinq ans, de haute taille et d'un teint jaunâtre. Un front élevé, dont le chapeau ne dissimulait qu'imparfaitement la proéminence, un menton arrondi et peut-être trop fort pour la régularité des traits, dénotaient chez lui la persistance et même la ténacité. Son nez légèrement aquilin, ses grands yeux noirs pleins d'expression, sa bouche mobile, donnaient à ses traits un air de noblesse remarquable. Des cheveux noirs et bouclés couvraient ses tempes et ombrageaient ses joues aux pommettes un peu saillantes. Je remarquai que l'une des mains du cavalier, celle qui tenait la bride du cheval, était mutilée.

Don Blas fit un geste de surprise, et, se donnant à peine le temps de répondre au mot de ralliement qui lui fut demandé, il s'élança vers l'officier à cheval.

— Votre Excellence ne doit pas oublier que nous sommes à deux pas de Mexico, lui dit-il en se découvrant respectueusement, et la prudence exige qu'elle n'aille pas plus loin.

— Ah! c'est vous, capitaine don Blas, dit le cavalier en s'arrêtant, je suis bien aise de vous voir parmi les nôtres.

Puis s'adressant à son cortége :

— Vous l'entendez, seigneurs, dit-il, le plaisir de me retrouver encore au milieu de vous me faisait oublier le soin de ma propre sûreté; mais le temps n'est pas éloigné, je l'espère, où je reviendrai de nouveau et où je ne trouverai là-bas, ajouta-t-il en montrant Mexico, que des amis et des frères.

En disant ces mots, le cavalier fit une demi-volte, et je pus voir que du côté droit une jambe de bois s'appuyait seule sur l'étrier. Un hourra couvrit ses dernières paroles, les brandons jetés au loin allèrent s'éteindre en sifflant dans les eaux du lac, et tout rentra dans l'obscurité, mais pas assez vite pour que je n'eusse pu reconnaître dans le cavalier qui venait de s'entretenir avec don Blas l'homme qui, depuis vingt-cinq ans, a été le mauvais génie du Mexique, le prétexte ou la cause de toutes ses révolutions, en un mot le général don Antonio Lopez de Santa-Anna.

II

Nous restâmes seuls le lieutenant et moi. Je priai don Blas de m'expliquer les scènes dont je venais d'être témoin. Le lieutenant me donna quelques détails sur le mécontentement causé par la loi du quinze pour cent. C'était, en effet, ce mécontentement qui servait de prétexte au nouveau *pronunciamiento*. Les nombreux voyageurs que j'avais rencontrés sur la route appartenaient à un régiment de cavalerie en garnison près de Mexico. Don Blas avait été chargé d'enrôler ces cavaliers au service de Santa-Anna, avec la promesse d'échanger son grade actuel contre un grade de capitaine dans la cavalerie. Je compris alors pourquoi l'*asistente* de don Blas avait mis tant d'empressement à se procurer un uniforme de cavalier. Jour avait été pris, par les partisans de Santa-Anna, pour introduire dans Mexico sous un déguisement bourgeois, chose facile dans un pays où le costume militaire ressemble assez au costume civil, le régiment nouvellement embauché.



De retour à l'auberge, le lieutenant raconta ce qui venait de se passer aux officiers qui avaient pris les devants sur leurs soldats. La séance fut alors levée, car le projet dont on attendait l'exécution venait de se réaliser, et ce fut au tour des officiers de regagner isolément la ville. Nous reprîmes à pied, comme les autres, don Blas et moi, le chemin de Mexico; quant aux soldats, ils devaient se disséminer prudemment par toutes les barrières.

Chemin faisant, je manifestai au futur capitaine les craintes que j'éprouvais sur le sort du convoi d'argent exposé aux attaques des généraux révoltés.

— Y auriez-vous par hasard quelque intérêt? me demanda-t-il vivement.

— Aucun; mais le pillage de ce convoi entraînerait des pertes considérables pour plusieurs de mes compatriotes.

— Soyez sans crainte, me dit-il, une protection cachée, mais puissante, s'étend sur le convoi. Un courrier extraordinaire, parti ce matin, l'a fait mettre en lieu de sûreté. Le muletier attendra la fin des événements, et le commandement de l'escorte qui l'accompagne sera remis en des mains braves et fidèles; j'y prends un aussi vif intérêt que vous.

— Et pourquoi? demandai-je étonné.

— Pourquoi ? Parce que nous ne voulons pas qu'un attentat à la propriété souille la glorieuse révolution que nous allons faire. Et puis, c'est moi-même qui dois commander l'escorte de la *conducta*.

Je ne m'expliquais guère la chaleur avec laquelle le lieutenant parlait d'une mission qui semblait n'avoir pour lui aucun avantage apparent ; mais, sans lui adresser de nouvelles questions, je me bornai à lui faire part du projet que j'avais formé de me joindre à l'escorte de la *conducta*. Don Blas accueillit assez froidement d'abord cette ouverture ; puis, voyant que c'était de ma part une intention bien arrêtée, il s'applaudit, non sans affectation, de m'avoir pour compagnon de route. Malheureusement il était impossible encore de fixer le jour de notre départ, et bien des dangers, quoi qu'en dît don Blas, menaçaient le précieux convoi.

Vingt-quatre heures après notre arrivée dans la ville, le bruit se répandit que les généraux Santa-Anna et Valencia s'avançaient à la tête de deux divisions pour obtenir le redressement des griefs qu'on imputait au gouvernement de Bustamante. Bientôt on entendit le canon gronder. Dès lors, les événements marchèrent rapidement. Des actions, non sans importance, s'étaient engagées entre les troupes du gouvernement et les

factieux, qui s'étaient avancés pour cerner la *plaza Mayor*, et avaient élevé une redoute à deux pas de la maison située à l'angle des rues San-Agustin et Secunda Monterilla. On apprit enfin, à la consternation générale, que la garnison du palais, corrompue par les rebelles, s'était emparée, au sein du palais même, de la personne du président. Au milieu de ce conflit, je n'avais plus entendu parler de don Blas, quand, le matin du jour qui suivit ces événements, des coups redoublés frappés à la porte cochère m'éveillèrent en sursaut. Quelques minutes après, je vis entrer dans ma chambre le lieutenant en grande tenue. Une longue barbe, des cheveux en désordre, une figure noircie de poudre, prouvaient, ou du moins semblaient prouver qu'il avait largement pris sa part des engagements antérieurs. Je le félicitai sur sa tenue belliqueuse. Don Blas reçut mes éloges en homme qui sait les avoir mérités, et m'apprit avec un certain air d'importance qu'il venait tenir garnison sur la terrasse de ma maison, qui dominait la place du palais.

— J'ai choisi votre maison, sauf votre approbation, me dit-il, parce qu'elle est dans le voisinage du palais présidentiel, et pour vous montrer ensuite comment on gagne un grade de capitaine. J'espère que vous me suivrez sur la terrasse, où ma compagnie stationne déjà.

— J'assisterai avec joie, répondis-je, à votre triomphe, et, si vous voulez me permettre de m'habiller, je m'empresserai d'aller prendre ma place près de vous ; seulement j'aurai soin de me mettre parfaitement à l'abri des balles, car je n'ai pas le moindre grade à gagner. Mais, à propos, vous êtes donc encore dans l'infanterie ?

— J'ai eu des raisons pour ne pas changer encore, répondit le lieutenant avec une légère hésitation. Dans une bagarre semblable, un cavalier est bien exposé... bien inutile, veux-je dire, et d'ailleurs avec quoi diable aurais-je acheté un cheval ?

En ce moment, la porte s'ouvrit, et un casque de dragon se montra par la porte entre-bâillée ; ce casque couvrait la tête de l'*asistente* Juanito, qui, plus heureux que son lieutenant, se trouvait, grâce au *monte,* à moitié transformé déjà en cavalier, car il ne lui restait plus du fantassin que l'immense pantalon dans lequel il semblait prêt à s'engouffrer.

— Mon capitaine, s'écria l'*asistente,* si vous ne venez pas vous mettre à la tête de vos hommes, il va nous arriver quelque malheur.

— Quoi ! reprit don Blas, les drôles sont-ils si impatients d'en venir aux mains ?

— Oh ! non, reprit Juanito, ils n'ont pas l'air pressé,

au contraire ! Mais il y a sur la terrasse de l'Ayuntamiento, en face de la maison du seigneur français, ce grand coquin de colonel, vous savez, le maître de l'auberge qui retenait Votre Seigneurie en gage. Il nous propose de nous acheter nos cartouches.

— Et mes braves ont refusé avec indignation, j'en suis sûr?

— Je le crois bien ! répondit l'*asistente*, on ne leur en offre que moitié prix.

— Mais, s'écria le lieutenant, ce damné de colonel nous a donc trahis?

— Cela se peut, seigneur capitaine, mais je n'ai pas l'habitude de m'occuper de ce qui ne me regarde pas ; le colonel a peut-être eu de très-bonnes raisons pour changer de parti : qui sait?

L'officier s'élança sur les pas de l'impassible Juanito, et je m'habillai à la hâte. J'étais curieux de voir comment, selon l'expression de don Blas, on gagnait un grade de capitaine. Au moment où je montais les derniers degrés qui conduisaient à l'*azotea* (toit plat) de ma maison, je l'entendis commander : « Feu ! » d'une voix tonnante. Je m'arrêtai. A ma grande surprise, le silence le plus profond ne cessa pas de régner sur la terrasse. Un second commandement ne fut pas mieux exécuté, et ce ne fut qu'au troisième qu'une détona-

tion se fit entendre, mais assez faible pour démontrer que ce n'était qu'à regret que les soldats prodiguaient des cartouches qui, bien qu'estimées à moitié prix, n'en possédaient pas moins à leurs yeux une certaine valeur.

J'entr'ouvris la porte de la terrasse avec toute la prudence convenable, et je me glissai, protégé par le mur d'enceinte de l'*azotea,* derrière un des pilastres qui s'élevaient comme des créneaux de distance en distance (1). J'avais une lorgnette à la main.

— Qu'allez-vous faire de cette lorgnette? me demanda don Blas.

— Parbleu! je ne vais jamais sans ma lorgnette au spectacle, pas même à une course de taureaux; l'aurais-je oubliée quand je viens me mettre aux premières loges pour un combat de géants!

Le futur capitaine semblait jeter un œil d'envie sur le poste derrière lequel je me trouvais en parfaite sécurité. Je découvrais de ma terrasse la place du palais même et les rues adjacentes. Le pavillon national ne flottait plus au faîte du palais, où le président se trouvait prisonnier de sa propre garnison. A l'angle opposé du logement qu'il occupait, je voyais aux lucarnes

(1) Du temps des Espagnols, ces créneaux ou *almenas* dénotaient la maison d'un gentilhomme.

grillées de la prison qui faisait partie du palais des têtes sinistres s'agiter avec fureur. Les troupes restées fidèles à la cause de Bustamante étaient rangées sur la grande place; les officiers allaient et venaient en donnant des ordres; l'artillerie roulait avec bruit sur le pavé, et des explosions lointaines, une fumée blanche qui s'élevait en nuages pressés derrière les maisons, indiquaient que, dans les rues où je ne pouvais plonger mes regards, l'affaire était chaudement engagée. Je ne pouvais voir qu'assez confusément les combats qui se livraient dans la ville; mais, selon la tactique adoptée au Mexique, les mêmes scènes se répétaient sur les toits des maisons. C'était comme un second plan de combattants au-dessus du plan inférieur des rues. Les terrasses du palais étaient couronnées de soldats qui composaient une partie de la garnison vendue à Santa-Anna. Ces soldats nourrissaient un feu assez vif contre les troupes du colonel, qui se trouvaient ainsi prises entre deux ennemis; mais la proximité du détachement de don Blas était de nature à l'alarmer plus sérieusement. Le lieutenant venait de commander le feu de nouveau, et cette fois avec plus de succès que les deux premières, quand le gigantesque colonel s'avança en parlementaire sur le bord de l'*azotea* qu'il

occupait, et faisant de ses deux mains un porte-voix, s'écria :

— *Muchachos!* savez-vous qu'il est très-fastidieux que vous tiriez sur nous de la sorte? *Caramba!* on y met au moins de la discrétion, et ce n'est pas bien de se réunir ainsi deux contre un : entre braves on se doit des égards!

— Traître! s'écria le lieutenant exaspéré.

— Traître! traître! vous êtes charmant sur ma parole, mon cher don Blas! On n'est pas traître pour son plaisir, et vous me paraissez avoir des idées très-arriérées en politique. Ah çà! vous avez donc de la cavalerie sur vos toits? ajouta amicalement l'orateur en voyant reluire au soleil le casque de l'*asistente*, ce n'est pas de franc jeu. Si je faisais monter ici du gros calibre, vous auriez le droit de vous plaindre.

— Vous avez fait à mes soldats des offres outrageantes, reprit don Blas.

— C'est vrai, reprit le colonel, j'ai eu tort; je n'ai pas proposé à ces braves un prix raisonnable de leurs cartouches, mais je suis prêt à réparer ma faute.

Un hourra de joie poussé par toute la troupe du lieutenant indiqua que l'orateur regagnait une partie du terrain qu'il avait perdu.

— Le colonel ne résonne pas mal, ce me semble, dis-je à don Blas.

— Ce sont, il est vrai, d'assez solides raisons, reprit-il en homme qui se sentait presque convaincu, mais le devoir ordonne que je ne considère en lui qu'un ennemi.

Les choses paraissaient néanmoins s'acheminer vers une conclusion toute pacifique, quand le colonel ajouta :

— Il est donc convenu que vous ne tirerez plus sur moi. D'ailleurs, que gagnerait votre capitaine à me tuer? Il ne me doit plus un réal.

Ce malencontreux argument, qui rappelait au lieutenant que le colonel l'avait tenu en gage pour une dette de quelques piastres, ranima toute sa rancune, et don Blas s'écria de nouveau en brandissant son épée :

— Mort aux ennemis de la patrie! feu sur les traîtres!

Ses hommes accueillirent avec stupeur une conclusion si imprévue : mais à la fin force leur fut d'obéir, et les deux partis commencèrent à se fusiller avec autant d'acharnement que d'insuccès. Les balles passaient au-dessus de ma tête en déchirant l'air avec des sifflements aigus semblables à ceux du fer rouge qui s'éteint dans l'eau. Consciencieusement blotti dans

l'angle du mur, j'observais la contenance de don Blas, et je dois dire qu'elle me paraissait assez satisfaisante, lorsqu'une nouvelle décharge se fit entendre; le lieutenant tomba. J'allais m'élancer sur lui, l'*asistente* me prévint. Don Blas, étendu tout de son long, ne donnait aucun signe de vie. Je vis Juanito écarter impérieusement quelques soldats, et j'admirais déjà ce fidèle serviteur jaloux de prodiguer seul ses soins à son maître, quand, à ma grande suprise, il fouilla dans les poches de l'uniforme du lieutenant, et, retirant à la fin ses mains vides, s'écria d'un air désappointé :

— Rien! pas un réal! Étonnez-vous donc qu'on soit si mal commandé par des officiers qui n'ont pas un réal dans leur poche; encore si celui-là avait un pantalon de cavalerie!

Après cette oraison funèbre, l'homme dévoué détacha l'épaulette d'or du lieutenant avec un flegme parfait, et se l'adjugea en guise de consolation. Don Blas soupira faiblement, rouvrit les yeux et pria qu'on le transportât loin du champ de bataille. Ses ordres furent accomplis, et quatre hommes le chargèrent sur leurs bras. Je voulus l'accompagner pour le faire déposer sur mon lit jusqu'au moment où les premiers soins pourraient lui être donnés, mais il s'y opposa

fortement; j'insistai néanmoins et je le fis transporter dans ma chambre.

— Ce ne sera rien, me dit don Blas; les balles ne tuent pas un vieux soldat comme moi; remontez là-haut et continuez d'observer l'action, la victoire sera pour moi la guérison. En attendant, j'ai besoin d'être seul.

J'obéis à ses injonctions, et je retournai occuper le poste que j'avais abandonné. Pendant mon absence, le colonel avait proposé et fait accepter une trêve, et, à mon retour, les ennemis échangeaient entre eux les offres de service les plus courtoises.

Cependant, de près et de loin, des scènes plus sérieuses avaient lieu au-dessous de nous. Rassuré par l'attitude amicale des soldats de don Blas et du colonel, je pus observer plus à l'aise la marche des événements. La redoute établie à l'angle des rues Saint-Augustin et Monterilla vomissait sans relâche des flots de mitraille; le pavé était jonché de morts et de blessés qui tombaient, les uns avec tout le stoïcisme indien, les autres en poussant des cris lamentables. Ces derniers appartenaient principalement à la classe des curieux, que leur mauvaise étoile avait poussés au milieu du feu. Plus loin, du côté de la barrière de San-Lázaro, le canon tonnait sans interruption; enfin, dans la rue Tacuba,

qui fait face au palais, une batterie, établie par les troupes insurgées, balayait la place et ouvrait de larges brèches dans l'enceinte du palais même. Les décombres s'entassaient avec rapidité, les balcons de fer pendaient déchirés et tordus comme les lianes d'une forêt vierge; bientôt un pan de muraille s'écroula. Alors, sur la baie démantelée d'une croisée, un homme couvert d'un riche uniforme s'avança hardiment, de manière à dominer la foule. Je pus distinguer sur ses traits fortement accusés, comme dans sa constitution robuste, tous les signes d'une de ces natures vigoureuses qu'une sorte de prédestination semble pousser vers les rudes épreuves de la vie militaire. Cet homme était le meilleur citoyen peut-être du Mexique. J'avais vu trop souvent le général Bustamante pour ne pas le reconnaître aussitôt, malgré la distance qui me séparait de lui. Plus affligé sans doute des scènes qui ensanglantaient la ville que soucieux de sa propre sûreté, le général adressa aux séditieux quelques paroles que je ne pus entendre. Cependant le canon grondait sans relâche, les pierres détachées par les boulets volaient en éclats, et le président paraissait ne pas voir que le danger croissait de minute en minute. Enfin il se retira. Un nouvel incident venait d'attirer l'attention générale. Les murs de la prison, brisés par le canon, s'étaient

entr'ouverts, et je pus voir les détenus, au mépris de la mitraille qui continuait à balayer la place, se glisser un à un, avec des hurlements de joie, à travers les interstices, puis se disperser par les rues. C'était le complément de l'anarchie, qui régna dès ce moment en maîtresse absolue dans la ville.

Ces tristes scènes commençaient à lasser ma curiosité, quand il se fit entre les combattants comme une trêve tacite. Un silence profond succéda aux décharges de l'artillerie ; le moment était venu, pour chaque parti, de compter ses morts et de panser ses blessés. Je regagnai ma chambre, bien désireux de connaître l'état du lieutenant don Blas, mais il ne s'y trouvait plus, et le lit où on l'avait déposé était à peine foulé. Je questionnai les gens de la maison : au moment où la trêve avait été proclamée, on l'avait vu descendre l'escalier et s'élancer dans la rue. Il avait sans doute pensé qu'en raison de la concurrence, il était plus prudent de courir après ce grade de capitaine tant espéré que de l'attendre patiemment au logis. Complétement rassuré sur les suites de sa blessure, je sortis à mon tour. Le drame semblait fini. Dans les rues, on transportait les blessés, et les portes s'ouvraient partout pour les recevoir. Quant aux morts, les promeneurs enjambaient leurs

cadavres avec la plus complète insouciance ; leur rôle était joué, et l'oubli commençait déjà pour eux.

Le lendemain cependant, le combat recommença, et le sang coula de nouveau dans les rues. Vaincu bientôt sans avoir été renversé, le pouvoir retira la loi du quinze pour cent ; une pleine et entière amnistie fut accordée aux révoltés, et l'on vit sortir du palais national, avec tous les honneurs de la guerre, une troupe de factieux, parmi lesquels on reconnaissait avec terreur plusieurs malfaiteurs célèbres dans les fastes des prisons. Des ruines partout, du sang répandu, le retrait d'une loi particulière à un État seul, tels furent les déplorables résultats d'une insurrection qui avait entraîné à sa suite douze jours de combat et d'anarchie.

III

Dès que l'ordre parut rétabli, dès que le commerce eut repris quelque sécurité, je songeai à quitter Mexico. On venait d'apprendre que la *conducta* s'était remise

en route. Je tenais plus que jamais à faire partie de l'escorte commandée par le lieutenant don Blas, et, le lendemain d'un jour consacré à prendre congé de tous mes amis, je traversai une dernière fois, avant le lever du soleil, les rues de la capitale du Mexique, suivi de mon valet Cecilio.

La joie que j'éprouvais à l'idée de mon prochain retour en Europe ne tarda pas à se dissiper, quand je fus dans la campagne, pour faire place à une vague tristesse. Mexico est encore entouré de lacs comme au temps de la conquête; mais depuis trois cents ans l'aspect de ces plaines liquides, traversées par une chaussée gigantesque, a bien changé. Le temps n'est plus où les brigantins de Cortez se croisaient sur ces lacs avec des milliers de pirogues peintes. A moitié taris par l'action du temps et par les travaux de dessèchement, les lacs de Mexico n'ont gardé de leur ancienne splendeur que cette teinte mélancolique qui s'attache à toute grandeur déchue. Le bruit éloigné du fusil de quelque chasseur, les chansons sauvages des Indiens, dont les rares pirogues courbent les roseaux, n'interrompent qu'à de longs intervalles le silence qui pèse au loin sur la campagne. Des aigrettes blanches, immobiles sur la surface des lacs comme les fleurs du nénufar, des poules d'eau, des canards

plongeurs, des reptiles qui agitent les plantes aquatiques, çà et là un Indien pêcheur enfoncé dans l'eau jusqu'à mi-jambe, tels sont les seuls êtres vivants qui animent ces solitudes. Le ciel et les montagnes n'ont du moins pas changé d'aspect, et depuis trois cents ans la couronne de neige des volcans s'élève toujours dans le même azur.

Arrivé à Buena-Vista, d'où la vue domine la vallée de Mexico, je m'arrêtai pour jeter sûr ces belles plaines un dernier coup d'œil. Au milieu d'une ceinture de collines bleues et de petits villages dont les maisons blanches tranchaient gaiement sur la verdure des saules, les lacs avaient repris, grâce à la distance, une partie de leur ancien prestige. Mexico semblait encore la Venise du nouveau monde. Je m'arrêtai un instant à contempler ses dômes lointains avec un sentiment de tristesse involontaire. Je voyais pour la dernière fois une ville où j'étais arrivé avec toute la curiosité, tout l'enthousiasme de la jeunesse. Mexico avait été l'endroit de halte où je me reposais au retour de chacune de mes excursions. C'était pour moi comme une seconde patrie, car, si l'enfance a des souvenirs qui lui sont chers, la jeunesse n'est pas oublieuse des lieux où, comme une fleur éphémère, elle s'est épanouie pour ne plus renaître. Je saluai du regard cette fertile

vallée où règne un printemps éternel, et, mettant mon cheval au galop, j'eus bientôt perdu de vue les tours les plus élevées de Mexico. Après une nuit passée à la *venta* de Córdova, je traversai successivement les bois de Rio-Frio si célèbres par les vols à main armée qui s'y commettent journellement, les plaines riantes de San-Martin qui rappellent celles du Bajio. Enfin la cime neigeuse des volcans voisins de Mexico brillait aux derniers rayons du soleil comme un fanal près de s'éteindre, quand j'arrivai à Puebla. La *conduite* avait, la veille même, passé dans cette ville. Puebla, avec les hautes tours de ses couvents, de ses églises et ses coupoles revêtues de faïences peintes, semble de loin une ville orientale aux minarets élancés. Je ne m'y arrêtai que le temps nécessaire pour m'y reposer, et, le troisième jour depuis mon départ de Mexico, sur la route qui va de Puebla à Vera-Cruz, j'aperçus de loin les banderoles rouges des lanciers qui escortaient la *conducta*.

Dans le premier des cavaliers auxquels je m'adressai en atteignant l'escorte, je n'eus pas de peine à reconnaître l'*asistente* du lieutenant don Blas. Les vœux de ce digne *lepero* devenu soldat avaient été comblés, car, sauf un brodequin à un pied, un soulier à l'autre, et l'absence totale de sous-pieds, son uni-

forme de cavalier ne laissait rien à désirer. Il avait consenti aussi à faire à la discipline le sacrifice de sa chevelure.

— Dites-moi, mon ami, lui dis-je en l'abordant, seriez-vous toujours, par hasard, au service du lieutenant don Blas?

— Du capitaine don Blas, s'il vous plaît ! car il a été promu à ce grade en récompense de son héroïque conduite sur votre *azotea,* et j'y ai gagné aussi mes galons, seulement je ne suis plus son domestique. C'est le seigneur capitaine qui commande le régiment de lanciers dont vous ne voyez qu'un détachement ici.

Je piquai des deux, et malgré son nouvel uniforme j'eus bientôt reconnu don Blas. Le capitaine cheminait tristement en tête de son escadron. Je le félicitai de son avancement et m'informai des suites de sa blessure. Le capitaine rougit légèrement en m'assurant qu'il avait été bientôt remis, et se hâta de me demander si je comptais toujours faire route avec lui. Je l'assurai que mon intention bien arrêtée était d'accompagner le convoi jusqu'à Vera-Cruz. Don Blas voulut bien se réjouir de cet arrangement, après quoi la conversation tomba tout naturellement sur les dangers de la route, dangers que je comptais éviter dans sa compagnie. Le capitaine secoua la tête.

— Je crains bien, me dit-il, que vous ne tombiez de fièvre en chaud mal, car les derniers troubles ont mis encore quelques *gavillas* (1) de plus en campagne, et j'ai ouï dire que nous pourrions bien avoir maille à partir avec les routiers dans les gorges d'Amozoque. Le temps n'est plus où, comme sous un certain vice-roi, le drapeau de Castille, flottant sur un convoi d'argent, suffisait seul à le protéger durant le trajet.

— J'espère, lui dis-je, qu'un escadron de lanciers commandé par vous pourra remplacer le drapeau espagnol.

— Dieu le veuille ! reprit don Blas, quoique je ne m'aveugle pas sur les dangers que nous pouvons courir; en tout cas, je ferai mon devoir.

C'était en effet une riche proie que ces deux millions en argent monnayé portés par une assez longue file de mules sur chacune desquelles les gardiens du convoi devaient veiller sans relâche ; car, si la route de Mexico à Vera-Cruz présente les accidents de terrain les plus pittoresques, les bois épais, les gorges profondes, les défilés étroits qu'elle traverse peuvent recéler mille dangers. J'avais à peine passé quelques heures au milieu de mes nouveaux compagnons de voyage, que

(1) Bandes de voleurs.

je commençais à sentir le besoin d'une diversion quelconque aux ennuis de cette marche lente et triste à travers un pays désert. Le capitaine était assurément un joyeux compagnon, mais ses saillies me semblaient bien monotones. Les contes et les chansons d'un muletier qui remplissait les fonctions de majordome dans notre petite troupe m'offraient une distraction plus agréable. C'était un homme de trente ans environ et du nom de Victoriano. Depuis longues années, il parcourait le même chemin, et chaque lieu de halte était pour lui un prétexte à récit. Le soir, sous un ciel étoilé, quand les mules déchargées broyaient leur ration de maïs sur les *mantas* (1) qui leur servaient de râtelier, quand, autour des feux allumés dans la plaine, les sentinelles veillaient à la garde du trésor commis à leur vigilance et que les autres soldats dormaient étendus près de leurs armes, le capitaine et moi nous prenions un plaisir toujours nouveau à entendre Victoriano, dont la verve intarissable se traduisait en récits animés ou en chansons accompagnées de sa mandoline. Je plaignais alors le voyageur que je voyais emporté par le galop rapide des chevaux de la diligence qui passait comme un éclair près de nous,

(1) Toiles qui recouvrent le bât de mules.

et dans laquelle peut-être des compatriotes me montraient au doigt comme un débris des anciennes mœurs mexicaines. « Quelques vices de plus, me disais-je, beaucoup de charme de moins, tel est le résultat d'une parodie de civilisation qui, jusqu'à présent, n'a fait que détruire et n'a rien reconstruit. » Dans ces veillées, autour des feux nocturnes, vivant à la fois de la vie du muletier et du soldat, je retrouvais encore sans mélange, même en m'avançant vers l'Europe, les sensations de la vie primitive des déserts de l'ouest.

Depuis notre départ de Puebla, Acajete, l'hacienda de San-Juan, Tepeaca (car nous avions dévié de la route ordinaire), Santa-Gertrúdis, avaient été autant d'étapes marquées par cette quiétude que donne à l'âme la fatigue du corps, et qui semble prouver que le bonheur de l'homme consiste dans le mouvement physique plutôt que dans la pensée. Nous avions dépassé la ville et le fort de Perote.

— Seigneur cavalier, me dit Victoriano, vous devriez visiter ce fort, je puis vous accompagner jusqu'à l'entrée, et sur ma recommandation vous y seriez introduit sans difficulté; vous nous rejoindriez ensuite à Cruz-Blanca : c'est un petit village à deux lieues d'ici où nous passerons la nuit, et à votre retour je vous

conterai, au sujet de la forteresse, une aventure qui a fait bien du bruit il y a quelques années.

Je goûtai le conseil du muletier, qui me fit, selon sa promesse, introduire dans le fort, dont je visitai l'intérieur tout à mon aise en compagnie d'un officier heureux d'accepter cette corvée comme une distraction. Ma visite dura une heure environ ; après quoi, comme le soleil allait se coucher, je remerciai mon guide et me mis en devoir de regagner le convoi. Je traversais une de ces plaines arides et désolées désignées sous le nom de *mal pais,* plaines hérissées de scories volcaniques, sur lesquelles une légère couche de terre ne laisse pousser que des plantes rabougries. Le vent semblait murmurer des plaintes étouffées en rasant les feuilles sonores des nopals et les touffes de genévriers. Les loups hurlaient de temps à autre, et le brouillard tombait si opaque et si froid, qu'il me tardait d'aller me réchauffer à la flamme du brasier auprès duquel je comptais bien sommer Victoriano de tenir sa promesse. Cependant la crainte de perdre mon chemin au milieu du brouillard qui me dérobait l'horizon, jointe aux aspérités du terrain, me força de ralentir ma marche, et la nuit était close quand j'arrivai à l'endroit désigné pour la halte du convoi : c'était Cruz-Blanca. Il ne me fut pas difficile de trouver, dans

le petit nombre de maisons qui composent le village, celle où la *conduite* s'était arrêtée. A mon grand étonnement, j'appris que Victoriano n'avait pas reparu. Cette disparition alarma tout le monde. Quelque accident bien grave pouvait seul retenir loin de nous un homme dont l'exactitude habituelle était connue, et chacun se perdait en conjectures à cet égard, quand un individu se présenta et demanda à entretenir l'*arriero* en chef. Le nouveau venu était vêtu de la souquenille en laine rayée et du court tablier des conducteurs de mules. Il nous apprit que le cheval de Victoriano s'était abattu, et que, grièvement blessé dans sa chute, ce dernier avait été transporté à Perote, où on lui donnait les premiers soins; l'inconnu ajouta que c'était sur l'invitation de Victoriano qu'il venait s'offrir pour le remplacer jusqu'au moment où il pourrait rejoindre le convoi. L'*arriero* en chef, qui n'avait que le nombre d'hommes strictement nécessaire, accepta cette offre un peu légèrement peut-être; le nouveau venu était un robuste garçon de l'âge à peu près de Victoriano, mais dont la figure sinistre ne m'inspirait pas, tant s'en faut, la même confiance qu'au muletier.

Le lendemain matin, nous reprîmes notre route pour aller passer la nuit à la Hoya, autre village à cinq lieues de Cruz-Blanca. La marche, lente comme d'ha-

bitude, nous semblait plus fatigante encore, car Victoriano n'était plus là pour nous égayer par ses récits. Tout semblait d'ailleurs marcher de travers depuis la disparition du majordome. Arrivé à Barranca Honda, à une lieue de notre point de départ du matin, une mule se déferra, puis une seconde, puis une troisième. Il fallut des haltes assez longues pour referrer chacun de ces animaux. Le remplaçant de Victoriano s'acquittait de cette besogne de maréchal ferrant avec beaucoup de zèle et d'intelligence, au grand contentement de l'*arriero*, qui cependant proférait autant de jurons qu'il y a de saints dans le calendrier. Pour moi, je m'obstinais, je ne sais pour quel motif, à ne pas partager la satisfaction du muletier à l'égard de notre nouveau compagnon.

— Ne vous semble-t-il pas, dis-je à don Blas, que ce drôle qui referre si lestement les mules serait capable de les avoir déferrées avec non moins d'adresse?

Le capitaine traita mes soupçons de pure chimère.

— Je suis parfaitement désintéressé dans la question, répondis-je, car malheureusement aucun de ces précieux caissons ne m'appartient, mais je ne puis m'empêcher de regretter l'absence du pauvre Victoriano.

Le convoi se remit en mouvement; néanmoins, quoi

qu'on fît pour accélérer la marche, les mules paraissaient avoir perdu leur vigueur habituelle, comme si l'on eût mêlé à leur ration quelque drogue énervante. Au moment de dépasser las Vigas [1], l'*arriero* tint une espèce de conseil avec le chef de l'escorte. Le premier était d'avis de passer la nuit dans ce village; don Blas opinait pour pousser jusqu'à la Hoya, alléguant qu'un retard dans le convoi qu'on attendait à Vera-Cruz, et dont on connaissait les étapes par avance, répandrait une alarme préjudiciable. Malheureusement pour le muletier, cet avis l'emporta, et on résolut de gagner la Hoya.

Nulle part peut-être au Mexique le passage toujours si pénible de la température des plaines à celle des régions élevées ne se fait sentir plus vivement qu'aux approches de las Vigas. Quelques instants avant d'atteindre ce village, on est brusquement transporté au milieu de la végétation des pays froids. Là, plus de brise chaude, plus de ciel bleu, mais une bise qui souffle aigrement à travers les vapeurs glacées, un ciel terne, un terrain aride, déchiré, bouleversé comme par une lutte de Titans. Une obscurité presque complète enveloppait le paysage au moment où nous pas-

(1) Petit village situé sur des hauteurs, à sept lieues de Jalapa.

sions près de las Vigas. Le brouillard, qui d'abord rampait sur le sol et tourbillonnait comme la poussière sous les pieds de nos chevaux, ne tarda pas à monter progressivement et à dérober à nos yeux la cime la plus élevée des sapins. A peine nous distinguions-nous les uns des autres au milieu de la brume qu'un vent froid chassait à notre visage. Des ravins longeaient parallèlement la route, qui traversait des courants de lave refroidie, et il était urgent d'empêcher les mules, si richement chargées, de dévier du sentier qu'elles avaient à suivre. J'admirais, je l'avoue, le calme de don Blas, chargé d'une responsabilité qui m'effrayait pour lui. Des étincelles jaillissaient, de distance en distance, sous les pieds de la mule de l'*arriero,* qui, au risque de ses membres, parcourait sans relâche toute la longueur du convoi. Ce pauvre homme m'inspirait un vif intérêt, car sa fortune, son avenir, étaient en jeu; la responsabilité matérielle pesait seule sur lui, et il comptait et recomptait ses mules avec une anxiété qui faisait mal à voir. Au moment où la nuit fut complète, don Blas fit deux corps de son escorte. Avec l'un, il gagna la tête du convoi, et laissa le commandement de l'arrière-garde à Juanito, son ex-*asistente.* Nous cheminions depuis assez longtemps ainsi au milieu d'un silence profond, qu'interrompaient seuls

les tintements de la clochette de la jument conductrice, les chansons des soldats et le piétinement des mules sur la chaussée. Resté moi-même sur le flanc du convoi, je repassais dans mon esprit les incidents de la matinée; la disparition du majordome, les mules déferrées, leur ardeur subitement ralentie, me paraissaient, au milieu du brouillard ténébreux qui nous enveloppait, autant de symptômes alarmants. Au moment où je me demandais si la trahison ne veillait pas autour de nous, je fus rejoint par mon valet Cecilio.

— Seigneur maître, me dit-il à voix basse, si vous vouliez m'en croire, nous ne resterions pas une minute de plus ici, car il va s'y passer des choses étranges.

— Et où aller, lui dis-je, quand on ne voit pas à deux pas devant soi au milieu de ces rochers et de ces ravins? Mais qu'y a-t-il enfin?

— Il y a, seigneur maître, que Victoriano, — et j'ai peut-être été le seul à le remarquer, — vient de se glisser parmi nous, cela ne veut rien dire de bon. Sa chute n'est donc qu'un mensonge.

— En es-tu sûr?

— Je l'ai vu; mais ce n'est pas tout : il y a un quart d'heure environ, j'étais en arrière, comme cela m'est arrivé tous les jours avec mon damné cheval, quand deux cavaliers me dépassèrent sans me voir, car j'étais

caché par un bloc de rocher. L'un d'eux montait un trop magnifique cheval noir pour être un voyageur pacifique...

— Un magnifique cheval noir? interrompis-je en pensant au *ranchero* qui observait si flegmatiquement, à Mexico, le départ du convoi.

— L'autre, reprit Cecilio, montait une mule de selle et portait le costume d'un muletier, et, si j'ai bien compris ce qu'ils disaient, le majordome doit être leur complice.

— Et que sont devenus ces cavaliers?

— J'ai tout lieu de croire que, grâce à l'obscurité, ils se sont mêlés à l'escorte, il est facile de deviner pourquoi, et probablement ils ne sont pas seuls, car ces ravins peuvent cacher une *cuadrilla* (bande) tout entière. Si Votre Seigneurie m'en croit, nous laisserons s'éloigner le convoi sans nous.

— Non pas, dis-je, et je cours prévenir le capitaine.

— Et qui vous dit, seigneur, que le capitaine n'est pas leur complice?

Je ne répondis pas. Ce n'était pas le moment de discuter, mais d'agir. Sans me rendre compte de ce qu'il pouvait y avoir d'injuste ou de fondé dans les soupçons de Cecilio relativement au capitaine, je piquai des deux pour atteindre au moins l'*arriero* et l'avertir.

Je rejoignis, non sans peine, les derniers soldats de l'escorte, puis je marchai bientôt à côté de quelques-unes des mules; les autres formaient encore une longue file devant moi; mais, au milieu du brouillard, j'étais guidé par le bruit de leurs sabots. Enfin je distinguai le tintement de la sonnette de la jument conductrice à quelques centaines de pas de moi. En ce moment même je crus reconnaître, dans un cavalier qui marchait à mes côtés, la figure sinistre du remplaçant de Victoriano. Quelques instants après, la voix d'un des conducteurs de mules s'éleva dans les ténèbres.

— Que signifie ceci? s'écria-t-il. Eh! Victoriano, est-ce toi? Eh oui! de par Dieu! et par quel hasard?

Nulle réponse ne suivit cette interrogation; presque aussitôt la voix se tut. Je frissonnai; il me sembla avoir entendu une espèce de râle étouffé, suivi de la chute d'un corps. Je prêtai de nouveau l'oreille, la bise se mêlait seule au retentissement inégal du sabot des mules sur la chaussée. Au bout de quelques secondes, mon cheval fit un écart violent, comme s'il distinguait dans l'obscurité quelque objet effrayant. Désireux d'éclaircir les doutes terribles qui me traversaient l'esprit, je tirai mon briquet de ma poche, comme pour allumer un cigare et faire diversion au froid qui me glaçait. Je crus être un instant le jouet d'un

songe. Il me sembla distinguer, aux lueurs du briquet, des hommes marchant pêle-mêle avec les gens de l'escorte et les valets de mules. Des fantômes silencieux paraissaient avoir surgi mystérieusement du sein des ténèbres et cheminer à nos côtés, les uns vêtus de l'habit rouge des lanciers, les autres couverts de la souquenille des conducteurs subalternes. Tout à coup la clochette de la jument cessa de retentir; au bout de quelques secondes, je l'entendis de nouveau résonner, mais dans une direction tout opposée, et des sons semblables sortirent des ravins situés à la gauche de la route. J'en avais assez vu, trop vu même; la trahison nous environnait de toutes parts. A qui s'en prendre au milieu d'un brouillard épais, sur des routes bordées de ravins? A qui se confier dans des ténèbres qui confondaient amis et ennemis? Étonné de l'étrange découverte que je venais de faire, j'hésitai; puis, au risque de me rompre le cou dans l'obscurité, je m'élançai en tête de la *conduite;* il était déjà trop tard! Une corde siffla au-dessus de ma tête et s'abattit sur moi, mon cheval fit un bond en avant; mais, au lieu d'être enlevé violemment de ma selle et foulé aux pieds des chevaux comme je devais l'être, je me sentis retenu par une étreinte terrible. Un nœud coulant qui n'était destiné qu'à moi seul avait enlacé du même

coup le cheval et le cavalier. Mon bras droit, étroitement lié à mon corps, ne pouvait se dégager du laço pour tirer de la jarretière de mes bottes le couteau affilé que j'y portais suivant l'usage et couper le nœud coulant. J'enfonçai les éperons dans les flancs de mon cheval. Le noble animal hennit et roidit ses jarrets nerveux avec une irrésistible vigueur. Je sentis l'étreinte du lacet me comprimer plus fortement, puis se relâcher; j'entendis un craquement de sangles brisées, une imprécation de rage, et tout à coup je me trouvai libre, avant d'avoir pu apprécier le danger auquel je venais d'échapper. Peu s'en fallut qu'un nouveau bond de mon cheval ne me désarçonnât; je pus cependant, grâce à Dieu, me remettre en selle et m'élancer en avant. Une détonation résonna, une balle siffla près de mes oreilles; au même instant, un cri d'alarme s'éleva dans les ténèbres. Des explosions multipliées y répondirent. Ce fut alors une inexprimable confusion. Les mules, trompées par les tintements de la clochette, qui semblaient sortir des directions les plus opposées, se débandaient et se heurtaient l'une l'autre. Des coups de feu suivis et précédés d'éclairs déchiraient le brouillard et se répercutaient dans les montagnes. Aux lueurs de la fusillade, les habits rouges des lanciers en désordre, qui tiraient au hasard

dans cette nuit épaisse, apparaissaient de minute en minute ; les balles sifflaient, et les cris de désespoir de l'*arriero* dominaient de temps à autre tout ce tumulte.

J'avais été entraîné par mon cheval effrayé assez loin du théâtre du combat. Je m'efforçai aussitôt de le ramener en arrière. Quand je pus rejoindre le convoi, la lutte avait déjà cessé, les bandits avaient disparu. Don Blas, qui avait conservé tout son sang-froid, me serra silencieusement la main ; je n'eus pas le temps de le questionner : un homme se jeta entre nous, une torche à la main, en suppliant le capitaine de lui venir en aide. A la lueur de la flamme, je reconnus les traits décomposés du pauvre muletier. Quelques soldats de l'escorte, mettant comme lui pied à terre, coupèrent des branches de sapin dont ils firent des espèces de torches, et nous pûmes alors contempler un triste spectacle. Les *mozos*, parmi lesquels on ne remarquait plus le remplaçant de Victoriano, surveillaient les mules groupées autour de la jument conductrice dépouillée de sa clochette. Heureusement l'instinct de ces animaux, un moment trompé par la ruse des voleurs, n'avait pas tardé à reprendre le dessus. Plusieurs mules perdaient leur sang par de larges plaies ; deux soldats, atteints aussi sans doute par leurs

camarades, pansaient leurs blessures avec leurs mouchoirs; enfin, dans un ravin peu profond que les torches éclairaient d'un reflet sinistre, un valet de mule se tordait sous l'étreinte de l'agonie : c'était l'homme qui avait reconnu Victoriano; il expiait le tort d'en avoir trop vu. L'*arriero,* tout en promenant d'une main tremblante son flambeau sur les mules, s'arrachait de l'autre les cheveux, ou essuyait la sueur qui, malgré le froid de la mort, coulait de son visage.

— Je suis un homme perdu, ruiné, s'écriait le pauvre diable, qui semblait ne pas oser compter ses mules de peur d'acquérir l'effrayante certitude de son désastre.

Cependant il commença. Don Blas, dont la figure paraissait fort pâle, même à la lueur rougeâtre du sapin, restait immobile sur sa selle. J'examinai sa contenance en pensant aux paroles de Cecilio : rien en effet, dans sa physionomie, ne trahissait le désappointement douloureux d'un homme qui, par négligence ou par malheur, a failli à l'accomplissement d'un devoir.

— Ne pensez-vous pas, lui dis-je, qu'il serait à propos de donner la chasse aux bandits qui doivent emmener leur capture, et que chaque moment éloigne de nous?

Don Blas sembla sortir de sa rêverie.

— Sans doute, s'écria-t-il brusquement ; mais qui vous dit qu'il manque rien au convoi ?

— Dieu le veuille pour ce pauvre homme ! lui dis-je en montrant le muletier, qui répondit à nos paroles par un cri douloureux.

— Que Dieu ait pitié de moi ! s'écria-t-il, car j'en mourrai sans doute. Cinq ! seigneur capitaine, il m'en manque cinq ! continua-t-il d'une voix étouffée. J'ai perdu dans une nuit le fruit de vingt ans de travail ! Ah ! seigneur don Blas, par la vie de votre mère, tâchez de me les faire retrouver... la moitié sera pour vous... Ah ! pourquoi m'avez-vous conseillé de pousser jusqu'ici ce soir ? Pourquoi vous ai-je écouté ?

Et le pauvre muletier, jetant sa torche par terre, se laissa tomber lui-même sur la route. Ainsi mis en demeure de réparer le mal qu'un conseil imprudent ou coupable avait causé, le capitaine se redressa sur sa selle, et choisissant douze de ses cavaliers les mieux montés, il leur donna l'ordre de se munir de branches de sapin pour commencer sans délai la poursuite. Je n'augurais pas merveilleusement du succès de cette chasse tardive que j'avais cependant conseillée tout le premier ; mais, persuadé que, si elle offrait peu de chances de réussite, elle offrait par cela même peu de danger, et désireux, en outre, d'assister à une de

ces expéditions dans lesquelles la sagacité américaine se montre si admirable, j'insistai pour accompagner don Blas. Le capitaine accueillit sans difficulté ma demande, et nous nous éloignâmes à l'instant du convoi dans la direction de la Hoya.

IV

L'entreprise que nous tentions était difficile. L'obscurité nous dérobait la marche des ravisseurs, dont il était presque impossible, avant le lever du jour, de suivre la trace sur un terrain volcanisé. Le raisonnement plus que les yeux devait guider nos recherches. Nous avions la certitude que les mules détournées de la *conduite* n'avaient pas rétrogradé vers Perote. De l'endroit où nous étions, on distinguait les feux du village de la Hoya, même à travers le brouillard opaque qui étendait son voile autour de nous; la nouvelle du désastre pouvait donc y arriver en quelques instants :

il était à présumer que ceux à la poursuite desquels nous nous engagions ne s'étaient pas hasardés dans cette direction. Le côté gauche de la route, coupé de fondrières et de ravins, n'était pas praticable dans l'obscurité. Sans aucun doute, les ravisseurs avaient gagné les montagnes boisées qui dominaient le côté droit, et c'était vers ce point qu'il fallait avancer. Un soldat fit observer que la lumière de nos torches, en éclairant nos pas, trahissait aussi notre présence. Nous ignorions le nombre de nos ennemis, qui pouvaient nous compter grâce à la lueur des flambeaux, et la prudence commandait de nous envelopper de ténèbres. A l'ordre du capitaine, nos torches s'éteignirent, non cependant sans que nous eussions jeté auparavant un coup d'œil sur le terrain que nous devions parcourir. Un sentier assez escarpé venait aboutir à l'un des talus qui bordaient la route. Trois hommes, du nombre desquels je me mis, furent chargés de rester comme des jalons indicateurs à cet endroit. Les autres devaient explorer les communications semblables à celle-là qui pouvaient exister plus loin. Nous attendîmes dans l'immobilité la plus complète le retour des éclaireurs. Quelques instants se passèrent ainsi. Le vent, murmurant dans les sapins qui formaient une arcade sombre au-dessus du chemin creux dont nous défendions l'en-

trée, secouait sur nos têtes le brouillard condensé qui tombait goutte à goutte de leurs branches inclinées. Au bout d'une demi-heure environ, les cavaliers étaient de retour; ils n'avaient rien vu, mais ils s'étaient assurés qu'aucun autre sentier que celui que nous gardions ne s'ouvrait sur le grand chemin; en suivant ce sentier, nous étions donc certains d'être sur la bonne voie. Les soldats, animés par l'espoir d'une riche récompense, avaient toute l'ardeur d'une meute de chiens lancés sur la piste d'un cerf; le capitaine seul ne semblait remplir qu'à contre-cœur la mission dont il était chargé; les ordres qu'il donnait d'une voix brève trahissaient une certaine anxiété. Nous nous remîmes en marche; malheureusement l'obscurité et les difficultés du terrain ne nous permettaient d'avancer qu'avec lenteur. De temps à autre, pendant une courte halte, un des cavaliers descendait de cheval et collait son oreille sur le sol : excepté les soupirs du vent, on n'entendait rien. Le terrain pierreux, soigneusement examiné aussi à la lueur d'un cigare, n'avait gardé nulle empreinte, et cependant, guidés par un instinct inexplicable, les soldats ne semblaient pas douter que les ravisseurs n'eussent passé par là. Bientôt le gravier cessa des résonner sous les pas de nos chevaux; nous marchions sur un terrain plus mou. On avait enfin

quelque chance de reconnaître la trace des hommes ou des animaux qui avaient suivi ce chemin. La moitié de nos hommes mirent pied à terre, et commencèrent à éclairer pouce à pouce, à l'aide du briquet ou de la cigarette, la mousse et la terre qui tapissaient le sentier. Des traces s'y croisaient en tous sens, et, au bout de quelques minutes d'examen, un soldat jeta un cri de joie et montra l'empreinte distincte de deux pieds de mules. Dans l'une, les clous plus profondément marqués indiquaient que l'un des fers de l'animal était moins usé que l'autre. Ce devait être, à n'en pas douter, l'empreinte d'une des mules du convoi qu'on avait été obligé de referrer le matin même. Dès ce moment, nous ne marchions plus à l'aventure, et ce fut une joie générale, mais silencieuse. Ces traces retrouvées de distance en distance nous conduisirent à une vaste clairière, espèce de carrefour sur lequel s'ouvraient plusieurs sentiers semblables à celui d'où nous sortions. Là tout vestige faisait de nouveau défaut.

Le temps s'était écoulé pendant ces recherches. Le capitaine, pour ménager les chevaux en cas d'une nouvelle et plus longue poursuite, ordonna une halte. Les allées, qui se croisaient en plusieurs sens, ne pouvaient, disait-il, être convenablement examinées qu'à la clarté du soleil. Des murmures accueillirent cet

ordre imprévu, mais il fallut obéir, et chacun mit pied à terre. Des foyers furent bientôt allumés de distance en distance, moins pour éclairer les profondeurs du bois et se mettre à l'abri d'une surprise que pour se garantir du froid glacial de la nuit. Quelque intérêt que je prisse à cette chasse, j'accueillis avec joie cette occasion de me réchauffer près d'un bon feu et de prendre un repos dont j'avais grand besoin.

Après quelques instants de causerie, un silence profond ne tarda pas à s'établir au milieu de la clairière, sur laquelle les brasiers projetaient une clarté qui en illuminait toute l'étendue. On n'entendait plus que le pas rapide et mesuré de deux plantons mis en vedette. Plusieurs heures s'écoulèrent; nos feux mouraient, et le jour ne devait pas être loin, quand un craquement de branches froissées retentit à quelque distance. Une des sentinelles, la carabine d'une main et un tison de l'autre, s'avança du côté d'où partait le bruit, et ne tarda pas à reparaître conduisant une mule qu'à son bât et à sa couleur il nous fut facile de reconnaître pour une de celles détournées du convoi. Son licou brisé indiquait qu'après l'avoir déchargée de son précieux fardeau, on l'avait attachée dans un fourré pour la dérober aux recherches, et qu'elle n'était parvenue à regagner notre campement qu'après avoir rompu son

lien. Tout le monde fut bientôt sur pied. Les bois, battus en tous sens, ne nous offrirent malheureusement aucun nouvel indice, et cette mule abandonnée faisait craindre que les ravisseurs, après s'être partagé leur butin, n'eussent pris chacun une direction différente. Cette pensée, qui nous découragea profondément, produisit un tout autre effet sur le capitaine. Jusqu'alors don Blas n'avait semblé prendre aucun intérêt à cette poursuite; en ce moment, au contraire, il s'emporta jusqu'à proférer les plus violentes menaces contre les bandits dont l'audace ne respectait rien.

— Ah! s'écria-t-il, si le hasard veut qu'il tombe entre mes mains, je le ferai fusiller sans forme de procès!

Et en disant ces mots, don Blas allait et venait en abattant à coups de sabre les hautes fougères qui croissaient près de nous.

— Qui ferez-vous fusiller? demandai-je.

— Qui? reprit le capitaine, eh! parbleu, le premier que sa mauvaise étoile me fera rencontrer.

— Ce serait un droit qu'il serait peut-être dangereux de s'arroger, car d'ordinaire les routiers ont le bras long.

— Rapportez-vous-en à moi, reprit don Blas avec

un étrange sourire ; je trouverai moyen de mettre le bon droit de mon côté.

Le capitaine donna aussitôt l'ordre de remonter à cheval. Les soldats, enchantés de regagner le temps perdu, accueillirent ses paroles avec acclamation. Je ne savais, je l'avoue, à quoi attribuer le brusque changement de don Blas. Pourquoi tant de zèle après tant de froideur? Je me plus à croire que cette froideur n'avait été jusque-là qu'apparente, et que le capitaine n'avait montré tant d'apathie d'abord que par une sorte de bienséance et pour ne point laisser percer un trop vif désir de gagner la récompense promise par l'*arriero*.

L'un des trois sentiers qui aboutissaient à la clairière était si étroit, si peu fréquenté, à en juger par l'aspect du terrain, que, selon toute apparence, il ne devait conduire à aucun endroit habité. Les deux autres gardaient de nombreuses traces du passage des hommes et des animaux ; ils devaient aboutir à quelque *hacienda* ou à quelque *rancho* pour le moins. Selon les conjectures des soldats, le moins foulé des trois sentiers était celui que les bandits avaient suivi sans doute. Dans l'incertitude, il fut résolu, d'après l'ordre du capitaine, que nous nous diviserions en deux bandes, qui, après avoir exploré chacune un des sentiers, devraient se retrouver, deux heures après le lever du soleil, à la

clairière que nous quittions. Don Blas se mit à la tête de l'un des deux détachements; le second s'éloigna sous les ordres de Juanito. Quant à moi, je suivis don Blas, quoi qu'il fît pour m'en dissuader; instinctivement, j'étais porté à croire qu'il ne choisissait pas le plus dangereux des deux chemins. Le sentier où nous nous étions engagés nous menait vers la plaine. Nous arrivâmes bientôt à un carrefour où aboutissaient plusieurs routes. Ce fut un nouvel embarras, et nous nous divisâmes encore deux par deux pour explorer chacune de ces ramifications.

— Si cela continue, dis-je à don Blas, nous nous disséminerons tellement, que nous pourrons bien être chassés à notre tour par ceux à qui nous donnons la chasse.

Don Blas néanmoins paraissait ne tenir nul compte du danger nouveau que nous créait cet éparpillement. Il s'engagea sans hésiter dans l'un des chemins, où je le suivis seul. Cependant, quand nous fûmes hors de portée de nos compagnons, son ardeur parut subitement refroidie. Il arrêta son cheval, qui marchait devant le mien, et se mit à parler de la beauté du paysage avec l'insouciance du plus paisible des touristes. La nature américaine se réveillait à ce moment dans toute sa splendeur. Dissipées par le soleil, les

vapeurs qui s'étaient amassées pendant la nuit sur la cime des sapins en descendaient rapidement jusqu'aux mousses qui tapissaient la terre, se relevaient en voiles plus légers rampaient un instant sur les hautes herbes et s'évanouissaient bientôt dans l'azur du ciel. Déjà, au milieu de l'âpre végétation du nord, au milieu des massifs touffus de liquidambars, d'arbousiers, de myrtes et de fougères grandes comme des arbres, on pouvait, sous un ciel tiède et pur, pressentir les magnificences de la zone torride. Parfois une brise embaumée venait mêler les parfums des goyaviers aux senteurs pénétrantes de la résine.

— Quoi qu'il puisse arriver, me dit don Blas après un court silence, je veux avoir le cœur net de tout ceci et savoir jusqu'où peut aller l'audace d'un bandit.

— Mais c'est fort clair, ce me semble, repris-je, et, depuis hier soir, les faits proclament assez hautement ce dont ils sont capables.

Nous ne marchâmes pas longtemps sans qu'une preuve palpable vînt nous avertir que nous étions de nouveau sur la trace des malfaiteurs. Don Blas, à l'aspect d'un éclat de bois qu'il aperçut sur le chemin, mit pied à terre et le ramassa. C'était le débris d'un petit caisson dans lequel les sacs de piastres avaient été emballés. Me suppliant alors, malgré mes instances,

de rester à l'endroit où j'étais, don Blas s'éloigna ventre à terre. Il ne tarda pas à se perdre derrière un coude du sentier, et je restai seul sans pouvoir m'expliquer en aucune manière la singularité de sa conduite. Un soupçon pénible, que je cherchais vainement depuis quelques heures à écarter, revint m'obséder avec plus de force. Don Blas avait-il quelque connivence avec les bandits dont il semblait rechercher la présence sans vouloir de témoin? Tout à coup une explosion lointaine vint troubler le silence des bois et m'arracher à mes réflexions. Je crus entendre aussi comme le son affaibli d'un cri d'alarme ou de détresse, je prêtai l'oreille, mais le silence solennel de la forêt ne fut plus troublé; le *pico-largo* et le *cenzontle* (le long-bec et le moqueur) jetaient seuls leurs notes retentissantes à l'écho des solitudes. La prudence me sembla exiger un mouvement rétrograde; le capitaine venait d'être tué ou existait encore; dans ces deux cas, je ne pouvais lui être d'aucune utilité : je revins donc sur mes pas pour chercher main-forte. Parvenu à l'endroit où le capitaine et moi nous nous étions séparés quelques instants auparavant de nos compagnons, je déchargeai successivement mes deux pistolets. J'eus bientôt la satisfaction de voir revenir nos hommes, que je mis en deux mots au fait de ce qui s'était passé.

— Les brigands! s'écria Juanito, ils sont capables d'avoir tué mon capitaine pour le dépouiller de ses épaulettes d'or.

Et pour prévenir une catastrophe si préjudiciable à ses intérêts, le sous-officier mit son cheval au galop. Les lanciers l'imitèrent, et je les suivis à mon tour, impatient de rejoindre don Blas, mais sans trop espérer que Juanito se fût trompé. Ma crainte fut bientôt changée en une douloureuse certitude. Le capitaine, démonté par le coup de feu que j'avais entendu, gisait sur l'herbe, la poitrine percée d'une balle, mais vivant encore malgré la gravité de sa blessure et le sang qu'il perdait en abondance. On s'empressa autour de lui; un des soldats étancha la plaie et la banda avec assez d'habileté à l'aide de nos mouchoirs réunis. Pour moi, pendant qu'un autre soldat se mettait à la poursuite du cheval échappé, et qu'adossé contre un tronc d'arbre, le capitaine rappelait ses forces, je me mis à examiner le terrain. Le malheureux officier avait dû surprendre les bandits au moment même du partage de leur capture, car les caissons brisés et les sacs éventrés jonchaient l'herbe autour de lui. Ranimé par une gorgée d'eau-de-vie qu'on lui fit avaler, don Blas nous déclara cependant qu'il n'avait vu personne, et que c'était lorsqu'il était arrivé dans ce lieu qu'un

coup de carabine l'avait précipité de cheval; puis il ajouta qu'il connaissait la main qui l'avait frappé. Cette contradiction était trop singulière pour qu'on n'engageât pas le capitaine à compléter sa réponse. Soit qu'il fût fâché d'en avoir tant dit, soit qu'il ne pût en dire davantage, don Blas garda le silence. Dans l'intervalle, le cheval fugitif avait été ramené, et le blessé affirma qu'il se sentait en état de regagner le convoi. Toutefois, ses forces trahissant sa volonté, il fut nécessaire de le hisser sur son cheval; un soldat monta en croupe derrière lui pour le soutenir et prendre les rênes, et nous nous mîmes en route pour la Hoya.

Nous y arrivâmes vers midi à peu près. Un nouvel incident nous attendait. A peine don Blas avait-il été déposé sur un lit improvisé dans une des cabanes du village, qu'un détachement des soldats de l'escorte, qui battait depuis le matin la campagne par désœuvrement, ramena un prisonnier garrotté. La figure noircie de cet homme était à moitié voilée d'un mouchoir. Le travestissement était des plus significatifs, car c'est ainsi que les voleurs de grande route se rendent méconnaissables. Sous ce masque hideux je crus retrouver, chose étrange, les traits de l'homme dont le souvenir sinistre était lié à un des plus tristes épisodes

de mon voyage, de Tomas Verduzco. Bientôt entouré de curieux, le prisonnier échappa à mes regards. Il demanda à être conduit au capitaine, et sa voix, quoique altérée par l'émotion, était bien celle du bravo. Je pris les devants sur ceux qui le conduisaient, et j'entrai dans la cabane où reposait don Blas. Le capitaine ne dormait pas, et, à l'aspect de l'homme qu'on lui amenait, sa figure pâle devint livide, un éclair de haine brilla dans ses yeux éteints; cependant il garda un morne silence. Quant au prisonnier, un air d'impudente assurance avait remplacé l'expression de stupeur qu'on avait pu lire un moment sur ses traits.

— Eh quoi! seigneur don Blas, s'écria-t-il, que viens-je d'apprendre? vous êtes dangereusement blessé? La *conducta* a été pillée en partie, et l'on m'accuse d'avoir pris part à ce crime! Vive Dieu! je suis tenté de penser que je fais un mauvais rêve!

— Je crains que ce ne soit pis qu'un rêve, seigneur don Tomas, repartit froidement le capitaine.

— Que signifie cet accueil glacial? dit le bravo, car c'était bien lui; Votre Seigneurie serait-elle par hasard moins satisfaite de me revoir que je ne le suis de l'avoir rencontrée?

— Au contraire, répliqua don Blas d'une voix à

laquelle une certaine surexcitation paraissait avoir rendu toute sa fermeté ; je doute que vous soyez aussi aise de me rencontrer que je le suis de vous tenir en mon pouvoir.

— Je ne vous comprends pas, seigneur capitaine, répliqua effrontément le bravo.

— Vous allez me comprendre, reprit don Blas. Si je suis satisfait de vous avoir rencontré, c'est que je puis vous traiter comme un voleur de grand chemin, comme un meurtrier, et vous faire fusiller sans autre forme de procès.

Le regard du capitaine, qui exprimait une haine implacable, commentait trop énergiquement ses paroles pour que le bravo, dont la vertu dominante ne semblait pas être le courage, ne perdît pas un moment contenance. Voyant toutefois que son trouble ne faisait que donner à don Blas plus d'assurance, il fit un effort pour maîtriser son émotion et reprit d'une voix assez ferme :

— Me faire fusiller ! mais c'est une plaisanterie à coup sûr ; je ne suis pas si dépourvu de protecteurs que vous pourriez le penser, et... s'il le faut... je parlerai, seigneur capitaine... je dirai...

Ce fut alors au tour de don Blas de trembler. Le capitaine commanda le silence au bravo d'un geste

impérieux, et faisant signe à Juanito de faire évacuer la chambre, il resta seul avec l'assassin. J'ai toujours ignoré ce qui se passa entre ces deux hommes ; je ne devinai pas non plus pour le moment quelle cause avait si inopinément changé les dispositions de don Blas à l'égard de Verduzco. Je sus seulement qu'après une heure d'entretien le bravo était sorti de la chambre du capitaine escorté de Juanito, qui parut dès ce moment traiter le prisonnier avec de grands égards.

Cependant l'état du capitaine n'avait pas empiré ; un mieux sensible paraissait même s'être opéré chez lui. Au bout de deux jours passés fort tristement dans une cabane de la Hoya, j'appris, sans trop de surprise, que don Blas se disposait à nous accompagner jusqu'à Jalapa dans une litière que le muletier en chef faisait disposer à cet effet. Le blessé devait trouver dans cette ville les soins éclairés que son état réclamait et qui lui manquaient à la Hoya. Il devait aussi remettre son prisonnier entre les mains de l'autorité compétente.

Nous n'avions plus que cinq lieues à faire pour gagner Jalapa, et, quoiqu'il fût à peu près deux heures de l'après-midi quand nous quittâmes la Hoya, nous pouvions y arriver au coucher du soleil en pressant le pas. Cette fois, des éclaireurs avaient été envoyés

en avant, et toutes les précautions prises pour empêcher une nouvelle catastrophe. Juanito portait en croupe le bravo soigneusement garrotté. Tout en chevauchant, le prisonnier et le gardien causaient aussi gaîment que deux amis qui se rendraient à une fête en partageant le même cheval. Le convoi s'avançait rapidement. Nous avions fait deux lieues, et nous allions arriver à San-Miguel-el-Soldado. Je remarquai alors qu'insensiblement, par l'effet sans doute de son double fardeau, le cheval de Juanito ralentissait sa marche et s'éloignait du convoi. Tenant, par curiosité, à ne pas m'éloigner du captif, je modérai aussitôt l'allure de mon cheval, de façon à pouvoir suivre à quelque distance Juanito et Tomas.

— *Cáspita!* s'écria le sous-officier après un assez long silence, vous avez là une bien belle paire de bottes, seigneur don Tomas.

Je me rappelai que Juanito n'avait qu'un brodequin et qu'un soulier.

— Je suis aise que mes bottes soient de votre goût, reprit Verduzco, et je les mettrais bien à votre disposition, mais vous concevez que je ne puis m'en défaire pour vous les donner.

— Vous me comblez, seigneur don Tomas, répondit Juanito avec une discrétion pleine de courtoisie, mais

je prétends bien ne vous emprunter vos bottes que quand elles vous deviendront inutiles. C'est toujours ma façon d'agir avec mes amis, et vous êtes fort des miens ; j'attendrai donc.

Les deux cavaliers baissèrent alors la voix, et je n'entendis plus la suite de l'entretien. Nous étions d'ailleurs en ce moment au haut de la côte de San-Miguel, et la beauté merveilleuse du paysage m'enleva brusquement à toutes mes préoccupations. Du haut de cette côte, le regard embrasse une vallée entourée d'une zone de montagnes brumeuses. La masse carrée du Naocampatepetl (1) domine de son cratère éteint cette ceinture azurée. Au pied du pic de Macuiltepetl, sur le tapis vert de la vallée, parmi les cimes pressées des bananiers et des palmiers, au milieu de champs d'orangers, comme au sein d'une corbeille de fleurs, s'élève la ville de Jalapa. Placée entre les brouillards glacés de la terre froide et l'atmosphère brûlante de la côte, Jalapa n'est visitée que par des brises tièdes et chargées de doux parfums. En vain le soleil lance ses feux perpendiculaires sur la plaine qui l'entoure ; en vain l'océan Atlantique envoie vers cette vallée les vents brûlants de ses rivages : le *Cofre* qui la domine

(1) En indien cela veut dire montagne carrée. Les Espagnols ont appelé le Naocampatepetl *Cofre de Perote*.

arrête ces vents au passage; ses cimes basaltiques attirent les vapeurs de la mer, les condensent en un dais mobile au-dessus de la vallée, et lui prêtent une fraîcheur éternelle. Vue du haut de la côte de San-Miguel, qu'ombrage un couvert de sombres sapins, la vallée de Jalapa me paraissait plus riante encore. Les hauteurs du Cofre, la montagne de Macuiltepetl, les croupes du Naocampatepetl commençaient à se teindre des nuances violettes du soir; déjà le pic neigeux d'Orizaba apparaissait au loin comme une brillante étoile (1). Enfin, derrière les vapeurs les plus lointaines, une ligne blanchâtre, imperceptible, séparait l'horizon de l'azur du ciel; cette ligne était l'Océan; cet Océan baignait les rivages de France.

Pendant que je m'oubliais à contempler ce ravissant paysage, le convoi s'était éloigné. Je piquai des deux, et j'eus bientôt rejoint les derniers traînards : c'étaient Juanito et son compagnon. Je crus remarquer alors que le ceinturon du soldat ne serrait plus aussi étroitement le corps du bravo. Cette circonstance, rapprochée de beaucoup d'autres, me faisait croire à une tentative d'évasion que Juanito ne paraissait que trop disposé à favoriser. Je me demandai, quoique ce

(1) Les Indiens appelaient le pic d'Orizave *Citlaldepelt* (montagne-étoile).

rôle me répugnât souverainement, si je ne devais pas avertir le capitaine. Cependant, comme ma présence suffisait, au besoin, pour empêcher Verduzco de fuir, je préférai rester. Tout à coup le ceinturon, tranché par le couteau du bravo, s'ouvrit en deux tronçons, et le bandit, se laissant glisser de la croupe du cheval jusqu'à terre, s'élança loin de son gardien. Un bond rapide rapprocha aussitôt du fugitif le cheval du lancier. Juanito appuya contre le bravo le canon de son mousqueton, le coup partit, et Verduzco tomba, la tête fracassée, avant que j'eusse même songé à pousser un cri.

— Ma foi, dit Juanito en replaçant à son crochet l'arme qui fumait encore, il n'aura pas à se plaindre que j'aie manqué de procédés à son égard, car enfin j'aurais pu prendre ses bottes deux heures plus tôt!

Complétement rassuré sur cette question de délicatesse, le brigadier mit pied à terre, et, arrachant les objets de sa convoitise, il les troqua contre les chaussures disparates qu'il portait lui-même.

— Je savais bien, ajouta-t-il, que je finirais par m'équiper complétement!

— Écoutez, lui dis-je alors, mon cher Juanito, vous êtes un fidèle serviteur du capitaine, quoique tout à l'heure j'aie soupçonné le contraire ; mais il y a dans

tout ceci un mystère que je ne comprends pas, et je vous donnerais volontiers une piastre, si vous vouliez me l'expliquer.

— De grand cœur, me dit Juanito en prenant la piastre que je lui tendais; aussi bien ne trouverai-je pas tous les jours un confesseur aussi généreux que Votre Seigneurie.

Le brigadier se remit à cheval, et, pendant que nos montures allaient au pas :

— Vous pensez bien, seigneur cavalier, me dit-il, que je n'ai agi comme vous venez de le voir que par ordre de mon capitaine. Faire fusiller ce mauvais drôle eût été, aux yeux de la justice, un délit qui eût pu nous coûter bien cher; le remettre entre les mains des juges, c'était lui offrir une belle occasion de se faire acquitter. Le tuer, au contraire, quand il cherchait à s'évader, ce n'était qu'un cas de légitime répression. Cette tentative d'évasion à laquelle je semblais prêter la main n'était qu'un piége concerté à l'avance entre le capitaine et moi, et tendu à la crédulité de son prisonnier.

— Mais pourquoi votre capitaine en veut-il tant à un homme avec qui jadis il avait eu des rapports intimes?

— Ah! ceci est autre chose, reprit Juanito. Avant

de dépêcher Verduzco vers un monde meilleur, mon capitaine m'avait chargé de confesser son prisonnier ; c'est ce que j'ai fait. Voici donc ce que j'ai appris et ce que je ne dirai qu'à vous... ou à ceux qui me donneront une piastre pour le savoir. Comptant sur des protections qu'il avait en haut lieu, Verduzco s'était engagé à faire obtenir au capitaine l'autorisation d'escorter la première *conduite* qui partirait, si celui-ci consentait, moyennant partage, à en laisser piller une partie. Le seigneur don Blas accepta le marché, et je dois dire, pour l'excuser, qu'il comptait plus tard rendre sur ses économies la part qu'il s'adjugeait dans le butin. Or, vous savez ce qui est arrivé au convoi ; mais le plus plaisant de l'affaire, c'est que le coup a été exécuté par une autre bande que celle de Verduzco, qui n'avait pas compté sur cette concurrence. Pendant que le bravo attendait la *conduite* au delà de la Hoya, d'autres bandits, mieux inspirés, l'attendaient en deçà. C'est par ces misérables que le capitaine a été blessé. Il a cru que Verduzco l'avait trahi, et c'est alors que j'ai reçu ordre de saisir la première occasion qui s'offrirait de brûler la cervelle au bravo. Le capitaine va respirer plus à l'aise quand je lui apprendrai en même temps la confession et la mort de son complice.

Nous pressâmes le pas pour rejoindre le convoi. Dès

que Juanito eut aperçu la litière du capitaine, il mit son cheval au galop et courut se placer à la portière. Quelques instants se passèrent, pendant lesquels Juanito, courbé vers le blessé, parut lui rendre compte de l'exécution de ses ordres. Tout à coup Juanito fit arrêter les mules. On se pressa autour de la litière, et j'accourus pour connaître les causes de cette alerte. L'émotion causée par le rapport du brigadier avait été funeste au capitaine; elle avait déterminé une hémorragie intérieure, et, quand j'arrivai près du blessé, l'agonie contractait déjà ses traits.

La mort de don Blas brisait le dernier lien qui me retenait près du convoi d'argent. Je résolus de le laisser partir sans moi; les scènes auxquelles je venais d'assister m'avaient attristé profondément, et je ne pouvais plus supporter la compagnie de ces hommes dont les passions brutales et violentes touchaient de si près aux passions coupables. J'arrêtai donc mon cheval. J'eus bientôt vu disparaître dans la brume du couchant la litière flottante qui n'emportait plus qu'un cadavre, et les lances baissées en signe de deuil des cavaliers de l'escorte. La nuit allait venir. Comme compensation à ce triste tableau, le paysage déployait à mes pieds une calme splendeur. Un brouillard doré flottait au-dessus de la vallée de Jalapa, les cygnes s'abattaient sur les

flaques d'eau rougies par le soleil, la ligne étroite de l'Océan se colorait de pourpre, et, près de refermer leurs blancs calices, les daturas exhalaient leurs derniers parfums.

QUATRIÈME SÉRIE.

LES JAROCHOS.

I

Si nulle part au Mexique le soleil n'éclaire une végétation plus riche que dans la vallée de Jalapa, nulle part aussi l'influence d'une atmosphère pluvieuse ne se fait plus constamment sentir. Un dais de vapeurs grisâtres s'étend presque toujours depuis le sommet du *Cofre de Perote* jusqu'à l'extrémité opposée de l'horizon. Une pluie fine tombe de cette coupole humide, des flocons de brume roulent sur les toits des maisons, les rues sont désertes, et Jalapa expie cruellement, pendant la plus grande partie de l'année, les magnificences de son éternelle verdure ; mais quand le soleil a déchiré ce voile de nuages, quand le ciel marie de nouveau son limpide azur à la verdure des collines, Jalapa redevient la ville enchantée qu'un horizon lointain promet au voyageur. Ses rues escarpées, qui ont repris leur physionomie riante, présentent à chaque pas une décoration toujours nouvelle : l'œil s'arrête tantôt sur les maisons blanches et rouges qui surgissent

parmi les massifs de goyaviers, de liquidambars et de palmiers, tantôt sur les montagnes qui abritent la ville, sur les rochers qui disparaissent sous une draperie de convolvulus, sur les mille cascades qui s'échappent de leurs flancs et sur les sentiers qui se perdent entre une double haie de daturas, de chèvrefeuilles et de jasmins.

Le soir venu, l'ombre couvre le paysage, mais d'un voile transparent qui adoucit les contours sans les effacer. La nuit même à Jalapa n'a rien à envier au jour. C'est alors seulement que la ville commence à vivre. Dans les maisons basses des pays chauds, le rez-de-chaussée est, à l'approche de la nuit, un lieu de rendez-vous pour la famille. C'est le soir, à Jalapa comme dans plusieurs autres villes du Mexique, que le passant peut surprendre dans tout son charme l'existence domestique des habitants. Chaque fenêtre ouverte répand dans la rue silencieuse et obscure une joyeuse traînée de bruit et de lumière. Par les nuits tièdes de ce beau climat, l'étranger peut prendre ainsi sa part des fêtes de chaque soir; il peut voir les Jalapeñas déployant sans affectation leur désinvolture proverbiale (1), de-

(1) Les femmes de Jalapa passent à juste titre pour les plus belles et les plus gracieuses de la république; on cite leur goût prédominant pour les plaisirs, les fleurs et la musique.

puis le moment où ces fêtes commencent jusqu'à celui où les fleurs des coiffures se fanent, où la harpe cesse de se faire entendre et où les fenêtres se referment derrière les grillages des balcons.

Soit que l'on quitte Jalapa pour se diriger vers Mexico à travers les brouillards glacés de la zone froide, ou que l'on gagne Vera-Cruz sous le poids d'une chaleur de plus en plus étouffante, c'est toujours à regret que l'on abandonne cette tiède vallée. J'avais remis mon départ de jour en jour, et près de deux semaines s'étaient écoulées comme un songe depuis le soir où, me laissant devancer par le convoi d'argent après la mort subite du capitaine don Blas, j'étais entré seul à Jalapa. Mes ressources pécuniaires étaient à bout, il fallait partir. Je me mis en route, emmenant avec moi mon valet Cecilio et un autre compagnon de voyage que je n'ai pas encore mentionné, une chienne épagneule répondant au nom anglais de *Love*, que Cecilio avait transformé en un nom espagnol d'une signification toute différente, *Lova* (1). Cette chienne me suivait dans toutes mes promenades, et mon cheval Storm, qui l'avait prise en affection, ne galopait jamais si gaiement que lorsqu'il la sentait bondir entre ses jambes ou mordre son poitrail fumant.

(1) *Love*, en anglais amour; *lova*, en espagnol, louve.

Nous eûmes bientôt laissé dernière nous les collines fertiles de Jalapa, ses champs d'orangers, de bananiers et de goyaviers, et nous ne tardâmes point à dépasser Lencero. C'est le nom qu'a laissé un soldat de Cortez à un petit endroit où il avait établi une *venta* et où s'élèvent encore quelques-unes de ces cabanes à claire-voie appelées *jacales* (1). Un souvenir plus récent recommande encore Lencero à la curiosité du voyageur. Près de ce hameau, sur le sommet d'une colline d'où l'œil embrasse les dentelures lointaines de la Cordilière et, par les jours sereins, une échappée de la mer, s'élève une petite maison peinte en rouge, ornée d'un péristyle modeste et surmontée d'un *mirador* (belvédère) en vitres. Cette agréable retraite est la maison de campagne du général Santa-Anna. A quelque distance de Lencero, nous traversâmes les gorges de Cerro-Gordo, et une rumeur sourde comme celle de la mer qui brise sur des rochers nous annonça la proximité de la rivière de l'Antigua. Sept arches audacieusement jetées d'un flanc à l'autre du précipice dont la rivière forme le fond, des montagnes tranchées, des

(1) Ces cabanes sont construites en bambous espacés de manière à laisser circuler partout l'air et la lumière. — Voyez sur la *venta* de Lencero l'*Histoire de la Conquête du Mexique,* par Bernal Dias del Castillo, l'un des compagnons de Cortez, témoin oculaire de tous les événements de la conquête.

abîmes comblés, révèlent encore aujourd'hui, en ce lieu nommé Puente-Nacional, la grandeur des anciens maîtres du Mexique.

Vera-Cruz n'est qu'à quarante-huit kilomètres de Puente-Nacional, et depuis notre départ de Jalapa la chaleur s'était graduellement augmentée. Storm aspirait avec délices le vent brûlant qui rasait les herbes, et lui rappelait la brise enflammée des déserts. C'était la première fois, depuis cinq ans, qu'il se baignait dans les rayons d'un soleil semblable à celui de sa *querencia* lointaine, et sa joie se traduisait par de sauvages hennissements. Love, au contraire, la langue pendante, les flancs haletants, cherchait vainement quelques gouttes de rosée au milieu d'une végétation flétrie.

Fatigué d'une marche qui s'était prolongée bien au delà de mes prévisions, j'avais fait halte un instant. Je comptais reprendre bientôt ma route et arriver le soir même à Vera-Cruz, quitte à laisser Cecilio me rejoindre le lendemain, si son cheval ne pouvait suivre le mien ; mais le sort en avait décidé autrement. Cecilio, resté en arrière, me rejoignit au moment où je me remettais en route. La sueur découlait de ses joues empourprées ; une inquiétude inusitée se lisait sur son visage, d'ordinaire si placide. Il mit son cheval au niveau du mien. Je fus doublement surpris : c'était la

première fois que Cecilio se permettait à mon égard un pareil manque de respect, et l'effort que venait de faire sa monture était pour moi sans précédents.

— Seigneur maître, me dit Cecilio, si les renseignements que j'ai pris sur la route ne sont pas trompeurs, nous entrons ici dans le domaine de la fièvre jaune; je crains fort, je l'avoue, pour une existence à laquelle j'ai la faiblesse de tenir; avec le bon plaisir de Votre Seigneurie, je n'irai donc pas plus loin.

— En effet, lui dis-je, la fièvre jaune commence dans ces parages; elle affectionne en outre les gens joufflus de ton espèce; qu'à cela ne tienne, tu connais le chemin d'ici à Mexico; puisse le cheval que je te donne en récompense de tes bons services t'y faire arriver à bon port!

Malheureusement il y avait entre le maître et le valet une question de gages arriérés que le don d'un cheval fourbu, hors de service, ne tranchait pas précisément en faveur de Cecilio. Ce dernier me le donna délicatément à entendre, et voulut être payé séance tenante. Je dus alors recourir à un argument que je croyais sans réplique.

— Tu sais pourquoi j'ai quitté Jalapa; or, comme je ne puis trouver dans ces solitudes quelque maison de commerce qui veuille accepter une traite de moi

sur Vera-Cruz, je t'engage à prendre encore ton mal en patience jusque-là.

Cecilio ne répondit pas, mais son attitude me prouva qu'il ne se tenait pas pour battu. En effet, au bout d'une demi-heure environ de marche silencieuse, il revint à la charge.

— Si Votre Seigneurie voulait m'emmener en Europe, reprit-il, le vif désir que j'ai de visiter des pays si curieux me ferait au moins supporter la perspective de la fièvre jaune. Qui ne risque rien ne passe pas la mer, comme dit le proverbe.

J'objectai à Cecilio qu'un pareil voyage était chose fort coûteuse, que parmi les étrangers qui s'expatriaient pour venir au Mexique, on comptait fort peu de millionnaires, et que la plupart s'en retournaient les mains nettes comme ils étaient venus. « Tel, ajoutai-je sans autre allusion, qui fait au Mexique une certaine figure n'est pas, hélas! prophète dans son pays. »

Cecilio comprit à demi-mot et se résigna de nouveau. Nous reprîmes notre route, mais cette fois il marchait obstinément sur mes talons. Tout d'un coup il poussa une exclamation joyeuse.

— Qu'est-ce? demandai-je.

— J'ai trouvé un accommodement merveilleux.

— Ah ! voyons cet accommodement.

— Je propose à Votre Seigneurie, reprit-il gravement, de jouer son bon cheval Storm contre les gages qui me sont dus. Dans l'impossibilité de me les solder ici même et vu la ferme résolution où je suis de ne pas aller plus loin, Votre Seigneurie ne peut refuser une proposition si conciliante. Si Votre Seigneurie gagne, je la tiens quitte de tout, et il me restera l'honneur de l'avoir servie gratis ; si Votre Seigneurie perd, il lui restera le cheval orange et la grâce de Dieu.

Je fus d'abord sur le point de rejeter hautement une proposition si extraordinaire ; mais bientôt l'idée me parut si extravagante, que j'acceptai d'emblée. Nous mîmes pied à terre. Selon un usage assez répandu au Mexique, Cecilio ne voyageait jamais sans être muni d'un jeu de cartes ; le maître et le valet s'assirent face à face sur le revers du chemin et à l'ombre d'un bouquet d'arbres. Love s'étendit haletante sur le sable, tandis que Storm, impatient du repos, creusait la terre de son sabot ferré. A la vue du noble animal qui peut-être allait cesser de m'appartenir, je regrettai un instant ma témérité, mais il n'était plus temps. Cecilio me passa les cartes.

— Votre Seigneurie me fera l'honneur de tailler, dit-il en redoublant de gravité cérémonieuse.

Je frémis en pensant à ma veine habituelle, et je pris le paquet de cartes d'une main mal assurée. Pour ne pas prolonger une position aussi bizarre, je fixai la partie à trois *alburs* (1). Cinq minutes allaient donc trancher la question. J'amenai deux cartes. Cecilio en choisit une, je pris l'autre; puis, après en avoir successivement retourné une demi-douzaine, je gagnai le premier *albur*. Cecilio ne sourcilla pas; quant à moi, j'espérai un instant que le hasard allait se tromper une fois dans ma vie en ma faveur, mais je perdis le second coup. Restait le troisième *albur*, la partie décisive.

Absorbés comme nous l'étions, nous n'avions pas fait attention à deux cavaliers qui s'avançaient de notre côté. Je ne les aperçus, pour ma part, qu'au moment où ils étaient presque sur nous. Alors le bruit de leurs voix me fit lever la tête, et un coup d'œil suffit pour me montrer dans l'un des survenants le type parfait du Jarocho (2). Il portait dans toute sa pureté le costume particulier à cette classe d'hommes : un chapeau de paille aux ailes larges et retroussées par derrière, un mouchoir à carreaux rouges et jaunes qui sortait du

(1) On nomme ainsi chaque partie du jeu appelé *monte*.

(2) On appelle *Jarochos* les paysans du littoral et de la campagne de Vera-Cruz.

chapeau comme une résille et de ses plis flottants protégeait le cou et les épaules contre les ardeurs du soleil, une chemise de toile fine à jabot de batiste sans veste par-dessus, un caleçon de velours de coton bleu ouvert sur le genou et pendant en pointe jusqu'à mi-jambe. Sous une ceinture de crêpe de Chine écarlate qui serrait les hanches était suspendu un *machete* (sabre droit) à poignée de corne, sans garde et sans coquille, dont la lame nue et tranchante étincelait au soleil. Les pieds, sans chaussures, n'appuyaient que le bout de l'orteil sur l'étrier de bois. Le Jarocho, la tête indolemment penchée sur une épaule, gardait à cheval l'attitude particulière à ceux de sa caste, dont il avait la tournure dégagée et le maintien chevaleresque. Sa peau était d'une couleur foncée qui tenait le milieu entre le teint du nègre et celle de l'Indien. Enfin sa barbe touffue décelait l'origine orientale de sa race. Il était plus difficile de préciser la condition de l'autre cavalier, vêtu d'une veste d'indienne, d'un pantalon blanc, de brodequins de cuir de Cordoue, et qu'un riche chapeau de paille de *Jipijapa* (1) garantissait des rayons du soleil. Sa figure, passablement rébarbative, pouvait convenir aussi bien à un négociant ou à un

(1) Ces chapeaux, qui prennent leur nom du lieu où ils se font, valent souvent de trois à quatre onces d'or, ou 240 et 320 francs.

maquignon qu'à un voleur de grand chemin, et le cheval de luxe qu'il montait pouvait confirmer cette triple supposition.

Deux joueurs, en quelque endroit qu'ils se trouvent, sont toujours un agréable spectacle pour les Mexicains de toutes les classes, et, à mon grand déplaisir, les deux cavaliers firent mine de s'arrêter devant nous. Je restai immobile mes cartes à la main, et assez confus d'être surpris dans une occupation si étrangère à mes habitudes. Cependant, comme il n'y avait pas d'enjeu visible, je me flattais de garder les apparences du passe-temps le plus innocent; mais j'avais affaire à des juges experts en matière de faiblesse humaine.

— Joueriez-vous par hasard ce beau cheval bai-brun? me demanda, en me saluant, le cavalier à la veste d'indienne, et en accompagnant son salut d'un regard perçant.

— Précisément, répondis-je.

— En ce cas, vous jouez gros jeu, mon maître, reprit le cavalier, et si, comme je le crois, ce cheval est le vôtre, je vous souhaite une chance favorable; mais serait-il indiscret d'assister à votre partie?

— Je préférerais la finir comme je l'ai commencée; j'ai toujours remarqué que je joue avec plus de bonheur quand je n'ai pas de témoins.

Le cavalier trouva mes scrupules de joueur trop respectables pour ne pas se conformer à mes désirs, et, se tournant vers son compagnon :

— Aussi bien, dit-il à celui-ci, le temps nous presse ; c'est ici que nous devons nous séparer ; comptez que, si j'en ai le loisir, j'irai demain vous rejoindre au *fandango* (1) de Manantial, quoiqu'à dire vrai, si certains indices ne m'abusent, le vent du nord ne doive pas tarder à souffler.

— A demain donc, si c'est possible, répondit le Jarocho. Et les deux cavaliers se séparèrent, le premier suivant le chemin direct, et le cavalier à la veste d'indienne prenant un sentier sur la gauche.

— Que diable le vent du nord peut-il avoir à faire avec le *fandango* d'un petit village? demandai-je machinalement à Cecilio.

— Le cavalier à la jaquette d'indienne craint peut-être de s'enrhumer, reprit Cecilio d'un air de fatuité satisfaite.

Après cette ingénieuse explication, nous reprîmes notre partie, un instant interrompue. Je retournai de nouveau deux cartes. L'une d'elles était la *sota de bastos* (2) : ce fut celle que choisit Cecilio. Cette fois,

(1) Nom d'une danse qui, par extension, désigne les fêtes des villages de la côte de Vera-Cruz.

(2) Valet de trèfle.

d'une main tremblante, je fis successivement glisser les cartes l'une sur l'autre ; mon cœur battait : peut-être allais-je perdre un compagnon de cinq ans ! Cecilio essuyait la sueur qui inondait son front. Tout à coup il poussa une exclamation qui retentit jusqu'au fond de mon âme ; je venais de découvrir le valet de cœur.

— Vous avez perdu, monsieur, s'écria-t-il.

A ces mots, prononcés en bon français, je regardai Cecilio avec une muette surprise. Quant à lui, s'approchant fièrement de Storm, il se disposa à l'enfourcher.

— Halte-là ! drôle, je n'ai pas joué la selle, m'écriai-je en l'arrêtant. Et je lui ordonnai d'ôter la selle de Storm pour la mettre sur le dos du cheval orange. Cecilio exécuta l'ordre qui devait être le dernier qu'il recevait de son ancien maître, et je le regardai faire dans un douloureux silence. La double opération terminée, Cecilio monta sur le cheval qui n'était plus le mien. Je maudis alors ma folie, mais trop tard. Par fierté, cependant, je ne laissai rien percer du remords cuisant que j'éprouvais, et je demandai à Cecilio, pour dissimuler mon chagrin, comment il se faisait qu'il parlât français sans que je l'eusse su jusqu'alors.

— Je n'ai pas été cinq ans, reprit-il, derrière la

chaise de Votre Seigneurie, lorsqu'elle dînait avec ses compatriotes, sans apprendre sa langue; mais, quant à le laisser paraître, je m'en serais bien gardé : Votre Seigneurie, dès lors, aurait eu pour moi une foule de secrets.

Évidemment Cecilio était de la famille de ces valets rusés qui jouent un si grand rôle dans les romans picaresques de l'Espagne. Plus d'une fois il m'avait rappelé le personnage d'Ambrosio de Lamela dans *Gil Blas*. Sa physionomie ne m'avait pas trompé. Cependant, malgré l'impudence qu'il dévoilait pour la première fois, il semblait, au moment de me quitter, sous le coup d'une préoccupation pénible. Il était naturel, en effet, qu'il éprouvât quelque regret de se séparer ainsi d'un maître qui n'avait eu que des bontés pour lui. Ému par cette pensée, je retrouvai au fond du cœur une étincelle de l'affection que je lui avais vouée.

— Cecilio, mon ami, lui dis-je, ce cheval que tu m'as gagné, je te l'aurais sans doute donné dans quelques jours; est-ce de m'en dépouiller qui cause ton affliction?

Cecilio poussa un profond soupir.

— En effet, dit-il, je regrette de voir votre belle selle sur un si vilain cheval, et j'ai honte de ne pouvoir

harnacher convenablement celui que je vous ai gagné. A ce propos, puisque Votre Seigneurie est en veine, lui agréerait-il de jouer aussi la selle?

C'en était trop! Outré de cette dernière ingratitude :

— Prends garde, lui dis-je en faisant mine d'armer mon pistolet, que je ne reprenne de force un cheval qu'un drôle comme toi n'est pas digne de monter.

Cecilio ne répondit à cette menace qu'en piquant des deux et en sifflant la chienne épagneule, qui jusque-là avait regardé avec un air d'inquiétude cette brusque séparation du maître et du cheval. Je la sifflai de mon côté. Ainsi mise en demeure d'établir pour la première fois une ligne de démarcation entre les deux affections dominantes de sa vie, la pauvre bête hésita. Elle rejoignit Storm d'une course rapide et revint bientôt vers moi les yeux humides et suppliants. Les mouvements convulsifs de son corps trahissaient son angoisse, et décelaient le combat qui se livrait en elle. Ses membres tremblèrent un instant; puis, poussant trois hurlements douloureux, elle disparut loin de moi, dans la poussière que soulevait le galop de son compagnon bien-aimé : je restai seul. Le cœur partagé entre la rage et la douleur, je fus tenté un moment de me venger de ma déconvenue sur le malheureux cheval que le sort me laissait, mais ce ne fut qu'un

court instant de faiblesse. J'avais appris, dans les traverses multipliées d'une vie d'aventures, la difficile vertu de la résignation; les phases diverses de cet épisode sentimental s'étaient accomplies en outre sous l'empire de circonstances si bouffonnes, que je finis par me jeter sur l'herbe en poussant un fol éclat de rire.

II

Ma déconvenue avait changé mon itinéraire ; il ne m'était plus possible de gagner ce jour-là Vera-Cruz, monté comme je l'étais ; je résolus de passer la nuit à Manantial, petit village que je supposais à une lieue de là tout au plus. J'avais dès lors du temps devant moi, et je ne pouvais mieux l'employer qu'à faire la sieste, à l'ombre des arbres, dans la verte solitude où je me trouvais. C'était une des parties les plus pittoresques des forêts qui s'étendent depuis Puente-Nacional jus-

qu'à Vergara. Au milieu de ces fourrés épais, d'étroits sentiers, tracés par la hache, courent dans diverses directions sous une voûte impénétrable ; à côté de ces sentiers, une végétation luxuriante entrave partout les pas de l'homme, et livre à peine un passage aux bêtes fauves. De longues lianes se tordent, s'entrelacent et s'étreignent entre les troncs rapprochés des arbres. Au milieu des lataniers qui inclinent jusqu'à terre leurs palmes gigantesques et luisantes, le cocotier balance, sur son tronc élevé, ses larges éventails, et livre au souffle de la brise son collier de fruits verts ; l'arbre à soie laisse échapper les flocons blancs de ses gousses entr'ouvertes. Sous l'ombre opaque que versent tous ces feuillages pressés, les arums étalent leurs coupes vernissées, et au-dessus comme au-dessous de ce dôme épais les gobéas suspendent les guirlandes multicolores de leurs campanules. Tel est l'aspect de ces bois, aspect que varient toutefois les diverses phases du jour. A l'heure de midi, cette végétation puissante se courbe sous les feux du soleil depuis les cimes les plus orgueilleuses du palmier jusqu'à l'humble mousse qui en tapisse les racines. Une brise brûlante pénètre sous les fourrés et semble y arrêter le cours de la vie : les bêtes fauves, les oiseaux, les insectes, les plantes, tout se tait, tout dort sous ce souffle enflammé ; mais quand

le soleil ne dore plus que la pointe des arbres, quand les vapeurs se dégagent lentement de la terre pour retomber plus tard en rosée, ces forêts silencieuses ont un moment de vie prodigieux. Les perroquets, confondus dans le feuillage, font entendre un ramage assourdissant, les oiseaux retrouvent leur voix. Des myriades d'insectes bruissent sous les herbes, de sourds craquements s'échappent des profondeurs jusqu'alors muettes, les plantes semblent secouer leur léthargique sommeil, et les palmiers darder leurs pointes plus aiguës. Une dernière transformation de la forêt commence avec la nuit : tous les ramages cessent l'un après l'autre, les tons de la verdure se confondent, une teinte transparente s'étend sur tous les objets. Le silence, qui succède peu à peu aux bruits assourdissants de la soirée, n'est plus celui des heures ardentes du jour. La nuit a ses mystérieuses harmonies, comme le crépuscule ses voix sonores. Le vent du soir frémit à travers les lianes tendues comme sur les cordes d'une harpe éolienne ; les feuilles sèches frissonnent sous les anneaux d'un reptile ; le *cenzontle*, le roi des oiseaux chanteurs d'Amérique, répète l'un après l'autre tous les bruits de la solitude, et le *cuitlacoche* (1), qui se

(1) Le *cenzontle* et le *cuitlacoche* sont les deux types principaux de la classe des oiseaux moqueurs. Le *cenzotle* sait imiter tour à tour le

balance sur une liane au-dessus des cascades, semble, en sifflant, s'enivrer du murmure des eaux.

J'avais subi, sans pouvoir y échapper, l'influence énervante de la chaleur, et je m'étais endormi sans nul souci de mon cheval. C'était une proie que le moindre voleur eût dédaignée, et je dois du reste reconnaître que, dans les parages où je me trouvais, la probité des habitants n'a jamais souffert d'atteinte. Il faisait encore grand jour quand je me réveillai ; pourtant la brise commençait à tempérer déjà les feux de l'atmosphère. Déjà aussi, au-dessus des arbres qui m'avaient abrité, des essaims de perroquets avaient commencé leur tapage, et cette musique infernale était de nature à ébranler douloureusement les nerfs les moins délicats. L'impatience me prit, et, enfourchant avec une sourde rage la triste monture qui remplaçait mon excellent Storm, je m'élançai dans le sentier tracé qui devait me conduire à Manantial.

Au bout d'une demi-heure d'une marche lente et pénible, toujours poursuivi par la musique irritante des perroquets, j'aperçus un cavalier qui cheminait devant moi. Ce cavalier, vêtu comme l'un de ceux qui

sifflement du merle, le miaulement du chat sauvage, le cri de l'aigle et du faucon, le hurlement du *coyote*, le gémissement de la chouette et du hibou.

avaient un instant interrompu notre partie, semblait aussi agacé que je l'étais moi-même. Penché sur un côté de sa selle à la façon des Jarochos, il avançait lentement sous les détours ombreux de la route, gesticulant, levant le poing vers la voûte du ciel avec tous les symptômes d'une colère concentrée. Enchanté que le hasard m'envoyât un compagnon d'infortune, je crus devoir lui apporter le tribut de mes consolations : j'y réussis au delà de mon espoir. A peine, à force de coups d'éperon, eus-je pu mettre mon cheval au niveau du sien, qu'une hilarité subite remplaça l'irritation à laquelle le Jarocho semblait en proie.

— Est-ce de moi, par hasard, que vous riez ainsi? lui demandai-je assez brusquement, car, mal disposé comme je l'étais, j'avais trouvé cette démonstration de gaieté plus qu'inconvenante.

— De vous? Non, seigneur cavalier, répondit le Jarocho ; mais vous m'excuserez si, à l'aspect de votre cheval, je fais trêve à mes habitudes ordinaires de courtoisie.

— Pourtant mon cheval n'est guère plus laid que l'*andante* (1) que vous montez, ce me semble, repris-je fort choqué de cette réponse.

— C'est possible, mais enfin il est plus laid : c'est

(1) Synonyme local de cheval.

une satisfaction que je n'aurais jamais espéré trouver, et dont je profite, ne vous déplaise.

Le cavalier se remit à rire de plus belle, et avec tant d'abandon que, la contagion me gagnant, je mêlai mes éclats de rire aux siens. Effrayés de ce bruit insolite, les perroquets criards se turent un instant au plus haut des arbres. Cependant, ce premier accès passé, nous continuâmes de front notre route sans échanger d'autres paroles. Les perroquets avaient recommencé leur vacarme, et mes oreilles déchirées, ainsi que mon amour-propre froissé, me faisaient désirer la reprise de notre entretien, dût-il même dégénérer en querelle, comme une diversion nécessaire. Je pris le parti de me venger d'abord sur les oiseaux maudits que leur plumage confondait avec la verdure des arbres, et je tirai au hasard l'un de mes pistolets sur les branches entrelacées au-dessus de nos têtes. J'eus la satisfaction fort inespérée de voir un des perroquets tomber en se débattant à nos pieds. Le Jarocho me regarda d'un air d'étonnement inquiet.

— L'aviez-vous visé, par hasard? me demanda-t-il.

— Sans doute, lui répondis-je brusquement, et ceci doit vous prouver qu'il y a quelquefois du danger à railler les gens avant de les connaître.

A ces mots, le Jarocho arrêta son cheval, et, se

campant assez fièrement le poing sur la hanche, tandis que de l'autre main il enfonçait son chapeau de paille sur sa tête, il s'écria :

— *Oigatje, nor deconocio* (1), je suis d'une caste et d'un pays où la parole est courte et la main prompte. Je n'ai pas eu l'intention de vous offenser; mais, si c'est une querelle que vous me cherchez, vous avez trouvé votre homme : malgré la disparité de nos armes, j'essayerai de faire de mon mieux.

Et fidèle à l'habitude de ses pareils, qui ne manquent jamais d'appeler la poésie au secours de leur valeur, il se mit à chanter d'une voix plus éclatante qu'harmonieuse le couplet suivant :

A ese mi competidor
Dile que llevo cortante
Que si tiene jierro y valor
Que se me pare delante (2).

Puis il dégagea sa lame affilée de l'anneau de cuir qui lui tenait lieu de fourreau et mit flamberge au vent.

(1) En bon espagnol, *Oiga usted, señor desconosido* (écoutez, seigneur inconnu). Ce peu de mots suffira pour donner une idée des altérations que subit la langue espagnole dans la bouche des Jarochos.

(2) « Si je trouve un compétiteur, — je sais manier mon épée ; — s'il a du fer ou du cœur, — il verra qu'elle est bien trempée. » Ces assonances peuvent traduire fidèlement l'espagnol.

Une rencontre au milieu des solitudes américaines, avec les oiseaux des bois pour uniques témoins, avait certes son côté chevaleresque ; mais les chevaux que nous montions l'un et l'autre juraient si fort, par leur encolure décharnée et leur allure pacifique, avec nos dispositions belliqueuses, qu'au moment même de croiser le fer, nous ne pûmes, en nous toisant, garder notre sérieux. Le fou rire, qui s'était déjà une fois emparé de nous, nous reprit de plus belle. Je fus le premier cependant à retrouver mon sang-froid, et je me hâtai de dire au Jarocho qu'après sa protestation contre toute pensée d'offense à mon égard un duel entre nous n'avait plus de motif sérieux et ne pouvait s'expliquer que par des prétentions guerrières fort peu compatibles avec notre chétif équipement. Le Jarocho me tendit la main.

— Je suis fort aise de vous voir satisfait, reprit-il, car aussi bien j'ai une autre querelle à vider, et j'eusse manqué à un grave devoir en me battant avec vous avant d'avoir terminé l'affaire que je laisse en suspens.

Nous reprîmes notre marche après avoir échangé ces explications. Alors, pour donner une autre direction à l'entretien, me rappelant les dernières paroles des deux cavaliers qui s'étaient séparés à l'embranchement des deux chemins :

— Vous avez, à ce que j'ai ouï dire, un fandango demain à Manantial? demandai-je à mon compagnon.

— Oui, et au diable soit-il! J'avais promis à *ña* (1) Sacramenta un nœud de rubans rouges, et je reviens sans en avoir pu trouver le plus petit bout dans les environs. Tout à l'heure, quand vous m'avez rejoint, je maudissais ma mauvaise étoile. Peut-être venez-vous aussi à Manantial pour assister au fandango?

— Oui, lui dis-je, mais c'est le hasard seul qui m'amène de ce côté, car je comptais, sans un contre-temps imprévu, coucher ce soir à Vera-Cruz.

— Vous ne vous repentirez pas, je l'espère, de ce contre-temps; il y aura une *foule pressée comme de la fumée, des alburs par monceaux* (2). Mais où descendrez-vous à Manantial? il n'y a pas d'auberge.

— Chez vous, parbleu! repris-je, puisque vous paraissez désirer que j'assiste à votre fandango.

Le Jarocho s'inclina en signe d'assentiment et se mit à me faire aussitôt une brillante énumération des plaisirs qui m'attendaient le lendemain. Mon hôte parlait encore quand déjà nous approchions de Manantial. La nuit était venue. Sous un ciel étincelant d'étoiles, au

(1) *Ña*, abréviation de *doña*, usitée dans cette partie du Mexique.

(2) Ces hyperboles, toutes locales, reviennent fréquemment dans la conversation des Jarochos.

milieu d'épais massifs de verdure, quelques feux épars annonçaient de loin le village. Nous atteignîmes bientôt une petite clairière sur laquelle étaient disséminées quelques cabanes en bambous avec leurs toits de feuilles de palmiers : c'était Manantial. Aux sons monotones d'une mandoline, des femmes vêtues de robes blanches, des hommes au costume pittoresque, préludaient en dansant aux divertissements du lendemain, et de jeunes mères endormaient au bruit des chansons leurs enfants suspendus dans des hamacs de fil d'aloès. Nous entrâmes dans le cercle formé autour des danseurs. Des acclamations de bienvenue m'apprirent bientôt le nom de mon nouvel hôte.

— Ah ! voilà *Calro* (1), s'écrièrent plusieurs voix comme à l'aspect d'une personne depuis longtemps attendue.

Quelques hommes qui ne prenaient point part à la danse s'avancèrent amicalement vers mon compagnon ; mais le Jarocho ne sembla répondre qu'indifféremment à ce bon accueil. Le froncement de ses sourcils indiquait une émotion péniblement contenue. Ses yeux étaient fixés sur le groupe des danseuses, et la direction de ses regards ne tarda pas à me désigner l'objet d'une si vive préoccupation. C'était une jeune et

(1) *Calro* ou plutôt *Calros*, pour *Carlos*.

gracieuse fille qui semblait plutôt glisser que marcher sur le gazon. Un diadème de *cucuyos* (1) scintillait sur la tresse noire de ses cheveux. Mêlées aux fleurs odorantes du *suchil* (2), qui paraient sa noire chevelure, ces lueurs bleuâtres couronnaient son front d'une mystérieuse et charmante auréole. Aux rayons de la lune, dont les pâles clartés argentaient le visage, les épaules nues et la robe blanche de Sacramenta, on l'eût prise pour une de ces fées nocturnes qui dansent au milieu des clairières, quand tout dort dans les forêts.

Le regard indifférent et presque dédaigneux que la jeune fille laissa tomber de côté sur le Jarocho, l'expression de colère jalouse qui se lisait clairement sur les traits de ce dernier, m'eurent bientôt révélé un de ces drames douloureux, une de ces luttes de la coquetterie et de l'amour qu'on retrouve partout sous le ciel. Calros ne paraissait pas cependant un de ces hommes accoutumés à voir dédaigner leurs hommages. Un air de distinction marquée faisait valoir la mâle beauté de sa physionomie. Le Jarocho attendit patiemment

(1) Vers luisants. C'est une coiffure étrange que les femmes de Mexico n'ont pas dédaigné parfois d'emprunter aux Jarochos.

(2) Arbre sauvage commun dans les parties chaudes du Mexique, et dont les fleurs sont recherchées pour leur parfum.

que la danse fût finie, et, fendant les groupes formés devant nous, il s'avança vers la jeune fille sans plus s'occuper de moi que si je n'avais eu, en fait d'hospitalité, que l'embarras du choix. Arrivé près d'elle, il mit pied à terre. J'étais trop éloigné pour saisir ses paroles; néanmoins, grâce aux clartés qui, s'échappant d'une cabane voisine, tombaient à flots sur Calros et Sacramenta, je pus observer une pantomime suffisamment significative. Je ne doutai pas que Calros ne s'excusât au sujet du ruban rouge qu'il n'avait pu se procurer; mais il était clair pour moi qu'il plaidait sa cause avec un succès des plus médiocres. Un sourire moqueur se dessinait sur la figure de la jeune fille; ses grands yeux noirs semblaient exprimer une ironie si impitoyable, que le pauvre garçon parut complétement découragé. Le Jarocho l'écouta en caressant la poignée de corne de son *machete,* tandis qu'un nuage plus sombre encore couvrait de nouveau sa figure; puis, rappelant sans doute son orgueil, un instant dompté, il fit deux pas en arrière, et mit le pied à l'étrier pour s'éloigner. Cependant, avant de se remettre en selle, il jeta sur la jeune fille un dernier regard, mais un regard irrité. Sacramenta y répondit en secouant la tête par un mouvement tout empreint d'une grâce provoquante : une des fleurs de *suchil* qui

ornaient sa chevelure se détacha et vint rouler sur l'herbe près d'elle. Le Jarocho regarda avec indécision cette petite fleur qui s'était flétrie sur le front de celle qu'il aimait. La jeune fille parut d'abord ne pas prendre garde à l'hésitation de Calros ; puis, tandis que ses deux mains assujettissaient de nouveau sa coiffure odorante, par un geste d'une coquetterie qu'eût envié une femme de nos salons, elle montra du bout de son petit pied chaussé de satin bleu la fleur qui gisait sur l'herbe. Une joie ineffable vint rayonner sur la figure du Jarocho, qui se baissa vivement, ramassa tout heureux ce frêle gage d'espérance, et, s'élançant sur sa selle, se perdit bientôt dans l'ombre.

Il était évident que, dans l'excès de son bonheur, Calros ne pensait plus à moi. C'était naturel : mais il était naturel aussi que je ne voulusse point passer la nuit à la belle étoile. Je me mis donc à la poursuite de l'hôte qui m'échappait.

— Hé ! seigneur don Calros, lui criai-je de loin, vous oubliez, ce me semble, l'hospitalité que vous m'aviez si gracieusement offerte ?

— Pardon, seigneur cavalier, me dit-il en s'arrêtant, mais vous ne croiriez peut-être pas qu'il m'arrive parfois d'être distrait ?

— J'en suis convaincu, lui dis-je, et ne vous en

veux nullement d'avoir oublié un étranger rencontré par hasard, et dont une impérieuse nécessité peut seule excuser l'indiscrétion.

— Dans notre pays, l'étranger est partout chez lui; mais l'hospitalité que je vous donnerai ne sera pas gratuite, car vous pourrez me la payer par un service ou par un conseil dont j'ai besoin.

— Volontiers, répondis-je, si c'est en mon pouvoir.

Nous nous acheminâmes vers la cabane du Jarocho, située à l'extrémité du village. C'était un *jacal*, comme la plus grande partie des maisons de Manantial. Un petit enclos, dans lequel erraient quelques chèvres, était attenant à l'hábitation. Des bananiers chargés de leurs régimes savoureux étendaient sur le modeste jardin leurs larges feuilles balancées au souffle de la brise. La cabane même se divisait en trois pièces séparées par des nattes de jonc. Dans l'une de ces pièces, une vieille femme préparait le repas du soir devant un brasier dont les lueurs rougeâtres éclairaient seules la demeure du Jarocho. Cette femme était la mère de Calros. Pendant que nous dessellions nos chevaux, mon compagnon lui avait expliqué en quelques mots les circonstances de notre rencontre, et j'étais à peine introduit en qualité d'hôte, que le souper se trouva servi; il était frugalement composé de riz au lait, de

bananes frites et de ces haricots rouges de Tierra-Caliente, qui jouissent dans tout le Mexique d'une réputation proverbiale. Le repas achevé, la vieille mère du Jarocho se retira en me souhaitant un paisible sommeil. Calros et moi, nous restâmes nonchalamment étendus sur nos couvertures près de la porte, restée ouverte, et nous laissâmes errer nos regards sur les savanes ombragées qui s'étendaient à perte de vue autour de l'habitation.

On veille tard dans les pays chauds : l'atmosphère embrasée, que la brise de nuit ne tempère pas toujours, les piqûres des moustiques qui bourdonnent incessamment, écartent longtemps le sommeil. Près de nous, le vent du soir agitait seul les herbes de la savane, dont le frémissement se mêlait aux murmures d'un ruisseau voisin ; mais plus loin les sons aigus des *vihuelas* (1), mêlés à des éclats de rires féminins, annonçaient que la veillée se prolongeait aussi. Le Jarocho gardait le silence, et, de mon côté, je me laissais aller à cette indolente contemplation qui est la vie de la zone tropicale. La voix du Jarocho me fit enfin souvenir que le moment était venu de payer l'hospitalité dont j'étais l'objet.

— Voyez-vous, me dit-il, cette brume blanche qui

(1) Espèce de petites guitares appelées aussi *javanas*.

amortit le feu des étoiles? Ces vapeurs sont celles qui, à la fin des jours les plus chauds, s'élèvent des lacs, des ruisseaux et des chutes d'eau. Croyez-vous qu'il soit possible qu'à la voix de certaines créatures mortelles comme nous, cette brume uniforme, impalpable, étendue comme un voile transparent, se condense, se réunisse, et nous offre l'image des amis qu'on a perdus ou des ennemis qu'on a tués?

— J'en doute, lui répondis-je étonné de ce préambule, et je croyais que ces superstitions appartenaient seulement à nos tristes pays septentrionaux, où les âmes cependant ne devraient guère être tentées de revenir après la mort.

— Ici, reprit Calros d'un ton solennel, les esprits ne redoutent pas le séjour des vivants, ils aiment à hanter les bois et à se balancer sur les lianes fleuries; mais je vous vois sourire. Parlons d'autre chose. Avez-vous vu ce soir *ña* Sacramenta?

— Cette belle jeune fille au diadème de *cucuyos* et à la couronne de *suchil?*

— Elle-même; elle est bien belle, n'est-ce pas? Il y a six mois environ, dans un *fandango* auquel, par hasard, je n'assistais pas, une querelle s'engagea à son sujet. Il s'ensuivit mort d'homme; le meurtrier joua des éperons et se sauva. L'homme tué était mon parent:

je fus désigné, selon l'usage, pour venger sa mort. Je ne puis pas dire que j'en fus fort affligé, car il aimait *ña* Sacramenta, et ceux qui l'aiment sont mes ennemis; j'acceptai néanmoins le devoir que m'imposait le point d'honneur. S'il n'eût fallu simplement que demander, l'épée à la main, compte du sang versé, je me serais hâté de m'acquitter de ce devoir, mais il fallait découvrir la trace soigneusement cachée du meurtrier et visiter pour cela tous les villages du littoral. Je compris alors que j'aimais Sacramenta plus que la vie, plus que l'honneur peut-être, et j'éloignais de jour en jour l'instant de me mettre en campagne. On peut connaître à des indices certains l'ouragan qui va souffler, on peut suivre pas à pas la piste invisible du jaguar, la trace d'un homme qui se cache; mais nul ne peut lire dans le cœur d'une femme. Vingt fois j'ai cru être aimé de Sacramenta, et vingt fois ses dédains ont fait entrer le doute dans mon âme; je n'osais donc pas m'éloigner sans savoir si elle se réjouirait de mon absence, ou si elle ferait des vœux pour mon retour. Aujourd'hui même encore l'incertitude me torture, et cependant un je ne sais quoi me dit d'espérer. Ce matin j'aurais pu partir, certain de voir mes vœux dédaignés; ce soir, j'oserais presque me flatter d'un fol espoir.

— Une simple fleur de *suchil* qu'on porte sur le

cœur opère donc souvent bien des miracles? interrompis-je.

— Quoi! s'écria le Jarocho, auriez-vous le don de voir ce que nul n'a vu?

— Je n'ai vu que ce que chacun a pu voir comme moi; mais quand une femme donne à celui dont elle est aimée une fleur qu'elle a portée, elle sait que cette fleur doit dire à son amant d'espérer.

— Plaise à Dieu! s'écria vivement le Jarocho; pourtant, ajouta-t-il en soupirant, ce n'est pas le premier gage que j'aie ainsi reçu, et qui me dit que le lendemain ne viendra pas cette fois encore dissiper les illusions de la veille? Depuis le jour où *ña* Sacramenta est venue s'établir à Manantial, il y a de cela un an, ma vie s'est écoulée ainsi dans des alternatives de joie et de tristesse; cependant le mort n'est pas encore vengé. J'ai tâché de l'oublier; malheureusement d'autres y pensaient pour moi. Le défunt avait une vieille mère qui chaque jour me rappelait de quelle besogne j'étais chargé. Il y a huit jours, je la rencontrai. Je voulus l'éviter, car elle passe pour un peu sorcière, mais elle vint à moi et me dit : « Les morts ont plus de mémoire que les vivants! » Je lui demandai ce qu'elle voulait dire, quoique je le susse bien. « Vous le saurez ce soir, » me répondit-elle. Le soir, en effet, continua Calros d'une

voix altérée, j'étais comme aujourd'hui, seigneur cavalier, sur le seuil de cette porte, rêvant à des projets insensés, écoutant la voix des arbres et du vent; une brume blanche voilait le ciel comme à présent. Tout à coup un nuage s'interposa entre mes yeux et les étoiles : ce nuage prit une forme humaine, c'était celle du défunt! Je le vis distinctement, debout devant moi; je fermai les yeux; quand je les rouvris, le nuage avait disparu. Vous comprenez maintenant pourquoi, seigneur cavalier, je vous ai demandé, à vous qui en votre qualité d'Européen devez être un savant, si les créatures humaines pouvaient évoquer les morts.

Les idées superstitieuses n'ont guère cours au Mexique; toutefois la race des Jarochos semble en avoir gardé le monopole. Les sorciers, les revenants, les talismans, les maléfices, jouent un grand rôle dans leurs traditions locales. Il me fut impossible de persuader à mon hôte que, dans la solitude, les imaginations ardentes se forgent mille chimères, et n'échappent pas toujours à de véritables hallucinations. Calros secouait la tête d'un air incrédule. Mes doutes sur la puissance évocatrice des sorciers ne réussirent qu'à modifier légèrement ses croyances.

— Je veux bien, me dit-il, que l'ombre de mon parent n'ait point été évoquée par un pouvoir humain;

mais alors c'est Dieu même qui me l'a envoyée. Aussi mon parti est-il pris : je ne resterai pas à Manantial un jour au delà de celui qui nous éclairera demain. Cependant c'est un rude effort que je fais en m'éloignant, car, à présent plus que jamais, j'aurais voulu rester dans ce village, qui m'est moins cher parce que j'y suis né qu'à cause de celle qui l'habite.

— N'y aurait-il pas quelque moyen de concilier votre devoir avec votre amour?

— Il y en aurait bien un qui consisterait à trouver un ami dévoué à qui je déléguerais mes pouvoirs ; un hôte fait partie de la famille, et, en cette qualité, seigneur cavalier, vous pourriez me remplacer, vous mettre en quête du meurtrier que je poursuis, et qui ne saurait vous refuser la revanche que vous lui demanderiez les armes à la main.

— Ce serait, en effet, une mission bien glorieuse, mais je craindrais beaucoup de me trouver au-dessous d'une pareille tâche, répondis-je modestement ; tout ce que je pourrais vous promettre serait de vous accompagner dans vos recherches et de vous aider au besoin.

— C'est une offre que je ne refuse pas, répondit Calros ; nous partirons donc après-demain matin.

Ce point délicat une fois réglé à notre mutuelle

satisfaction, et surtout à la mienne, nous songeâmes à passer la nuit le plus commodément possible. Nous nous étendîmes sous le hangar qui servait de péristyle à la cabane. Une brise fraîche commençait à dissiper la chaleur du jour, les cigales se taisaient sous l'herbe, et, dans les savanes, les troupeaux aspiraient, en mugissant, la fraîcheur de la nuit. Bercé par le murmure des feuilles, je prêtai quelque temps l'oreille aux bruits nocturnes des bois, et je ne tardai pas à m'endormir. Bientôt des songes confus représentèrent à ma mémoire tous les événements de la journée, et je finis par rêver que je rapportais à doña Sacramenta la tête du meurtrier que j'avais vaillamment tué en combat singulier.

III

De toutes les castes de la famille mexicaine, il n'en est point peut-être de plus curieuse à étudier que celle

des Jarochos. J'ai dit qu'on désignait sous ce nom les paysans du littoral de Vera-Cruz. Leur costume ne ressemble en rien à celui des autres habitants des campagnes, et présente quelque analogie avec le costume andalous. L'opinion générale est qu'ils descendent directement des gitanos d'Andalousie, et leurs goûts d'indépendance, leur prédilection marquée pour les bois et les lieux déserts, leurs idées superstitieuses, leurs penchants cruels, confirment de tous points cette supposition. Comme leur costume, leur dialecte n'appartient qu'à eux : étrange assemblage des termes les plus choisis du plus pur castillan et des locutions populaires les plus triviales défigurés par une prononciation vicieuse, ce dialecte ne peut être compris, même de ceux qui savent l'espagnol, sans des études toutes particulières. Bien que portés par leur esprit querelleur vers les hasards de la mer et des combats, les Jarochos sont trop jaloux de leur indépendance pour se soumettre volontiers à la discipline d'un camp ou d'un vaisseau. C'est encore ce besoin effréné d'indépendance qui leur fait mépriser l'existence modeste et sédentaire du laboureur. La vie errante du pâtre ou du maquignon est celle qu'ils préfèrent, et le *machete* joue un rôle essentiel dans tous leurs délassements. Le Jarocho se priverait du plus indispensable vêtement

plutôt que du sabre droit, affilé, luisant, qu'il porte à sa ceinture, toujours sans fourreau, et dont il prend plus de soin que de sa propre personne. Ce sabre est plus souvent d'ailleurs dans la main du Jarocho que sur sa hanche. Un point d'honneur futile, le pari le plus insignifiant, tout est prétexte pour ces gitanos du Mexique à des jeux sanglants qui entraînent parfois une longue suite de combats implacables, quand, au lieu de se contenter du premier sang, un des deux antagonistes a donné à son adversaire un coup mortel. Quelques qualités rachètent pourtant les défauts de ces hommes indomptables. Le Jarocho est sobre, franc, loyal et hospitalier envers les *blancs* (il appelle ainsi les gens d'une classe plus élevée); il a le vol en horreur; il aime le sol où il est né; étranger à tout instinct cupide, il vit content de peu au milieu d'un pays fertile, où trois moissons couvrent chaque année les champs qu'il ensemence sans les cultiver. Le jeu, la musique, la danse, la poésie, car tout Jarocho est quelque peu improvisateur, se partagent avec l'amour presque tous les instants de cette existence heureuse et facile. L'extérieur du Jarocho porte d'ailleurs un cachet de distinction qui convient à de pareils goûts. L'habitant des campagnes de Vera-Cruz est en général robuste et bien fait. Il a la maigreur nerveuse des races

d'élite, et la nature a jeté sur toute sa personne un prestige d'élégance en harmonie avec ce culte chevaleresque voué par le Jarocho à trois objets : son cheval, son épée et sa maîtresse.

Sept ans avant l'époque de mon passage à Manantial et quelque temps après mon arrivée au Mexique, je m'étais déjà trouvé en contact momentané avec cette classe d'hommes ; mais, peu familiarisé avec la langue espagnole, je n'avais pu absolument rien comprendre au bizarre dialecte des Jarochos. Ma dernière mésaventure avait cela de bon, qu'elle me jetait de nouveau au milieu de cette caste exceptionnelle, après un séjour au Mexique qui m'avait suffisamment préparé à l'étudier.

Le lendemain matin, quand je m'éveillai, au moment où le soleil commençait à verser une insupportable chaleur, mon hôte était déjà debout ; la mise élégante et presque recherchée qui avait remplacé son costume de voyageur me rappela que le jour qui se levait était un jour de fête pour Manantial. Une torsade de perles de Venise, rehaussée de distance en distance de petits miroirs, entourait la forme de son chapeau ; sa chemise de fine batiste était ornée de riches broderies ; les boutons de sa *calzonera* de velours se composaient, à la ceinture, de piastres fortes, et, le long des jambes,

de réaux et demi-réaux ; ses pieds étaient chaussés de brodequins de cordouan, dont les tiges s'arrondissaient au-dessus de la cheville en éventails brodés. Enfin, son *cortante* (1), fourbi avec plus de soin encore, étincelait suspendu à sa ceinture de soie écarlate, et des houppes de soie de la même couleur en ornaient la poignée de corne. Dans cet équipage aussi galant que fièrement porté, le Jarocho avait un air de raffiné dont j'augurai très-bien pour ses affaires de cœur.

Cependant, malgré le contentement intérieur qui rayonnait sur son visage, Calros relevait parfois d'un air soucieux les crocs de sa moustache. Une arrière-pensée pénible semblait mêler quelque amertume à sa joie. Je lui demandai la cause de sa préoccupation.

— Ah ! si vous vouliez, me répondit-il en soupirant, prendre sur vous la vengeance dont je suis chargé, je serais délivré d'un souci qui va m'obséder plus péniblement encore au milieu des plaisirs de ce jour.

— Quoi ! votre serment vous empêchera-t-il de boire, de chanter ou de jouer ?

— Non ; il m'empêchera de me battre, et qu'est-ce qu'un fandango sans quelque bonne petite querelle qui en relève la saveur ? Mais bah ! on ne peut avoir tous

(1) *Cortante* (coupant) est le synonyme local de *machete*, comme *andante* (allant) est le synonyme de cheval.

les plaisirs à la fois. Je chanterai plus fort, je jouerai davantage, et je boirai d'autant pour me calmer.

Je doutais fort de la vertu calmante des cartes et de l'eau-de-vie de Catalogne, mais j'affectai de croire pleinement à l'efficacité du remède, d'abord pour être agréable à mon hôte, ensuite pour le détourner de faire encore une fois, dans l'intérêt de sa vengeance, appel à ma bravoure.

Comme le Jarocho, Manantial avait aussi pris un costume de fête. Un mouvement inusité régnait dans tout le village. Sur le seuil des cabanes apparaissaient de temps à autre des femmes qui étalaient coquettement, aux feux du soleil, parmi des flots de mousseline et de dentelles, l'or et le corail, si chers aux beautés basanées des pays méridionaux. Sur la clairière, on disposait une espèce d'estrade destinée aux danseuses; on improvisait des boutiques d'eau fraîche, de *tepache* et d'eau-de-vie catalane; on dressait des tables de jeu; quelques heures encore, et les Jarochos des villages voisins allaient arriver de tous côtés. Le soleil versait à flots une éblouissante ardeur. L'ombre des palmiers, déjà moins perpendiculaire, marquait deux heures après midi. Des cavaliers arrivaient en foule, mettaient pied à terre et attachaient aux troncs des arbres, aux pilastres de bois des maisons, leurs montures aux flancs

fumants. Ce fut bientôt un pêle-mêle confus d'hommes et de chevaux ; les hennissements, les cris, les éclats de rire et les préludes des guitares résonnaient de tous côtés. Des cercles se formaient suivant les goûts de chacun autour des tables de jeu, des *ventorrillos* (1) ou de l'estrade réservée aux danseuses. Ce fut près de ce dernier groupe que je m'établis en observateur. C'était le centre où les passions les plus fougueuses allaient se développer dans toute leur effervescence.

L'estrade, élevée à quelques pouces du sol, n'attendait plus que les danseuses, qui devaient seules y figurer, car par suite d'un usage bizarre, commun à tous les villages de la côte de Vera-Cruz, les hommes restent spectateurs des danses que les femmes exécutent entre elles. Un Jarocho s'assit par terre près de l'estrade, croisa les jambes et commença de racler d'une main vigoureuse les cordes de sa mandoline. Huit ou dix danseuses s'empressèrent de répondre à cet appel, firent un tour sur le parquet et commencèrent à danser. Assez monotone d'abord, la danse s'anima peu à peu, à mesure que les femmes répondaient aux couplets que chantait le musicien par d'autres couplets. J'admirai

(1) On appelle *ventorrillo,* sur la côte de Vera-Cruz, une cantine où se débitent l'eau-de-vie, le *tepache* (liqueur fermentée de l'ananas) et d'autres boissons fortes.

l'agilité et la grâce avec lesquelles plusieurs de ces femmes portaient, en dansant, un verre plein d'eau sur la tête sans en répandre une goutte, ou détachaient, sans faire usage de leurs mains, les nœuds compliqués formés autour de leurs pieds par une ceinture de soie (1). Toutefois, bien que ces prouesses chorégraphiques soulevassent de légitimes applaudissements, les passions des assistants semblaient encore sommeiller. Les rires, les reparties piquantes et les jurons avaient accompagné seuls jusqu'alors les libations d'eau-de-vie relevée d'écorces d'orange qui se faisaient à la ronde. La première danse, assez froidement accueillie, une fois terminée, la guitare préluda à un nouveau *son* (2) : c'était la danse appelée *petenera*.

Cette fois encore, l'estrade fut bientôt remplie, et, parmi les femmes qui s'avançaient, je reconnus, à sa gracieuse tournure, à sa provoquante beauté, doña Sacramenta, celle que mon hôte appelait, dans son langage fleuri, *son ange humain bien-aimé* (3). Un jupon de mousseline transparente ceignait ses hanches. Ses bras arrondis et dorés plutôt que hâlés par le soleil

(1) On appelle cette danse *bamba*.

(2) Terme local qui s'applique à toute espèce d'air de danse.

(3) *Querido angel humanal*, expression consacrée et familière parmi les Jarochos.

sortaient des broderies et des dentelles de sa chemise de batiste. Une gorgerette semblable à celle des Arlésiennes couvrait, sans presque les cacher, les contours de ses épaules ; ses pieds étaient chaussés de bas de soie à jour et de souliers de satin ; la tresse de ses cheveux entourait de noirs replis un peigne d'écaille rehaussé d'or massif. Ses paupières, baissées sous les regards de feu qui de toutes parts se dirigeaient sur la bien-aimée de Calros, dessinaient sur ses joues d'un blanc mat l'ombre de ses longs cils. Ce n'était plus la chaste et calme beauté que j'avais admirée la veille aux rayons de la lune ; c'était, aux feux du soleil, la femme de la zone torride dans tout son enivrant éclat.

Dès ce moment, à l'excitation produite par des libations multipliées, et qui grandissait à chaque moment sous l'ardeur dévorante du ciel, vint se joindre parmi les spectateurs une excitation d'une nature toute différente, et plus terrible encore.

— Ah ! disait à côté de moi un Jarocho dont les cheveux commençaient à grisonner, au dernier fandango de Malibran (1), Quilimaco a perdu une de ses oreilles, et Juan de Dios le bout du nez pour une belle qui ne valait pas une seule boucle des cheveux de celle-ci.

(1) Petit village à trois lieues de Vera-Cruz.

— Patience, *tio* (1), répondit un autre, la belle Sacramenta doit avoir plus d'un attentif dans ce village, et je vous prédis qu'avant ce soir elle aura fait danser le *machete* et la *chamarra* (2) de deux au moins d'entre nous.

J'écoutais ce dialogue sans trop le comprendre; les événements devaient me l'expliquer. Deux partis, deux groupes s'étaient spontanément formés autour de l'estrade des danseuses. Dans le premier, un Jarocho, aussi somptueusement vêtu que Calros, semblait, à en juger par son attitude arrogante, exercer un ascendant marqué. Au milieu du camp opposé, mon hôte paraissait aussi être entouré de ses adhérents. Il était facile de pressentir qu'à la fin de ce jour les assistants ne se sépareraient pas mécontents, comme il arrive après une fête qu'aucune querelle sanglante n'est venue troubler. Animés par l'espoir de quelque collision, les musiciens raclaient leur guitare avec un redoublement d'ardeur; un souffle de discorde planait dans l'air. Au moment où, après le tour d'usage, les danseuses commencèrent à se mettre en mouvement, les chanteurs entonnèrent d'une voix nasillarde un couplet dont les

(1) Le mot *tio* (oncle) désigne en style familier, comme le mot *père* en français, un homme âgé.

(2) Ceinture.

paroles n'avaient aucun rapport avec les circonstances présentes : c'étaient quelques proverbes vulgaires mis en vers, dépourvus presque de sens, mais remarquables par une obscénité que pouvait seule faire pardonner la naïveté de cette poésie sauvage. Je vins alors me placer près de mon hôte, dont l'œil suivait avec une attention jalouse tous les mouvements de Sacramenta, et je remarquai que la danseuse ne lui accordait pas même un regard en retour de ses œillades passionnées.

— Vous le voyez, me dit-il à voix basse, espérer hier, désespérer aujourd'hui, tel est mon sort; aussi nous partirons demain.

Ces derniers mots trahissaient une douleur si poignante, que je maudis de bon cœur l'impitoyable coquetterie de celle qui se jouait ainsi de l'amour de Calros.

— Ah ! reprit-il, elle ne m'a pas pardonné ce maudit nœud de rubans rouges que je n'ai pu me procurer.

En ce moment, son antagoniste s'avança vers l'estrade, et, se découvrant, il passa son chapeau à Sacramenta avec une courtoisie pleine d'aisance. Celle-ci le reçut le sourire aux lèvres et le mit sur sa tête, sans interrompre en rien les évolutions commandées par la danse. La figure de Calros resta impas-

sible; il se contenta de faire à l'un de ses partisans un geste presque imperceptible. Celui-ci, s'avançant à son tour, présenta également son chapeau à la danseuse. La courtoisie exigeait qu'en pareil cas la femme ne montrât de préférence pour aucun des deux hommes; elle continua donc de danser en tenant les deux chapeaux à la main. L'avantage de voir son chapeau rester sur la tête de la danseuse devait appartenir au troisième galant qui saisirait l'occasion; comme je m'y attendais, ce fut Calros qui en profita. Les deux antagonistes échangèrent aussitôt un regard de défi; puis, le premier en date, détachant sa ceinture de crêpe de Chine, vint la suspendre en écharpe aux épaules nues de Sacramenta, et la disposa de façon à former à son côté une large rosette écarlate.

Les guitares, raclées avec plus d'ardeur, semblaient résonner comme des clairons; les voix des chanteurs s'élevaient aussi. Tandis que les hommes échangeaient des regards de satisfaction évidente, les femmes chuchotaient entre elles, et semblaient envier les hommages rendus à Sacramenta. La jeune fille dansait toujours; son teint s'était coloré d'une vive rougeur qui prêtait plus d'éclat encore à ses yeux noirs. Cependant une vague appréhension soulevait son sein. Heureuse et tremblante à la fois, elle n'osait tourner ses regards

vers celui pour qui son cœur ressentait une secrète inquiétude. Aussi, en dépit du masque impassible que le décorum infligeait au visage de Calros, le tressaillement soudain de ses muscles trahissait-il toutes les tortures de la jalousie.

— Courage! lui dis-je tout bas, n'avez-vous plus sur votre cœur la fleur du *suchil*?

Calros releva la tête, comme si ce souvenir lui rendait de la confiance; il détacha son *machete*, et alla le suspendre, près de l'écharpe écarlate, sur les épaules de Sacramenta. Ainsi s'accomplissait la prédiction dont j'avais en vain cherché d'abord à deviner le sens : Sacramenta dansait avec le *machete* et la *chamarra* de deux de ses prétendants. C'était un bizarre coup d'œil que cette lame étincelant au soleil sur la mousseline de la robe, près des épaules nues et au-dessus du sein palpitant de la jeune fille, dont les tresses se déroulèrent bientôt sous le poids de sa singulière coiffure. La foule se taisait; il y avait parmi elle une anxiété semblable à celle qui règne dans un cirque de taureaux quand le sang a mouillé l'arène. Toup à coup une voix mâle, imposante, s'écria près de l'orchestre : *Bomba* (1)! Les chants cessèrent aussitôt, les cordes seules des

(1) Exclamation usitée pour réclamer le silence au moment d'un toast. On y répond par une autre exclamation : *Letra*.

instruments vibrèrent aigrement; cette voix était celle du rival de Calros, qui chanta les vers suivants :

De tu voluntad confio,
Pero fiel te he de advertir
Que si erej la vida mia,
No me dej en que sentir,
Si me quierej alma mia (1).

Les adhérents du Jarocho répétèrent en chœur le dernier vers. Frappant alors avec force sur le bois de la guitare de l'un des musiciens, Calros s'écria d'une voix retentissante : *Letra!* et il reprit le dernier vers répété par le chœur comme début d'un nouveau couplet :

Si me quierej, alma mia,
No quieraj otro conmigo,
Que si compartej tu amor,
No quiero amor compartido.
Hay en campaña un traidor (2).

Ce fut au tour des amis de Calros de répéter en chœur :

Hay en campaña un traidor.

(1) « J'ai confiance en ta tendresse, — mais je dois te le dire : — si tu es ma vie, — ne me donne pas de chagrin ; — ne m'en donne pas si tu m'aimes, ô mon âme ! »

(2) « Si tu m'aimes, ô mon âme, — n'aime personne avec moi. — Que si tu partages ton amour, — je dédaigne un amour partagé ! — Il y a un traître en campagne. »

A mesure que le moment approchait où les passions contenues des deux rivaux allaient faire explosion, les figures, par une affectation de courtoisie chevaleresque, se couvraient d'un masque de tranquillité trompeuse.

Rentré dans le groupe qui lui était dévoué, pendant le dernier couplet qu'avait chanté Calros, son rival s'avança de nouveau au delà du cercle et reprit :

Le diraj a ese tu amante,
A ese mi competidor,
Que si trae jierro y valor
Que se me pare delante (1).

Calros reprit avec un calme sourire en donnant la réplique :

Que se me pare delante,
Este traidor, falso amigo.
Dile, mi vida, al tunante
Que el valor anda conmigo (2).

Soit qu'elle cédât à la fatigue d'une danse prolongée pendant toute la durée de cette pastorale héroïque, soit

(1) « Tu lui diras, à ton amant, — à ce rival, — que, s'il a du fer et cœur, — il se mette face à face avec moi. »

(2) « Qu'il se mette face à face avec moi, — ce traître, ce faux ami. — Dis-lui, ô ma vie, à ce vagabond, — que la valeur marche avec moi. » On remarquera que j'ai conservé dans le texte de ces couplets l'orthographe particulière aux Jarochos.

que l'émotion générale qui se manifesta au dernier couplet chanté par son adorateur l'accablât, Sacramenta cessa de danser et revint à sa place ; les autres danseuses l'imitèrent. Instruits par l'expérience à ne pas attendre le commencement de la mêlée, dont leurs instruments sont souvent les premières victimes, les musiciens se retirèrent précipitamment à l'écart. Quelques prescriptions du cérémonial habituel restaient encore à remplir ; les prétendants avaient à racheter les gages dont ils avaient paré la danseuse. L'usage fixe ce rachat à un demi-réal. Les deux rivaux s'avancèrent l'un après l'autre, et remplirent de pièces de monnaie d'argent les deux mains de Sacramenta. Tandis qu'elle recevait, au milieu du murmure flatteur excité par la prodigalité des deux Jarochos, une offrande à laquelle elle ne pouvait, sans grossièreté, se soustraire, ses deux petites mains étendues tremblaient involontairement, et ses lèvres pâlies essayaient, mais en vain, de sourire. Calros cherchait aussi vainement dans ses yeux un regard d'encouragement. Pâle et muette, embellie par une émotion qu'elle ne pouvait dissimuler, la jeune fille cachait toujours avec le même soin, sous ses longues paupières baissées vers la terre, la préférence qu'elle ressentait sans doute en secret pour l'un des deux rivaux. Le *machete* allait décider la ques-

tion, et les plaisirs de la fête allaient être complets pour mon hôte en dépit de ses sages résolutions, quand une femme, fendant la foule, vint lui rappeler le serment qu'il allait violer. C'était la mère de celui dont il devait venger la mort.

— C'est une honte, *ñor* don Calros, s'écria la vieille femme, d'accepter ainsi au préjudice de votre parole une querelle sans motif, tandis qu'un de vos parents, traîtreusement tué, n'a pas encore été vengé.

Le Jarocho avait accueilli avec un air d'évidente contrariété cette intervention intempestive : aussi fit-il tous ses efforts pour conjurer l'interdiction qui allait clouer son *machete* à son côté; mais la vieille, se bornant à rappeler l'engagement sacré pris par le Jarocho, opposait à toutes ses raisons une réponse invariable.

— Eh! mon Dieu, *ña* Josefita, dit enfin Calros d'un air de bonhomie, vous faites là beaucoup de bruit pour rien, et vous méconnaissez mes bonnes intentions, car c'est dans l'intérêt du défunt que j'agis ainsi; pour porter des coups plus sûrs à son meurtrier, n'est-il pas indispensable que je m'exerce la main? Et c'est vous qui vous y opposez!

— Et si un revers fait tomber cette main sur le sol, reprit la vieille avec un air de triomphe, qui vengera mon fils?

— Ah ! ceci est sans réplique, répondit Calros mis hors de garde par cet argument ; mais c'est égal, les femmes embrouillent toujours les affaires... Alors qu'on me remplace, continua-t-il d'un air de mauvaise humeur, si mon adversaire y consent toutefois.

L'adversaire s'inclina, et, le chapeau sur l'oreille, le poing sur le manche de son *machete,* la jambe droite en avant, il s'écria avec une majestueuse condescendance :

— Qu'est-ce que je veux, moi, dans tout ceci? ne pas laisser dire que ceux de Manantial ont ouvert un fandango sans le fermer convenablement; sans en faire à nos visiteurs les honneurs, comme cela se doit. Or, continua-t-il, en clignant l'œil avec un redoublement de fatuité, si je ne puis me battre pour les doux yeux de *ña* Sacramenta, j'accepterai quiconque voudra jouer, au premier sang, une bouteille d'eau-de-vie de Catalogne.

Des applaudissements interrompirent l'orateur, qui, se balançant sur les hanches avec une superbe assurance, reprit tout aussitôt :

— Je dois dire seulement qu'ayant, il n'y a pas une heure, laissé mon dernier réal sur l'as de cœur, je suis dans l'impossibilité de payer et dans l'obligation de vaincre. Qu'on me désigne ma victime.

Cette péroraison fanfaronne, tout à fait digne d'un vrai Jarocho, porta l'enthousiasme à son comble parmi les assistants. Quant à l'orateur, laissant tomber sur Calros, qui se rongeait les poings, un regard de suprême impertinence, il se berçait doucement dans son triomphe.

— Allons, don Calros, vous ne manquez pas sans doute d'amis qui voudront vous remplacer? reprit-il.

Au premier mouvement d'enthousiasme avait succédé un profond silence. La perspective de payer de sa personne et surtout de sa bourse ne paraissait bien vivement sourire à aucun des assistants, et je n'étais pas sans une certaine appréhension moi-même que mon hôte n'en revînt à son idée fixe de me prendre pour suppléant. Heureusement un incident inattendu vint sauver l'honneur de la population de Manantial.

Par la route que j'avais suivie la veille, un étranger s'avançait vers les assistants au pas le plus rapide d'un cheval qui avait, comme tous ceux de Tierra-Caliente, le cou allongé et une allure des plus pacifiques. Tous les yeux se fixèrent sur le nouveau venu, qui paraissait étranger au village, et dans lequel je reconnus seul le Jarocho qui avait interrompu ma partie avec Cecilio. Satisfait d'avoir arraché quelques courbettes à sa paisible monture, l'étranger mit pied à terre et l'attacha,

sans proférer une parole, à l'un des pilastres de bois d'une maison voisine; puis, toujours silencieux, il revint près de l'estrade, tira son *machete*, à la poignée duquel flottait un nœud de rubans rouges, s'en servit pour tracer un rond sur le sable, et le cloua par la pointe dans le centre de cette circonférence.

Un silence profond accueillit cette étrange visite. Quant à moi, il me semblait assister, au milieu de ces mœurs chevaleresques, à quelque épisode d'un chant de l'Arioste. Cette épée enfoncée en terre était l'arrogant défi d'un seul homme à une population tout entière. L'antagoniste réclamé par le rival de Calros se présentait aussi à propos qu'il pouvait le désirer. Tous les yeux cherchèrent le rodomont mis en demeure cette fois de justifier sa fanfaronnade; mais celui-ci, trouvant sans doute son nouvel adversaire trop redoutable, s'était éclipsé au moment où l'attention de tous les spectateurs était absorbée par cet incident imprévu. L'étranger, qui paraissait un de ces paladins dont un vœu enchaînait la langue, s'avança, aussi fièrement qu'il était arrivé, vers l'un des *ventorrillos*, et, frappant rudement avec une piastre forte sur les planches qui tremblèrent sous la commotion, se fit servir par geste un large verre d'eau-de-vie, donna la piastre en échange, puis porta le verre à sa bouche; mais, en

homme qui dédaigne d'exciter son courage à l'aide de spiritueux, il ne fit que tremper ses lèvres dans la liqueur et jeta le contenu du verre par-dessus son épaule. Dans les idées reçues parmi les Jarochos, on ne pouvait faire plus magnifiquement les choses. Certain alors d'avoir fait son entrée dans les règles, le nouveau venu promena sur tous les assistants un regard fier et tranquille. Il attendait.

Tous les habitants de Manantial regardaient l'étranger avec admiration, mais aucun ne semblait plus impatient que mon ami Calros de se mesurer avec ce brillant champion. C'était, on s'en souvient, faute d'un nœud écarlate qu'il avait encouru, la veille, la disgrâce de Sacramenta. Or, à la poignée du *machete* de l'inconnu flottaient des rubans du plus beau pourpre. Le combat qui se livra à cette vue dans l'âme de Calros ne fut pas de longue durée. Après quelques secondes de réflexion, il se pencha vers moi.

— Vive Dieu ! me dit-il à voix basse, au diable soit la vieille ! Sacramenta aura ces rubans écarlates.

Puis, se levant vivement, il alla planter son *machete* à côté de celui de l'inconnu. Le défi était accepté. L'étranger porta courtoisement la main à son chapeau, et, après avoir un instant considéré l'adversaire qui répondait à son défi, il jeta un regard rapide sur le

groupe des femmes, comme s'il cherchait celle à laquelle il voulait offrir l'hommage de sa valeur. Il eut bientôt distingué la belle Sacramenta, et, s'avançant vers elle avec une remarquable aisance :

— Les fandangos de Medellin, dit-il, ont perdu tout leur attrait, depuis que *ña* Sacramenta n'est plus là pour les embellir. Puis-je me flatter qu'elle ne les a pas oubliés, non plus qu'un de ses *apasionados* les plus fervents?

Au moment où la jeune fille ouvrait la bouche pour répondre, Calros, dont la jalousie inquiète était en éveil, s'approcha à son tour de l'étranger, et prenant la parole :

— Pardon, seigneur cavalier, dit-il; mais j'ai un goût particulier pour les rubans rouges : vous agréerait-il de faire de ceux qui ornent votre *machete* le prix du premier sang?

— Volontiers, répondit l'étranger; j'allais oser en offrir l'hommage à doña Sacramenta comme quelque chose de bien indigne, mais qui doit acquérir désormais un certain prix, puisque ce sera celui du sang versé pour elle.

Après cette réponse, accompagnée d'un gracieux sourire, il ôta son chapeau qu'il tint à la main, et, la tête découverte, il alla reprendre son *machete* à l'en-

droit où il l'avait planté. Calros se découvrit également et prit le sien. Un combat de courtoisie s'engagea préalablement entre les deux champions, dont aucun ne voulait se couvrir le premier : après bien des façons, les deux Jarochos terminèrent le débat en remettant le chapeau sur leur tête l'un et l'autre en même temps. Alors le plus âgé des assistants se chargea de choisir le terrain et de partager le soleil. Cela fait, les deux combattants se mirent en face l'un de l'autre ; les hommes les entourèrent, et tous deux n'attendirent plus que le signal. Certes, si l'étranger était aussi adroit qu'il paraissait brave et bien appris, ce devait être un ennemi redoutable ; j'étais inquiet pour Calros du résultat de cette rencontre, dont l'issue pouvait être fatale à sa réputation comme à ses affaires de cœur. Le signal fut donné au milieu d'un silence si profond, qu'on entendait, malgré la foule, le faible souffle du vent bruire dans le feuillage.

Les deux adversaires commencèrent par se porter mutuellement des coups furieux qui faisaient craindre plutôt un combat à mort qu'une lutte au premier sang ; mais chaque fois un bond soudain prévenait, aux applaudissements de tous, le dénoûment qu'on redoutait (1). Tantôt les fers coupaient l'air avec un sifflement

(1) Les Jarochos ne connaissent guère que les plus simples éléments de

lugubre, tantôt ils retentissaient frappés l'un contre l'autre avec un cliquetis aigu. Cependant il était évident que l'étranger en voulait plus à l'honneur de son antagoniste qu'à sa vie; or, dans ces combats de gladiateurs, le point d'honneur consiste à sauvegarder la main; une main blessée est une tache ineffaçable pour la réputation du ferrailleur le plus renommé. La perte de la vie n'est rien auprès d'un pareil affront. Malheureusement pour Calros, les rubans rouges flottant à la poignée du *machete* de son adversaire garantissaient celui-ci plus sûrement que n'aurait fait une garde d'acier. C'était pour orner de ces rubans les noirs cheveux de Sacramenta que Calros exposait sa vie, c'était pour les garder sans souillure que le Jarocho se défendait. Les combattants avaient, en rompant alternativement, parcouru un espace de terrain considérable. La foule tumultueuse des spectateurs ondulait en tous sens suivant que les deux adversaires se déplaçaient eux-mêmes. Aucun d'eux n'était encore atteint, quand le fer de l'étranger, relevant celui de Calros, glissa en sifflant le long de la lame. Une seconde de plus, et les doigts tranchés de mon hôte allaient laisser échapper

l'art de l'escrime, et s'en rapportent, pour parer et porter les coups, beaucoup plus à l'agilité du corps qu'à la science de l'attaque et de la défense.

le *machete;* mais une rude parade fit dévier à temps la dague menaçante, et le bras seul de Calros, atteint au-dessus du poignet, laissa jaillir un filet de sang. Au même instant, une tache rouge empourpra sur l'épaule la chemise de l'inconnu. Les deux fers s'abaissèrent à la fois ; le combat était terminé sans qu'il me fût possible de décider qui des deux champions avait été le premier blessé; mais le coup d'œil rapide et exercé des témoins de ce duel avait déjà tranché la question. L'étranger n'essaya pas d'en appeler de leur jugement, et, détachant les nœuds de soie qui jusqu'alors avaient orné son *machete*, il les présenta sur la pointe de son arme à son adversaire ; c'était s'avouer vaincu. Ce dernier acte de courtoisie acheva de lui gagner tous les cœurs, et, malgré sa défaite, il partagea avec son rival tous les honneurs de la victoire. Un seul lui manqua, celui peut-être qu'il enviait le plus. Une pâleur mortelle avait couvert, pendant toute la durée du combat, les joues de Sacramenta, mais cette pâleur fit bientôt place à une vive rougeur, quand Calros s'avança vers elle. Tandis qu'elle recevait de lui les précieux rubans qu'il avait si vaillamment gagnés, les mouvements tumultueux de son sein, un doux et radieux sourire, des regards qui ne se baissaient plus vers la terre, disaient assez éloquemment à l'heureux Jarocho que

sa bien-aimée attachait autant de prix à ce nœud écarlate qu'il en attachait lui-même à la fleur de *suchil* tombée la veille de sa chevelure.

Ce dernier épisode avait passé à peu près inaperçu de tous. Les hommes entouraient l'étranger, qui, cette fois, les avait conviés à passer au *ventorrillo;* Calros ne tarda pas à les rejoindre, et les deux rivaux luttèrent encore de prodigalité au grand contentement des invités, qui savouraient l'eau-de-vie à longs traits et se félicitaient d'avoir pendant huit jours un si brillant fandango à commenter. Pour moi, après avoir laissé pendant quelques instants l'étranger répondre aux questions des buveurs, j'allais à mon tour m'approcher de lui et me faire reconnaître quand l'attention générale fut brusquement détournée par un cavalier qui arrivait à toute bride. Ce cavalier n'était autre que l'homme à qui l'étranger avait la veille donné devant moi rendez-vous à Manantial. A la vue du sang qui tachait la chemise du rival de Calros, le survenant s'écria :

— Il y a eu de l'agrément ici, à ce qu'il paraît, ami Julian?

— On passe son temps du mieux qu'on peut, ami Ventura, répondit l'étranger.

— Eh bien! ne vous l'avais-je pas dit? reprit le

cavalier en montrant le ciel, qui, depuis quelque temps chargé de nuages, présageait une tempête. Nous allons avoir de l'occupation sur la plage. Êtes-vous d'humeur à m'accompagner?

— Volontiers, répliqua l'étranger assez tristement, car je crains de n'avoir plus rien à espérer ici.

Et remontant à cheval après avoir échangé avec tout le monde des serrements de main, les deux amis s'éloignèrent au galop. Ce fut le signal du départ pour tous les assistants. La brillante joute de Calros et de Julian avait dignement terminé la fête.

Qu'étaient-ce que ce Julian et ce Ventura? Personne parmi les Jarochos qui m'entouraient ne semblait les connaître; mais je me réservais d'interroger Calros à cet égard. La nuit venue, couché près de mon hôte sous le péristyle de sa cabane, j'étais en effet, au moment de le questionner sur les deux inconnus, quand un bruit de pas sous lesquels les herbes sèches criaient à peine vint nous interrompre. C'était encore la vieille Josefa. Soigneusement drapée, malgré la chaleur, dans son *rebozo,* qui ne laissait entrevoir que deux yeux étincelants sous un double bandeau de cheveux gris, Josefa m'offrait un type assez complet de ces sorcières qu'on retrouve encore au Mexique parmi tant d'autres débris du moyen âge.

— Je suis chargée d'un message pour vous, dit-elle à Calros ; venez avec moi, et une bouche qui vous est bien chère vous dira que vous pouvez partir quand vous voudrez, et que vous serez le bienvenu au retour, si votre mort ne laisse pas un cœur inconsolable.

Le Jarocho se leva vivement et suivit la vieille femme. Une heure après, il était de retour. Il savait que les vœux les plus fervents allaient l'accompagner dans sa périlleuse entreprise, et son front était rayonnant.

— Il est néanmoins bien dur de quitter Sacramenta, ajouta-t-il ; mais je n'ai plus de prétexte pour différer mon départ, et nous nous mettrons en route demain matin.

— Soit ; mais quelle route comptez-vous prendre ? Savez-vous où s'est réfugié celui que nous allons poursuivre ?

— Nous suivrons la grève ; la vieille Josefa m'assure que le pilote Ventura pourra me mettre sur la bonne voie : c'est à Boca-del-Rio, sur la plage, que nous le rencontrerons.

Le nom de Ventura, prononcé par Calros, me fournissait un prétexte que ma curiosité saisit aussitôt : je demandai à mon hôte s'il connaissait ce Ventura et

surtout ce Julian, dont la conduite chevaleresque m'avait singulièrement intéressé ; mais je n'obtins que des réponses vagues qui m'affermirent dans mon dessein d'accompagner Calros à Boca-de-Rio, où j'espérais retrouver les deux amis.

Le lendemain matin, nous sellions nos chevaux avant le jour, et aux premières lueurs de l'aube nous quittions le village encore enseveli sous la brume matinale.

CINQUIÈME SÉRIE.

LE PILOTE

VENTURA.

I

L'emplacement qu'occupe aujourd'hui Vera-Cruz n'est pas celui que Cortez choisit en débarquant sur la terre mexicaine. Ce ne fut qu'à la fin du XVIe siècle que le vice-roi comte de Monterey jeta les fondements de la ville actuelle. Destinée à devenir la clef de la Nouvelle-Espagne, Vera-Cruz fût bâtie par les conquérants avec toute la splendeur qu'ils prodiguaient à leurs constructions. Ses vastes maisons, aussi largement espacées que soigneusement alignées, formèrent des rues à angles droits à travers lesquelles la brise de mer put circuler librement, et tempérer par sa fraîcheur les ardeurs d'un ciel embrasé. Fidèles toutefois à cette antipathie pour le voisinage des arbres qui semble le trait distinctif de leurs principes d'hygiène publique, les Espagnols choisirent, pour y élever la première ville maritime du Mexique, une plaine vaste et sablonneuse dont aucune verdure, aucune eau vive

n'égayait l'aridité. Avant même les premiers ravages de la fièvre jaune, une situation si défavorable donna à Vera-Cruz un aspect lugubre qu'elle a conservé de nos jours. La ville, à peine construite, n'en atteignit pas moins un très-haut degré de prospérité. C'était de sa rade mal abritée que partaient ces précieux galions qui répandaient en Europe une profusion de richesses métalliques bien supérieure aux trésors si vantés du Potose.

Aujourd'hui il ne reste plus à Vera-Cruz, de son ancienne splendeur, que de bien rares débris. Trop grande pour une population amoindrie, la cité, si florissante au temps des vice-rois, ne cherche plus à lutter contre la décadence qu'annoncent au voyageur ses maisons vides et ses rues désertes. Le vent de la mer y déchaîne en pleine liberté ses redoutables rafales, qui émiettent les murs délabrés des palais et enlèvent aux canons placés comme bornes sur les quais des couches épaisses de poussière métallique. Tout, à Vera-Cruz, rappelle d'ailleurs les villes d'Orient, depuis les riches et pittoresques costumes de la population jusqu'à l'aspect des habitations et des édifices. Ce ne sont partout que dômes aux couleurs variées, clochers élancés, balcons ornés de massifs grillages, et, comme pour ajouter encore à la ressem-

blance, les femmes de la classe élevée ne se montrent presque jamais dans les rues. Pour les apercevoir, il faut pénétrer dans l'intérieur des maisons ou bien sortir après le coucher du soleil. Alors seulement un murmure de voix mystérieuses, le bruissement d'un éventail, quelques pâles et blanches figures qu'éclaire la lune derrière une jalousie à demi soulevée, révèlent la présence des Véracruzaines à l'étranger que la fraîcheur du soir et les parfums de la brise marine ont attiré sur les trottoirs du granit.

Battue d'un côté par l'Océan qui dégrade son admirable môle, sourdement assiégée par des amas sablonneux qui se déplacent et s'élèvent sans cesse, Vera-Cruz, de nos jours, ne cherche à combattre ni l'accroissement des dunes ni les ravages des vagues. Le vent du nord-ouest chasse devant lui des tourbillons épais de sables ramassés dans les déserts qu'il a franchis, et forme lentement, depuis des siècles, derrière la ville une circonvallation de collines mouvantes. Ces dunes ou *medanos*, continuellement augmentées par de nouveaux renforts, changent, selon les caprices du vent, de place et de configuration : les unes sont pressées comme les flots de la mer; les autres se dressent en pyramides du sommet desquelles la brise, en se jouant, enlève, comme de la crête des lames, des

embruns (1) continuels. Les entassements de ces *medanos,* dont beaucoup s'élèvent à une hauteur de quatre à dix mètres menacent à la longue l'existence de Vera-Cruz; mais comme le danger n'est que lointain, et que dans les pays chauds on vit au jour le jour, les habitants laissent à leurs neveux le soin de le conjurer. Un autre péril plus sérieux en ce moment résulte de l'obstacle que les *medanos* opposent à l'écoulement des eaux pluviales. Des lagunes se forment ainsi au pied de ces dunes sablonneuses; les terrains brûlés se convertissent peu à peu par l'alluvion en terrains marécageux d'où s'élèvent des exhalaisons pernicieuses. Une couche épaisse de limon fertilise les sables; toutes les plantes vénéneuses qui recherchent les lieux bas et humides s'y multiplient à l'infini. Pendant la saison des pluies, cette végétation impure puise dans les débordements des lagunes un surcroît de vigueur et de séve. Les mangliers dardent alors jusqu'à terre les longs jets de leurs rameaux qui se fixent sur le sol inondé, y produisent de nouveaux troncs, et finissent par former d'impénétrables fourrés, réceptables immondes de reptiles sans nombre. Une croûte épaisse de verdure couvre la surface de l'eau. La fermentation

(1) *Embrun,* en terme de marine, signifie la brume que les vagues forment en brisant.

qui s'établit au retour des chaleurs dans ces affreux marécages en dégage des miasmes délétères et chasse au loin des nuages bourdonnants de maringouins affamés. Pendant trois mois de l'année, les rafales impétueuses du vent du nord viennent seules balayer ces vapeurs pestilentielles et purifier momentanément ces foyers de putréfaction.

On se souvient que, le lendemain du *fandango* de Manantial, j'étais parti avec Calros à la recherche du meurtrier qu'il avait juré de punir : à notre départ du village, des signes manifestes annonçaient le déchaînement prochain d'une de ces tempêtes causées par le vent du nord. Le calme précurseur de l'orage pesait sur les bois que nous traversions. Un malaise étrange paraissait régner dans toute la nature ; une chaleur suffocante faisait haleter nos chevaux, bien que nous eussions ralenti à dessein notre marche, et nos poumons cherchaient en vain dans l'air la fraîcheur vivifiante du matin.

Nous eûmes à peine cheminé quelques heures sous la voûte des arbres, que nous entendîmes une imposante harmonie dominer le murmure des forêts. C'était le bruit de la mer dont nous approchions sans pouvoir la distinguer encore. Quelques minutes après, nous débouchions sur la plage, et je pus contempler avec

ravissement cet Océan qui touche aux rivages de la France ; puis, dans le lointain, Vera-Cruz avec ses clochers et ses dômes, le fort de San-Juan-de-Ulua qui sortait des flots comme un rocher, et au-dessus duquel se dessinaient en longues flèches les mâts dépouillés des navires en rade.

L'état de la mer présageait la tempête dont nous avions déjà reconnu les premiers symptômes en traversant les bois. Les flots venaient paresseusement mourir sur la grève, une senteur plus âcre s'en exhalait, les poissons sautaient avec inquiétude à la surface, et les oiseaux marins voletaient éperdus avec des cris d'angoisse. Au delà de la ville, des vapeurs agglomérées couvraient l'horizon. Tout à coup une large trouée se fit dans ces brouillards, et les montagnes de Villa-Rica, la *sierra* de San-Martin depuis Tuxtla jusqu'à l'embouchure du Goazacoalco, dépouillées subitement de leur voile de brume, montrèrent les dentelures azurées de leurs cimes sur le fond du ciel, redevenu d'un bleu vif.

— Malheur aux navires qui vont se trouver dans le golfe ! me dit Calros, car le nord s'avance sur eux l'épée à la main (1), et la nuit prochaine sera dure ; nous en

(1) *Con espada en mano*, c'est un terme local qui désigne énergiquement la furie du vent du nord-ouest. Ce vent dure d'habitude cinquante

saurons sans doute quelque chose ce soir à Boca-del-Rio.

Je ne répondis rien d'abord : tout entier à la contemplation de la mer, je me sentais partagé, à la veille de dire adieu au Mexique et de partir pour la France, entre les sensations les plus contraires. A la joie de ce retour, depuis si longtemps désiré, se mêlait je ne sais quelle vague et douce tristesse. Le pays que j'allais quitter avait si largement satisfait ma soif d'aventures, que je m'en voulais de mon empressement à chercher ailleurs une existence plus calme. La réflexion de Calros me rappela que je n'étais pas entièrement quitte avec cette vie de hasards dont je me croyais trop aisément délivré. Quand, après quelques moments de silence, j'avouai, un peu confus, au Jarocho mon désir de m'embarquer sur le premier navire américain en partance, Calros m'objecta d'un ton chagrin d'abord la promesse que je lui avais faite de le suivre dans son excursion à Boca-del-Rio, puis l'état menaçant de la mer. « D'ici à quatre jours, aucun navire ne pourra lever l'ancre, » ajouta-t-il, et ce dernier argument était péremptoire. Je transigeai donc avec Calros. Sur ces quatre jours d'attente forcée, il fut convenu que j'en

heures quand il est fort. Plus faible, il souffle quelquefois pendant cinq ou six jours.

passerais un avec lui à Boca-del-Rio pour l'aider dans ses recherches. Boca-del-Rio n'est qu'à quatre lieues de Vera-Cruz. Calros ne devait faire que traverser la ville pour se rendre directement à ce village. Quant à moi, je devais m'arrêter à Vera-Cruz et y régler mon départ ; après quoi, le soir même, j'irais rejoindre Calros à Boca-del-Rio.

Peu d'instants après, nous entrions dans Vera-Cruz. Sur la plage sablonneuse et brûlante qui entoure la ville, des muletiers avaient dressé leurs tentes, impatients de fuir la côte mortelle qui dévore à chaque voyage quelques-uns de ces malheureux. Plus loin, des portefaix nègres, acclimatés sous ce ciel dévorant, se battaient et se culbutaient sur le sable, sans égard pour leur fine chemise de batiste brodée. Je souris involontairement, en comparant ces commissionnaires fastueusement vêtus à nos modestes portefaix auvergnats, et, après avoir renouvelé à Calros la promesse de le rejoindre bientôt, je me dirigeai vers la maison de mon correspondant. Je passerai sous silence les incidents insignifiants qui remplirent ma journée jusqu'au moment où je dus songer à quitter la ville pour me rendre à Boca-del-Rio. La nuit était déjà close quand je me mis en route, maudissant de bon cœur l'insistance du Jarocho, qui ne me permettait pas de manquer à ma promesse.

Le vent commençait à se déchaîner du côté du nord, quand j'arrivai sur la grève après avoir dépassé les barrières de la ville. De gros nuages noirs impétueusement charriés masquaient entièrement le ciel ; des rafales glacées soufflaient par intervalles, toutes chargées des frimas de la baie d'Hudson. La mer déferlait en mugissant et chassait jusqu'aux pieds de mon cheval de longues traînées d'une écume éblouissante. A mesure que j'avançais, la tourmente paraissait redoubler de fureur, et l'obscurité s'épaississait de plus en plus. Forcé parfois de faire volte-face pour échapper à la pluie de sable fouettée par l'ouragan, j'apercevais alors au loin derrière moi la ville que je me repentais d'avoir quittée. A des intervalles égaux, le phare de San-Juan-de-Ulua projetait la grande lumière de son feu tournant, tantôt sur Vera-Cruz noyée dans l'ombre, tantôt sur la rade toute blanche d'écume. Je distinguais alors pendant un moment les navires à l'ancre près de se briser les uns contre les autres, puis tout retombait dans les ténèbres. Le temps, comme on le voit, n'était guère favorable à une excursion nocturne. J'avançais néanmoins avec une résignation qui n'était pas sans mérite, et déjà j'approchais du bois à l'extrémité duquel s'élèvent les maisons de Boca-del-Rio, quand je crus distinguer un cavalier qui me précédait. Je me dirigeai

aussitôt vers cet homme, qui, enveloppé d'un large manteau bleu, ressemblait de loin à un franciscain. Le fracas de la tempête amortissait tellement le bruit de mes pas, que je parvins presque derrière le cavalier sans qu'il s'en aperçût. Je vis bientôt que ce n'était pas un moine, mais un campagnard de la côte dont j'avais pris la *bayeta* (1) pour un froc. La main sur ses yeux, pour les garantir de la lueur aveuglante des éclairs, le cavalier promenait au loin des regards attentifs, comme s'il eût cherché à percer le voile sombre qui couvrait l'Océan; mais l'immensité ne laissait voir que la crête blanche des lames qui se tordaient en bouillonnant sous l'orage. J'eus beau héler cet homme de toute la force de mes poumons, la violence du vent empêcha mes paroles de parvenir jusqu'à lui. J'allais me décider à pousser ma monture près de la sienne; une détonation lointaine qui se fit entendre ne me laissa pas le temps d'exécuter ce projet. A ce bruit, comme à un signal impatiemment attendu, le cavalier éperonna aussitôt son cheval, qui partit au galop dans la direction des bois de Boca-del-Rio. Les arbres l'eurent bientôt dérobé à ma vue, et je ne songeai plus qu'à

(1) La *bayeta* est un manteau en étoffe de laine, à manches et parfois à capuchon, et rehaussé de boutons de nacre. Ce vêtement est à l'usage presque exclusif des Jarochos.

découvrir à mon tour, au milieu des lianes et des taillis, l'étroit sentier qui aboutissait au village. Comme j'avais lieu de l'espérer, une fois sous le couvert des arbres et abrité contre la furie du vent, je pus cheminer plus à l'aise. A mesure que je m'enfonçais dans le bois, le bruit des vagues allait en diminuant Je marchai une heure environ sous des voûtes épaisses de verdure au milieu d'une obscurité complète, et ce fut presque avec regret que j'aperçus de nouveau, par une éclaircie, la ligne d'écume qui annonçait la mer. J'allais arriver au village de Boca-del-Rio, ainsi nommé de sa situation près de l'embouchure d'une rivière ; mais, au sortir du bois, un spectacle trop intéressant m'attendait sur la plage, pour que je ne me décidasse pas à faire une courte halte.

II

En dépit de la violence de la tempête, toute la population de Boca-del-Rio allait et venait sur le rivage ;

tous les yeux étaient fixés sur la nappe bouillonnante d'écume dont l'éclat phosphorescent contrastait avec la teinte sombre du ciel. Aucun bâtiment n'était cependant en vue; une détonation lointaine avait seule annoncé qu'un navire était en détresse et qu'il demandait un pilote. Par une nuit semblable, il était évident qu'à moins d'un miracle, ce navire ne pouvait se maintenir près de la côte sans finir par s'y briser. Toutefois, comme on n'avait pas entendu un second coup de canon, on espérait que le bâtiment exposé à la tempête aurait pu s'éloigner. D'ailleurs un pilote parti le matin, avant que le vent du nord commençât à souffler, avait dû monter à son bord, et l'expérience consommée de ce marin rassurait quelques esprits. Un petit nombre de spectateurs seulement s'obstinaient à regarder le navire comme perdu. Voilà ce que les conversations qu'échangeaient entre eux les divers groupes m'eurent bientôt appris.

Calros était parmi les curieux réunis sur la plage, et je l'eus vite reconnu. Au moment où il achevait de me donner quelques détails sur le sujet des préoccupations générales, une seconde explosion, et cette fois plus distincte, arriva jusqu'à nos oreilles. Un éclair précéda bientôt une troisième détonation, et au bout de quelques secondes on put distinguer la masse noire

du vaisseau qui s'avançait à sec de voiles, avec autant de rapidité que s'il eût été couvert de toute sa voilure. Le bâtiment semblait ne pouvoir échapper à sa perte ; cependant, disait-on autour de moi, une chance de salut lui restait : il fallait qu'il parvînt à s'engager dans un canal voisin du lieu où nous étions pour venir ensuite échouer sur le sable le plus doucement possible, tandis que, s'il abordait contre les rochers, il devait s'y briser infailliblement. Nul ne pouvait malheureusement, au milieu des lames qui avaient déplacé complétement les limites de la plage, discerner avec exactitude l'étroite ouverture du chenal en question ; dès lors il fallait renoncer à allumer des feux, qui auraient pu égarer le navire ; on devait se borner à des vœux stériles.

Toutes les manœuvres du navire ne semblaient tendre qu'à éloigner le moment critique où il devrait se hasarder dans la direction du canal caché par les vagues, s'il ne préférait prolonger une lutte évidemment inutile. Tantôt il présentait à la lame l'un de ses flancs, tantôt il fuyait devant l'ouragan et se dirigeait vers la terre. Tout à coup un cri de satisfaction domina le bruit de la tempête : à une portée de canon de l'endroit où tous les spectateurs étaient réunis, un fanal brillait sur la grève. Un homme courageux s'était-il

dévoué pour guider le navire vers le chenal? L'équipage du navire sembla le croire et interpréter le signal comme nous l'avions interprété nous-mêmes, car nous le vîmes s'avancer en grossissant avec une effrayante rapidité vers le fanal, qui allait et venait sans cesse, mais toujours en ligne droite. Un foc au beaupré était l'unique voile que le bâtiment pût porter pour se diriger à l'aide du gouvernail. Un cas d'extrême détresse pouvait seul prescrire cette manœuvre. Parfois, quand le vent mollissait un instant, un temps d'arrêt avait lieu, mais une nouvelle rafale redonnait bientôt l'impulsion au navire. Enfin on le vit s'élever d'un bond subit, il se pencha sur la hanche gauche, puis sur la droite, s'élança de nouveau pour se coucher encore sur le flanc, et s'abattit une dernière fois sur ses membrures brisées. Un cri de détresse arriva jusqu'à nous au milieu du tumulte du vent et de la mer; au même instant, le fanal s'éteignit, semblable à ces feux follets qui dansent la nuit au-dessus des tourbières et disparaissent après avoir attiré le voyageur dans un abîme. La perte de la goëlette était consommée. Il ne restait qu'à sauver l'équipage. Pendant qu'on délibérait sur le choix des moyens, un homme se montra sur la proue du bâtiment naufragé, et à la lueur de la lanterne qui éclairait son visage, on dis-

tingua un personnage qui n'était plus pour moi un inconnu depuis mon séjour à Manantial : je veux parler du pilote Ventura. Quelques mots qu'il lança à travers un porte-voix n'arrivèrent pas jusqu'à nous ; mais un câble qu'il tenait à la main ne laissait aucun doute sur le sens de ses paroles. Ventura demandait qu'une embarcation mise à l'eau vînt chercher le bout de cette amarre. L'entreprise était impraticable. L'appel du pilote demeura donc sans réponse. Nous vîmes alors, au milieu des gerbes d'écume qui couvraient le beaupré de la goëlette, une barque descendre le long du bord, puis quelques hommes s'y laisser glisser. Nous allions assister à la dernière et à la plus triste scène de ce drame maritime : la barque si péniblement mise à flot, après s'être soutenue pendant quelques minutes au-dessus des vagues, disparut au milieu d'un nuage d'écume.

Un seul des hommes montés sur le canot réussit à atteindre en nageant le rivage, et cet homme, tout ruisselant d'eau, presque épuisé de fatigue et de froid, n'était autre que le pilote Ventura. Sans se préoccuper des questions qui se croisaient autour de lui, Ventura, déroulant un câble qu'il avait attaché autour de son corps, donna l'ordre d'en fixer solidement l'extrémité pour opérer le sauvetage des matelots

restés à bord de la goëlette. Cent mains saisirent aussitôt le cordage et le maintinrent avec la force d'un cabestan. Cela fait, le pilote reprit haleine, et ses premiers mots m'expliquèrent le détail le plus important, le plus mystérieux aussi de la scène à laquelle je venais d'assister : le navire naufragé avait été perdu par une fausse indication ; le fanal qui l'avait attiré sur un banc de rochers avait été allumé par les mains perfides d'un de ces maraudeurs pour qui tout naufrage est une occasion de butin. Tout en racontant l'épisode où il venait de jouer un rôle si honorable pour son courage, Ventura promenait autour de lui des regards irrités ; il semblait chercher celui dont l'odieuse manœuvre avait causé la perte de la goëlette. Je ne pus m'empêcher alors de penser à l'individu que j'avais vu chevaucher devant moi avant d'arriver à Boca-del-Rio et qui, au premier signal de détresse donné par le navire, avait lancé si brusquement sa monture au galop dans la direction de la mer.

— Malédiction, s'écria Ventura en terminant son récit, malédiction sur ces maraudeurs que le vent du nord attire vers la plage pour piller les naufragés ou les débris des cargaisons ! Que l'enfer confonde surtout le coquin qui nous a fait échouer pour satisfaire son infernale et maladroite cupidité !

Pendant qu'il parlait, un mouvement donné au câble, qui se tordait sous une violente pression, annonça que les matelots de la goëlette s'aidaient de cette amarre pour gagner la terre. En effet, tantôt à la nage, tantôt en prenant pied, les hommes du navire naufragé ne tardèrent pas à arriver successivement sur la grève, non sans peine et sans danger, car à l'heure de la marée la mer grossissait et le vent redoublait de violence. Le bâtiment était une goëlette américaine et portait à Alvarado (1) un riche chargement en contrebande, qui allait devenir, selon toute apparence, la proie des flots ou des habitants de la côte; mais, comme la cargaison était assurée, selon les règles de la prudence américaine, pour une somme au moins égale à sa valeur, le capitaine, comprenant que c'était une affaire à régler entre les assureurs et les propriétaires, ne songea qu'à demander un gîte et un verre de grog. Les riverains s'empressèrent de lui offrir, ainsi qu'à l'équipage, une hospitalité intéressée, avec l'arrière-pensée de profiter sans scrupule, pendant la nuit, des épaves que la mer ne tarderait pas à leur envoyer (2).

(1) Petit port à seize lieues de Vera-Cruz.

(2) Cette violation des lois de l'hospitalité maritime n'est pas, malheureusement, un trait particulier au Mexique. On sait par de nombreux exemples, et j'en pourrais citer un qui a deux mois de date, que, sur les

Pour moi, je fis emmener mon cheval par l'un des habitants du village, après avoir eu la précaution de passer dans ma ceinture les pistolets qui garnissaient les fontes. Mon intention était de rester sur la grève pour ne perdre aucune des scènes étranges que me promettait le pillage organisé du navire.

Les femmes et les enfants s'étaient retirés, et on ne voyait plus sur la plage qu'un petit nombre d'hommes qui n'attendaient pas sans impatience le moment où la mer devait rendre une partie du chargement qu'elle avait englouti. Le pilote Ventura fit éteindre les feux, et la grève redevint sombre, sinon silencieuse, car les flots grondaient aussi haut que le tonnerre, dont les montagnes de Tuxtla répercutaient les éclats. Parfois un pâle rayon de lune venait éclairer la nappe d'écume qui couvrait l'Océan, et laissait entrevoir le navire échoué que les vagues démantelaient sur les rochers.

— Partout où il y a des cadavres, nous dit le pilote en montrant du doigt la goëlette, les *zopilotes* (1) ne manquent pas de s'abattre ou les requins de se réunir, et nous allons bientôt voir arriver celui qui a causé

côtes de France, les navires naufragés n'ont pas été et ne sont pas toujours respectés.

(1) Vautours noirs qui abondent dans les rues de Vera-Cruz, et qui, respectés de tous, partagent avec les chiens errants les charognes que la municipalité dédaigne d'enlever.

la perte de ce navire. Ce serait une honte que d'autres partageassent avec nous ce que la mer envoie sur nos côtes.

Tout restait calme cependant, et, en attendant que les maraudeurs parussent, je pus examiner à mon aise la disposition des lieux. A quelques pas de nous, une large baie s'ouvrait sur la plage : c'était l'embouchure d'une rivière qui allait se perdre sous des arbres épais. En deçà de la rivière se trouvait le village de Boca-del-Rio. Une rangée de mangliers s'étendait entre nous et la baie ; ce rideau d'arbres pouvait, grâce à l'obscurité, nous cacher complétement. Sur l'observation du pilote, ce fut le poste que nous choisîmes pour y épier les maraudeurs.

L'attente ne fut pas de longue durée. Une troupe d'hommes à cheval ne tarda pas à longer le cours de l'eau et à faire son apparition sur la plage. Arrivée à peu de distance des mangliers, la troupe fit halte comme pour s'orienter, et un cavalier s'avança seul et avec précaution.

— Le coquin est allé chercher du renfort, dit le pilote à voix basse.

— Et des mules de charge sans doute aussi pour emporter le butin, reprit un des riverains.

Dans le cavalier qui s'était détaché en avant, je

reconnus parfaitement l'homme dont les allures suspectes m'avaient inquiété dans le trajet de Vera-Cruz à Boca-del-Rio. Étonné sans doute de trouver la plage aussi déserte après l'avoir laissée si bruyante, cet homme, toujours enveloppé dans sa large *bayeta* bleue, continua de reconnaître silencieusement les lieux, et s'avança près des mangliers. Après quelques secondes d'examen attentif, il alla rejoindre ses camarades. On distinguait déjà quelques-uns des débris de la goëlette que le flot portait vers la plage. C'était un indice certain que des épaves plus précieuses ne se feraient pas longtemps attendre. Alors les maraudeurs ne purent plus contenir leur impatience. Ils vinrent se poster un à un le long de la grève, de façon à ce que rien ne leur échappât. L'homme au caban bleu, qui paraissait être le chef de ces misérables, avait poussé son cheval jusque dans les flots pour mieux surveiller l'arrivée des épaves.

— Quelqu'un de vous a-t-il une carabine à me prêter? nous demanda le pilote.

Un des assistants lui tendit son mousquet; Ventura le saisit. En ce moment, la silhouette sombre du chef des maraudeurs et de son cheval, se détachant comme un bloc équestre sur la blancheur des flots, présentait un admirable point de mire. Le coup partit, et nous

vîmes le cavalier s'affaisser, puis disparaître au milieu des flots. Les autres bandits prirent aussitôt la fuite sans attendre une seconde explosion. Un moment après, un homme sortit de l'eau et s'élança sur la grève : c'était le chef des maraudeurs ; la balle que lui avait destinée Ventura n'avait frappé que son cheval. Le pilote courut à sa rencontre pour lui barrer le chemin. Une lutte s'engagea dans les ténèbres. Au moment où nous arrivions pour séparer les combattants, elle était déjà terminée. Le pilote venait d'être terrassé par le maraudeur, dont le poignard avait heureusement glissé sur ses vêtements. Il n'était plus possible de rejoindre ce misérable, qui s'était enfui à toutes jambes après avoir cru tuer son adversaire d'un coup de stylet. Ventura se releva péniblement.

— Je n'ai pu l'atteindre, nous dit-il en se tâtant le corps ; mais c'est égal, j'ai reconnu ce drôle de Campos ! Décidément je ne suis pas blessé, et c'est un miracle que le coquin ne m'ait pas cloué sur le sable avec son couteau. Je ne sais, par exemple, à qui appartient le cheval dont il s'est emparé sans façon pour s'enfuir plus vite.

— Ne m'avez-vous pas dit que cet homme se nommait Campos ? s'écria aussitôt Calros en serrant la main du pilote, Tereso Campos ?

— Oui, Tereso Campos.

— C'est celui que je cherche, continua le Jarocho me serrant la main.

— Vous le cherchez? demanda le pilote, et pourquoi?

— Pour le tuer, reprit Calros avec une héroïque simplicité.

— Eh bien! je me charge de vous le faire trouver demain, et pour peu que le propriétaire du cheval dont il s'est emparé se joigne à nous, comme il doit le faire, le coquin aura du bonheur s'il en réchappe.

— Vous l'entendez, seigneur cavalier, me dit Calros, vous voilà comme moi intéressé à vous venger de Campos.

— Et pourquoi donc?

— Parce que, si je ne me trompe, c'est votre cheval que le coquin a volé.

J'objectai, avec un désintéressement parfait, qu'à l'exception d'une selle de quelque valeur, je n'attachais pas le moindre prix au coursier dont on m'avait privé, que j'étais même presque disposé à plaindre le voleur, qu'enfin je doutais que le cheval fût le mien; mais je dus renoncer à faire usage de ce dernier faux-fuyant. Mon cheval, que j'avais, on s'en souvient, renvoyé au village, avait été, par son trop insouciant conducteur, attaché provisoirement à un arbre près de la grève, et

Campos n'avait eu que la peine de l'enfourcher. Je fus donc condamné, d'une voix unanime, à regarder ce vol comme un affront sanglant, que je ne pouvais laisser impuni.

Avant de nous mettre en campagne à la poursuite des fuyards, il y avait toutefois une opération fort délicate à terminer, sans parler des préparatifs à faire pour une excursion qui n'était pas sans quelque péril. L'opération dont je parle était la répartition équitable des débris, que le flot commençait à apporter en grand nombre. L'honnête Ventura ne faisait si rude guerre aux maraudeurs, je commençais à m'en apercevoir, que parce qu'ils empiétaient sur sa propre industrie. On avait recueilli d'abord quelques portions isolées de gréement, puis des barils d'eau-de-vie ou de vin, bientôt suivis de caisses flottantes. A mesure qu'on retirait ces épaves de la mer, on les entassait sur la grève, dans un endroit sec, en attendant que le moment fût venu d'en faire le partage. Je dois dire que Ventura procéda à cette répartition avec une stricte impartialité; il ne s'adjugea de surplus, comme compensation aux dangers qu'il avait courus, qu'un certain nombre de précieuses caissettes de toile d'Irlande. Le tout étant ainsi réglé à la satisfaction des riverains, ceux-ci empor-

tèrent leur butin avec tant de précipitation, qu'en un instant la grève fut déserte.

Nous pouvions enfin, Ventura, Calros et moi, convenir de l'emploi des dernières heures de cette nuit, qui déjà touchait à son milieu. Il fut décidé que, dans une heure au plus tard, nous nous retrouverions au bord de la rivière, à un endroit désigné par le pilote, qui nous quitta pour mettre en sûreté son butin. Calros et moi, nous prîmes, en pressant le pas, le chemin du village. Le Jarocho avait assisté, avec une indifférence dédaigneuse, au pillage si consciencieusement présidé par le pilote. Avant de quitter la grève, le Jarocho jeta un dernier regard sur la mer, qui battait avec une fureur croissante la carcasse démantelée de la goëlette, puis sur les rares débris que le flot poussait encore sur la côte.

— Tout cela, dit-il avec un mélancolique sourire, ne vaut ni un fandango à l'ombre des palmiers ni un regard de Sacramenta.

Je ne pus m'empêcher de convenir que le Jarocho avait raison; mais ce n'était guère le moment de s'oublier en des rêveries amoureuses. Quelques instants de marche suffirent pour nous ramener au village, et, après un frugal repas, indispensable pour nous remettre des fatigues passées comme pour nous pré-

parer aux fatigues à venir, nous nous dirigeâmes silencieusement vers l'endroit où nous attendait Ventura.

III

Sous une petite crique ombragée par de grands saules, nous trouvâmes le pilote occupé à disposer les avirons d'une barque encore retenue à la rive. J'avais craint les fatigues d'une marche forcée à travers les bois, et je vis avec plaisir qu'au lieu d'une excursion pédestre, il s'agissait d'une promenade en canot. J'en témoignai ma satisfaction au pilote.

— Ici, reprit-il, nous ne savons voyager que de deux façons : à cheval ou en canot ; nous laissons aux Galiciens nouvellement débarqués la ressource d'*enfourcher le sentier* (1)... Vous savez ramer sans doute ? dit-il à Calros.

(1) *Ensillar la vereda*, expression pleine d'originalité, comme la langue espagnole en possède tant.

Celui-ci fit un signe affirmatif, et nous prîmes place dans le canot ; en ma qualité de passager, j'étendis mon manteau dans le fond pour me mettre à l'abri du vent. Quoique assez éloignée déjà de son embouchure, la rivière était large et gonflée par le flot. Le vent faisait clapoter de petites vagues sous la quille du canot, et bientôt, sous l'impulsion des deux rameurs, nous commençâmes, aidés par le flux, à glisser rapidement sur la surface sombre de l'eau. Sur les rives, c'était alternativement le silence imposant des solitudes d'Amérique, et le bruit sourd de l'ouragan qui s'engouffrait dans les arbres. Les bords du fleuve étaient très-accidentés. Tantôt son lit s'élargissait, et la barque traçait son sillon à une distance égale des deux rives ; au-dessus de nos têtes, les nuages roulaient comme les flots de la mer. Tantôt l'eau resserrée dans son cours rongeait des rives escarpées et coulait impétueusement sous une voûte épaisse formée par des acajous aux troncs noueux, des palmiers, des cèdres inclinés, qui laissaient pendre jusque sur nous de longues guirlandes de mousses parasites. Le vent marin mêlait par intervalles d'âpres senteurs aux parfums pénétrants des lauriers-roses arrondis en berceau sur le fleuve. Je me laissais aller au charme d'une rêverie qui me faisait oublier complétement le but de

notre voyage nocturne : une observation du pilote m'en tira brusquement.

— Chacun, disait le pilote, a dans ce bas monde ses envieux et ses ennemis. Je connais pour ma part plus d'un individu, y compris Campos, qui se réjouirait fort de savoir qu'à cette heure avancée de la nuit, au milieu de ces solitudes que jamais alcade n'a visitées, il pourrait rencontrer Sinforoso Ventura sans défense.

— N'avons-nous pas des armes? reprit Calros. Votre carabine, les pistolets de mon ami que voici, mon *machete*, les comptez-vous pour rien?

— En rase campagne, ces armes pourraient être d'une utilité incontestable ; ici elles ne serviraient de rien. Un homme, caché dans la cime de ces arbres qui se penchent sur nous, choisirait très-commodément de nous trois celui à qui par fantaisie il voudrait loger une balle dans la tête ; ou bien un tronc d'arbre mort, jeté dans la rivière dont nous remontons le cours, pourrait faire chavirer notre canot, s'il ne le brisait pas. Qu'en pensez-vous?

— D'accord, répondit Calros; heureusement on ignore que vous remontez la rivière cette nuit même.

— Qui sait? dit le pilote, il y a des traîtres et des espions partout! Si quelqu'un de ces maraudeurs que

nous avons mis en fuite a pu se douter de nos projets, soyez sûrs que ses compagnons seront avertis à temps pour se trouver encore cette nuit sur notre passage à un endroit que je connais. Il y a deux heures déjà que nous ramons, ajouta-t-il en secouant la tête, cet endroit n'est pas bien loin. Vous savez maintenant ce que nous avons à craindre : voyez s'il vous convient d'aller en avant ou de prendre terre en attendant le jour.

— Je veux perdre le moins de temps possible, répondit froidement le Jarocho. Si nous ramons bien, nous serons dans une heure au village qu'habite Campos.

— Soit, reprit Ventura, continuons, et à la grâce de Dieu !

Un morne silence se rétablit parmi nous après cette exclamation du pilote. Pour moi, connaissant désormais quels dangers nous avions à courir, je m'assis à l'avant du canot pour distinguer, s'il était possible, les embûches dont nous étions menacés ; mais l'obscurité de la nuit eût mis en défaut des yeux plus perçants que les miens. La voûte des arbres versait une ombre épaisse sur le lit de la rivière ; parfois une bouffée de vent secouait dans l'eau, comme une pluie d'étincelles, des essaims de *cucuyos* arrachés aux feuilles qui les

abritaient. Nulle étoile ne brillait au ciel à travers le dais de feuillage. Les roseaux qui froissaient en bruissant la quille du canot, le craquement des lianes pendantes accrochées par l'aviron, les hurlements plaintifs des *coyotes* (1) troublaient seuls de loin en loin le silence des bois. Un quart d'heure s'était encore écoulé sans que rien vînt justifier les soupçons du pilote, quand le Jarocho laissa reposer la rame quelques instants pour reprendre haleine ; le canot, dérivant par la force du courant, se mit aussitôt en travers sur la rivière.

— Maintenez la barque en ligne droite avec le fil de l'eau, s'écria vivement le pilote ; en supposant que les hommes n'y soient pour rien, le vent peut avoir déraciné quelque arbre mort, et le choc, en nous prenant de flanc, nous ferait chavirer infailliblement ; en présentant la proue, nous pouvons du moins échapper à ce danger. C'en est un d'autant plus réel que le flot fait remonter l'eau salée jusqu'ici, et qu'il n'est pas rare que des requins accompagnent le flot.

Cet avertissement me révélait un péril que je ne soupçonnais pas, et, en présence des dangers croissants de cette expédition nocturne, je pensai avec plus d'amertume encore aux heures de sommeil ou de *far-*

(1) Espèce de chacal.

niente que j'aurais pu passer dans mon hôtel de Vera-Cruz.

Calros ne se fit pas répéter l'avertissement et reprit son aviron avec plus d'ardeur. Nous étions arrivés à un endroit où deux berges escarpées rétrécissaient singulièrement le lit de la rivière. D'épaisses courtines de verdure pendaient de la crête des talus de droite et de gauche jusqu'à fleur d'eau, et se balançaient au vent comme des draperies flottantes. A quelques pas plus loin, le lit de la rivière se resserra tellement, que les avirons ne pouvaient plus jouer entre les deux bords, et ce ne fut qu'à l'aide d'un crampon de fer accroché aux lianes que le pilote put faire surmonter au canot la rapidité du courant. Bientôt un plus large espace, au sortir de cet étroit canal, permit aux rameurs de reprendre l'aviron; mais les bords de la rivière, en s'élargissant, s'exhaussaient aussi en proportion. Des rochers élevés, lentement creusés par le courant, surplombaient au-dessus de l'eau comme l'arche d'un pont brisée par le sommet. Sous ces voûtes sonores, chaque coup d'aviron éveillait un écho retentissant. Nous avançions au hasard au milieu d'épaisses ténèbres sans pouvoir pressentir si chaque effort n'allait pas nous pousser contre les parois de rochers.

— Il faudrait avoir ici les yeux du chat-tigre pour distinguer sa route, s'écria le pilote.

— En avons-nous pour longtemps encore? demanda Calros.

— Quelques bons coups d'aviron nous tireront de là, répondit Ventura ; mais le plus embarrassant est de découvrir l'entrée du canal qui sert d'issue à ce bassin. Ce canal est aussi étroit que celui d'où nous sortons. Prenez la gaffe, seigneur cavalier, pour voir si nous n'abordons pas contre les rochers.

Je fis ce qui m'était recommandé. Le canot n'avait pas dévié de la ligne droite ; la gaffe que je tenais en main s'agita des deux côtés dans le vide.

— Tout va bien, dis-je, et nous sommes au milieu du courant.

Les rameurs appuyèrent de nouveau sur leurs avirons, et l'embarcation vola sur la rivière. Tout d'un coup, la gaffe dont j'étais muni heurta violemment le roc et m'échappa. En même temps je me sentis renversé de mon banc ; un craquement de branches brisées retentit ; le canot s'était arrêté subitement.

— Qu'est ceci? s'écria le pilote, qui s'était précipité à l'avant et promenait ses mains tendues sur un inextricable fouillis de lianes et de branchages entrelacés. *Demonio!* les coquins ont mis à la dérive un arbre

mort, que le courant a apporté jusqu'ici, et qui bouche notre dernière issue. Comment sortir maintenant de ce défilé? Un quartier de roc lancé du haut de ces berges nous aura écrasés avant que nous ayons pu nous frayer un passage.

L'évidence était accablante; je ne répondis rien. Le plus sûr était de revenir vers le canal d'où nous sortions; mais le canot, fortement engagé au milieu des branches de l'arbre déraciné, résistait à tous nos efforts. Quelques moments se passèrent dans une lutte désespérée contre l'obstacle qui venait de nous barrer la route. Tout à coup une voix tonnante retentit au-dessus de nos têtes.

— Qui va là? nous cria-t-on.

— *Gente de paz*, répondis-je sur l'invitation du pilote.

— Cela ne suffit pas. Vous êtes trois, et je veux entendre trois voix.

— Eh bien, *caramba!* s'écria le Jarocho, dites à Campos que je suis ici, moi, Calros Romero de Manantial.

— Et demandez-lui aussi, ajouta fièrement le pilote, s'il se rappelle le nom de Sinforoso Ventura de Boca-del-Rio.

Un coup de sifflet aigu retentit dans les bois; un autre sifflement lui répondit derrière nous, et nous

prouva que les deux rives étaient également gardées. Quelques secondes s'écoulèrent lentes comme des siècles. Des formes vagues se dessinèrent enfin sur les rochers au-dessus de nos têtes, des cris menaçants retentirent, et des lueurs vacillantes éclairèrent les flots. Le pilote n'attendit pas plus longtemps pour faire feu sur les bandits; mais ceux-ci avaient sur nous l'avantage de la position et des armes plus terribles que les nôtres. Une détonation répondit d'abord au coup de carabine du pilote; puis un bloc énorme de rocher, déplacé péniblement, fut lancé dans l'eau qui rejaillit sur la barque en gerbes d'écume. Le pilote poussa un cri d'angoisse. Pour nous, aveuglés, suffoqués par une aspersion subite, nous sentîmes le canot bondir comme sur la crête d'une vague, et, violemment arraché aux branchages qui le retenaient, dériver rapidement au fil de la rivière. Quand je repris connaissance, le pilote n'était plus avec nous. Je l'appelai à plusieurs reprises; Calros seul me répondit :

— C'en est fait de lui! N'avez-vous pas entendu son dernier cri? Il est au fond du fleuve. A notre tour maintenant.

Une prompte retraite était la seule chance de salut qui nous restât. Le Jarocho avait repris les avirons et ramait avec vigueur. Nul bruit ne se faisait plus

entendre que celui de l'eau fendue par les coups mesurés de la rame. Nos ennemis avaient-ils perdu notre trace, ou bien nous attendaient-ils près de l'étroit canal que nous venions de franchir et vers lequel nos efforts redoublés nous ramenaient? Quel que fût le sort qui nous attendît à cette dernière issue, il était impossible de reculer. Bientôt nous nous engageâmes dans la passe dangereuse. Le tronc d'un gaïac ou d'un cèdre penché sur l'eau, le frémissement du vent dans les branches, une *iguane* (1) qui fuyait de son lit de feuilles sèches, un écureuil effrayé par le bruit des rames, le moindre bruit, la moindre forme suspecte entrevue, nous trouvaient attentifs et la main sur nos armes. Notre navigation était ainsi interrompue par des haltes fréquentes, après lesquelles Calros ramait avec une nouvelle ardeur.

Nous atteignîmes enfin un endroit où la végétation moins pressée laissait une des rives à découvert : c'est là que nous abordâmes. Une exploration rapide nous prouva que cette clairière ne cachait aucune embûche. Une fois la reconnaissance des lieux faite, nous décidâmes que nous y prendrions une heure de repos et que nous aviserions ensuite aux moyens de continuer notre excursion soit par terre, soit par eau. En ce

(1) Lézard de la plus grosse espèce.

moment, les premières clartés du jour blanchissaient le ciel. Quelle fut notre surprise quand, au moment où nous allions installer notre modeste campement, nous entendîmes une voix connue prononcer le nom de Calros et le mien : cette voix n'était autre que celle de notre compagnon Ventura. Nous nous crûmes un moment le jouet d'une hallucination ; mais bientôt il ne nous fut plus possible de douter de la parfaite résurrection du brave pilote, qui se présenta sur l'autre rive en nous invitant à lui faire passer l'eau. Traverser la rivière et l'aller chercher fut pour Calros l'affaire d'un instant.

— Et par quel miracle êtes-vous de ce monde? demandai-je aussitôt à Ventura. J'ai encore dans les oreilles un cri d'angoisse qui vous est échappé.

— C'est ce cri qui vous a sauvé la vie. Quant au miracle, ce n'en est un que pour ceux qui n'ont jamais vu un Mexicain de bonne race aux prises avec le danger. Lorsque j'ai compris que nous courions risque d'être écrasés sans défense, je me suis élancé du canot dans les branches de l'arbre qui obstruaient notre passage, et, en voyant tomber le quartier de rocher que ces misérables ont précipité dans la rivière, j'ai poussé le cri d'angoisse que vous avez pris pour un cri de mort. Les coquins en ont été dupes comme vous ; ils se sont

enfuis. Une heure après, je remontais tranquillement par le bord opposé de la rivière, et j'ai suivi son cours, sachant bien que je devais vous retrouver n'importe à quelle distance. Je ne me suis pas trompé, comme vous voyez, et nous allons reprendre notre marche. Quant à vous, seigneur Calros, impatient comme vous l'étiez avant ce nouvel attentat de vous venger de Campos, vous en devez avoir maintenant l'envie la plus ardente. J'ai des amis au village de Campos ; nous allons l'y rejoindre, nous mettre face à face avec lui, et dans deux heures d'ici vos souhaits seront exaucés.

La venue du pilote avait rendu à Calros toute la bouillante impatience sur laquelle la fatigue avait un moment prévalu. Il ne pouvait donc plus être question d'aucune halte. Une courte discussion s'engagea seulement sur la question de savoir si nous reprendrions notre navigation interrompue, ou si nous continuerions le chemin à pied. Ventura fut d'avis qu'on remontât dans le canot, car il était certain, disait-il, que nous ne rencontrerions plus d'ennemis, et que les eaux avaient dispersé les obstacles accumulés par les maraudeurs sur quelques points de la rivière. Nous finîmes par nous ranger à cet avis, et, sans perdre de temps, nous reprîmes nos places, Calros et Ventura à l'avant et à l'arrière du canot, moi entre les deux rameurs, heu-

reux d'être dispensé, par mon inexpérience, de prendre part à la manœuvre et de pouvoir contempler, avec une entière liberté d'esprit, le magnifique paysage qui se déroulait devant nous, éclairé par les premiers feux du matin.

La rivière, d'un aspect si sombre la veille, semblait sourire dans son lit de verdure au soleil levant. De légères vapeurs s'élevaient, condensées par la chaleur dévorante qui remplaçait brusquement la fraîche température de la nuit. Les fleurs des jasmins sauvages, des suchils et des lauriers-roses confondaient leurs parfums et leurs couleurs au milieu des festons de lianes à fleurs bleues ou pourpres qui laissaient pendre leurs réseaux le long des deux rives sur des couches épaisses de nénufars et de sagittaires. Un moment séparées par le sillon rapide du canot, ces vertes et mobiles arcades se reformaient bientôt derrière nous. Rien, dans ces lieux déserts, n'avait gardé trace du passage de l'homme; nul bruit ne s'y faisait entendre que les coups réguliers du pivert sur le tronc retentissant d'un arbre mort.

Mes compagnons restaient fort indifférents à ces pompes et à ces harmonies de la solitude. Je finis moi-même, il faut bien l'avouer, par me laisser distraire de ma contemplation pour prêter l'oreille à leur entretien

qui devenait de plus en plus animé. En train d'énumérer ses griefs contre Campos, le pilote venait, sans s'en douter, de faire vibrer une corde bien sensible dans l'âme du chevaleresque amant de doña Sacramenta. Calros apprenait avec une douloureuse surprise que Julian, son concurrent au dernier *fandango* de Manantial, était aussi son rival. Julian, ami du pilote, n'avait aucun secret pour celui-ci. Sa passion pour Sacramenta remontait à l'époque où la famille de la jeune fille n'était pas encore venue s'établir à Manantial et habitait un autre village, également voisin de la côte, nommé Medellin. Après le départ de Sacramenta pour Manantial, Julian n'avait pas perdu l'espérance de la revoir et de se faire aimer d'elle. La vieille Josefa, cette femme dont Campos avait tué le fils et qui cherchait partout un vengeur à la victime, était souvent appelée de Manantial à Medellin pour y exercer son équivoque profession de magicienne et de devineresse. C'était par elle que Julian recevait des nouvelles de Sacramenta, et la sorcière lui avait même promis de disposer en sa faveur le cœur de la jeune fille, si Julian parvenait à la mettre sur la trace du meurtrier de son fils. Cette condition, Julian avait pu la remplir grâce à sa liaison avec le pilote, qui, ayant autrefois tenté d'employer Campos comme associé dans ses travaux

sur la côte, connaissait parfaitement les crimes de ce misérable. Julian avait donc pu désigner à la vieille Josefa Campos comme l'assassin de son fils et le pilote Ventura comme l'homme qui était le plus à même de seconder une tentative contre le meurtrier. Josefa avait, de son côté, tenu parole; elle avait été auprès de Sacramenta l'interprète de Julian, interprète assez favorablement écouté, assurait le pilote avec un malin sourire, puisque l'amoureux Jarocho avait été invité par la jeune fille à venir prendre part aux fêtes de Manantial et à défier en son honneur le plus vaillant champion du village. Ce que le pilote ne savait pas, c'est que la vieille Josefa, dans son désir de trouver un vengeur à son fils, avait également exalté la passion de Calros pour lancer ce dernier à la poursuite de Campos. Moi seul et Calros pouvions compléter les révélations de Ventura. Cependant nous gardâmes le silence, moi parce que je craignais d'exciter encore par des consolations intempestives la jalousie de Calros, et celui-ci parce qu'une trop cruelle émotion remplissait son âme. Le pilote s'aperçut de notre préoccupation, et reprit en se tournant vers Calros :

— Mais j'y songe, c'est vous que mon ami Julian a défié ; c'est vous qui êtes sorti vainqueur de ce combat livré en l'honneur de doña Sacramenta. Eh bien ! dois-

je vous le dire? Julian m'a avoué que, même après sa défaite, il n'avait pas encore perdu toute espérance. C'est au point qu'il parle de quitter Medellin, et que vous le verrez un de ces jours venir s'installer à Manantial.

— Êtes-vous sûr de ce que vous dites? demanda Calros d'une voix altérée.

— Mon ami Julian m'a-t-il jamais trompé? répondit le pilote. Croyez-moi, ce n'est pas un homme à se payer d'illusions. S'il vient jamais à Manantial, c'est parce qu'il ne manquera pas de bonnes raisons pour s'y rendre.

C'en était trop, et Calros ne trouva pas la force de continuer l'entretien, qui dès lors ne fut plus repris. Les yeux fixés sur l'eau qui fuyait des deux côtés du canot, le malheureux se penchait sur son aviron avec une énergie fiévreuse. Son corps seul était avec nous; son âme s'était reportée aux bois de Manantial.

Enfin nous arrivâmes au terme de cette navigation, dont tous les instants avaient été si pénibles. La rivière élargie coulait entre deux rives basses et presque à fleur d'eau. Sur l'une et l'autre rive, des champs de cannes à sucre étendaient leurs vagues de verdure jusqu'au pied d'une chaîne de collines qui s'élevaient à une petite distance de la rive.

— Nous sommes arrivés, s'écria le pilote, c'est ici qu'il faut aborder. Le village est derrière ces collines.

IV

Nous mîmes pied à terre ; le pilote amarra le canot sur le bord et marcha devant nous. Nous eûmes bientôt atteint le village ; tout y était tranquille. Sous les péristyles des cabanes ombragées pour la plupart de bouquets de palmiers et de bananiers, quelques habitants, nonchalamment couchés dans leurs hamacs, saluaient de loin le pilote comme une vieille connaissance. Après avoir répondu brièvement aux questions qu'on lui adressait sur les derniers événements de la côte, Ventura s'empressa de demander où était Campos. Il expliqua en même temps, en montrant Calros, le motif de la venue du Jarocho. Cette nouvelle fut accueillie par le groupe oisif et batailleur comme une bonne fortune inappréciable ; mais, dans l'intérêt même du *divertisse-*

ment, l'affaire devait être conduite avec mystère, et chacun rivalisa de discrétion. On se mit sans bruit en route vers la cabane occupée par Campos. Celui-ci était, comme on s'y attendait, couché dans son hamac. Je ne pus m'empêcher d'admirer la force de volonté avec laquelle cet homme parvint à cacher son trouble à la vue du pilote qu'il devait croire englouti dans les eaux de la rivière. Il se leva tranquillement, nous regarda tous avec une curiosité dédaigneuse, et ne parut éprouver quelque émotion qu'en apercevant Calros.

— Qui vous envoie sur mes traces? demanda-t-il au Jarocho.

— *Tia* Josefa, répondit le Jarocho; c'est par son ordre que je suis venu de Manantial ici.

— A bon entendeur demi-mot, reprit Campos; c'est bien, je suis à vous.

Les conditions du duel furent aussitôt débattues, et avec un calme, une dignité que je n'attendais pas des deux adversaires. Ni le pilote ni Calros ne daignèrent faire la moindre allusion aux événements de la nuit. C'était d'un duel à mort qu'il s'agissait, et dans ce moment solennel toute récrimination était oiseuse. Le rendez-vous étant pris et accepté, Campos s'éloigna pour aller recruter ses témoins, et nous nous diri-

geâmes vers l'endroit désigné. Je marchais en arrière avec Calros, taciturne et sombre.

— Quoi qu'il arrive, me dit-il à voix basse, que je meure ou que je reste vivant, vous n'aurez plus de message à remplir : *elle* ne doit plus entendre parler de moi.

Après un quart d'heure de marche environ dans une direction opposée au lit de la rivière, nous arrivâmes sur les bords d'un de ces bassins marécageux si communs dans certaines parties du Mexique. D'un côté de ce petit lac s'étendait une ceinture d'arbres ; de l'autre s'élevaient, comme une falaise, de hauts *medanos* d'un sable fin et mouvant, qui d'un jour à l'autre devaient combler, en s'éboulant, la lagune qu'ils entouraient. C'est là que nous attendîmes la venue de Campos et de ses témoins. Calros arpentait le terrain en proie à une impatience fiévreuse, car le Jarocho n'était pas de ces amants langoureux prêts à se laisser arracher la vie pour échapper au supplice d'une amère déception. Il était fils d'une caste féroce dont les joies comme les douleurs veulent être excitées ou adoucies par le sang. Un bruit de pas et de voix ne tarda pas à annoncer l'approche de celui qu'on attendait. Les préparatifs du combat ne furent pas longs. Le terrain mesuré, le soleil partagé, les deux adversaires furent mis face à

face. J'entendis le signal, j'entendis, le cœur serré, le choc des deux fers; j'avais détourné la tête, mais, à un cri qui fut poussé, un mouvement irrésistible ramena mes regards vers les combattants. Un homme venait de s'élancer sur le sommet des dunes : il brandissait un tronçon de *machete*, et le sang ruisselait de son flanc sur le sable : c'était Campos. Sa fuite avait été si rapide, que son adversaire était encore immobile à sa place. Un des témoins s'approcha pour prêter à Campos une arme en remplacement de celle qui s'était brisée dans sa main; mais il vint trop tard. Campos, épuisé par l'effort qu'il venait de faire, chancela, puis s'affaissa sur le sable. Un moment il voulut se retenir sur la pente du talus; mais le terrain mobile s'éboula sous ces mains crispées, et le malheureux, après quelques instants d'une lutte horrible, alla rouler dans le lac au milieu d'une avalanche de sable.

Il ne restait plus qu'à protéger la fuite de Calros; nous quittâmes en toute hâte le théâtre du duel, et nous eûmes le temps d'arriver au canot avant que l'alcade du village eût lancé aucun alguazil sur nos traces. Aidée par la rapidité du courant, l'embarcation glissa comme une flèche au milieu des rochers, des bois et des collines de la rive, qui semblaient fuir derrière nous. Au bout de deux heures, nous avions gagné l'embouchure

de la rivière, et nous reprenions pied sous les saules qui ombrageaient la maison du pilote. Sa compagnie nous était désormais inutile ; nous prîmes congé de lui. Avant de nous laisser partir, il essaya de décider Calros à rester avec lui.

— Je cherchais, dit-il au Jarocho, un homme brave et décidé pour faire de lui un autre moi-même. Je l'ai trouvé en vous. Le bord de la mer est préférable aux bois, c'est pour enrichir ceux qui l'habitent que le vent du nord souffle trois mois de l'année. Restez avec moi : dans un an vous serez riche.

Mais un abattement complet avait remplacé l'animation fiévreuse du Jarocho, un ressort paraissait s'être brisé dans son âme ; il secoua mélancoliquement la tête en signe de refus.

— Eh bien ! j'en suis fâché, dit le pilote, et je regretterai toujours un compagnon qui manie l'aviron aussi bien que le *machete*. A nous deux, nous aurions pu faire quelque coup d'éclat dans mon métier. Adieu donc, et que chacun de nous suive son destin !

Nous nous séparâmes, et j'accompagnai Calros à la cabane où il avait laissé son cheval. Pendant notre absence, des bûcherons avaient retrouvé le mien à peu de distance dans les bois.

— C'est ici que nous allons nous séparer, me dit

Calros, vous allez revoir bientôt votre pays, et moi...

Il n'acheva pas; je complétai sa pensée, et j'y répondis en l'engageant à retourner à Manantial. N'y avait-il donc aucun motif de consolation pour lui dans les épisodes du naïf roman qui s'était déroulé devant moi depuis la fleur de suchil tombée de la chevelure de Sacramenta la veille du *fandango* jusqu'au nœud de rubans si vaillamment conquis le lendemain? J'oubliai que la passion a des intuitions auxquelles les meilleurs raisonnements sont de faibles réponses. J'essayai en vain de prouver à Calros que son désespoir était au moins prématuré.

— Les paroles du pilote, me répondit-il, n'ont été que l'écho d'une voix qui me criait sans cesse : «Sacramenta ne t'a jamais aimé! »

— Mais, repris-je, si vous voulez dire un adieu éternel à votre mère et au village qu'habite Sacramenta, pourquoi avez-vous refusé l'offre du pilote? Votre vie retrouvait ainsi ce qui lui manque maintenant, un but arrêté.

— Peu m'importe! le Jarocho est né pour vivre libre et seul. Une cabane en bambous, des bois et une rivière, une carabine ou des filets, voilà tout ce qu'il me faut, voilà ce que je trouverai partout. Adieu, sei-

gneur cavalier; ne dites à personne que vous m'avez vu pleurer comme une femme.

Et, ramenant son chapeau sur ses yeux, Calros éperonna son cheval. Ce ne fut pas sans une vive sympathie que je suivis quelques instants du regard cet homme dont l'exaltation passionnée, l'humeur aventureuse, m'avaient révélé le caractère du Jarocho sous un de ses aspects les plus séduisants. J'avais à regagner Vera-Cruz à pied cette fois, car mon cheval n'avait conservé de son harnachement qu'une longe qui me servait à le tirer après moi. Au bout de quelques instants de marche, accablé de chaleur et de soif, je m'arrêtai dans une cabane, et l'hôte voulut bien accepter la pauvre bête en payement de la modeste collation qui m'avait été servie.

Deux jours après, je faisais voile à bord du *Congress* vers les États-Unis. J'allais retrouver la vie régulière et calme, qui, sur une terre de liberté, a aussi sa grandeur; mais pourquoi le taire? je ne disais pas adieu sans regret à cette vie aventureuse, exceptionnelle, que j'aurais pu, comme tant d'autres Européens établis au Mexique, me borner à côtoyer tranquillement, et que j'avais voulu pénétrer dans toutes ses bizarreries, dans tous ses mystères. La société mexicaine m'avait séduit

comme un roman dont j'avais tenu à n'ignorer aucune scène. On comprend qu'il soit difficile de se séparer sans mélancolie d'un monde où la réalité garde encore dans sa tristesse même un charme si poétique. Quand ce monde s'en va d'ailleurs, on éprouve une satisfaction pieuse à en noter les traits principaux, à en relever les vestiges qui s'effacent. C'est ce sentiment qui m'avait soutenu dans mes longues courses à travers le Mexique, et qui se réveille encore au moment où je remonte en pensée vers les derniers de ces jours de voyage qui ont aussi été pour moi des jours d'enthousiasme et de jeunesse.

